

**Brigade
Mondaine [310]
– L'idée fixe
d'Ophélie**

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

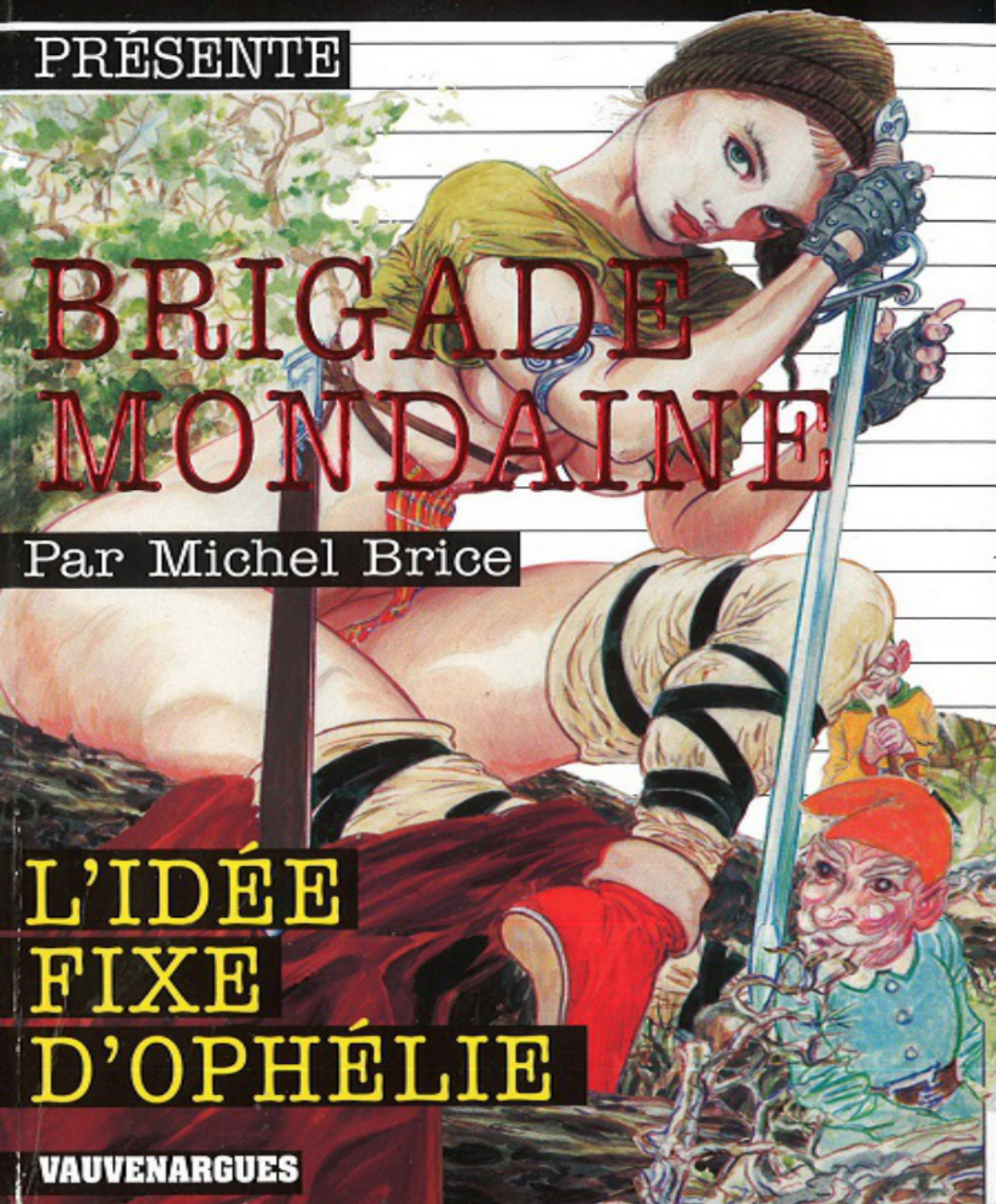
PRÉSENTE

BRIGADE MONDAINE

Par Michel Brice

L'IDÉE
FIXE
D'OPHÉLIE

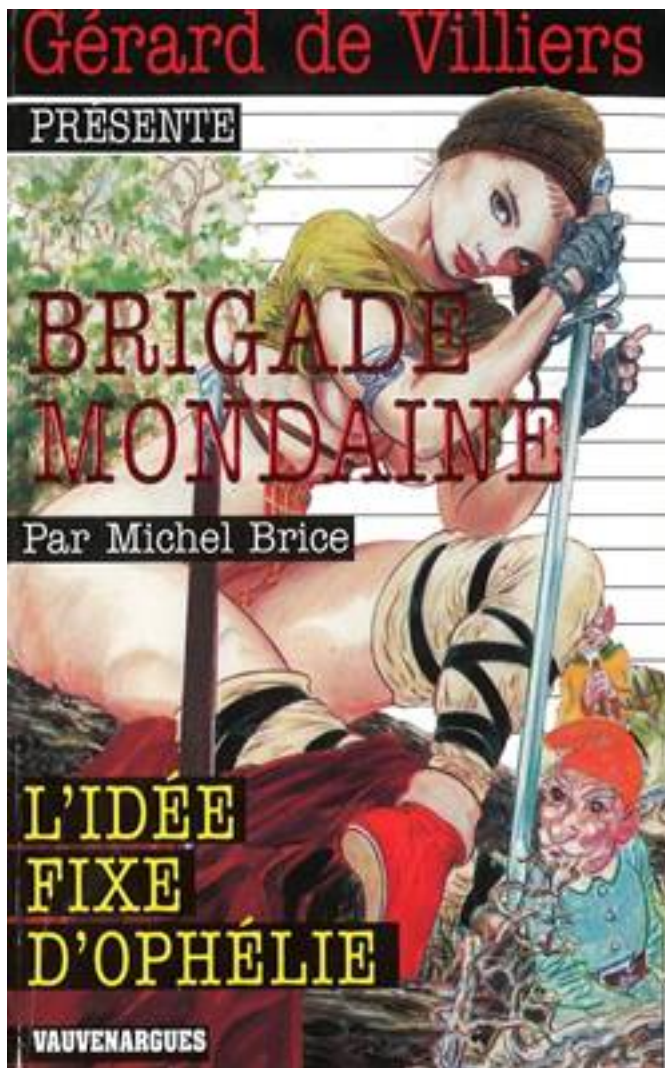
VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE
(N°310)

L'IDÉE FIXE D'OPHÉLIE



Les dossiers brigade mondaine de cette collection sont basés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard.

Cerbera saisit Clotilde aux épaules et l'écarta doucement d'elle. Non sans murmurer, avec un sourire qui se voulait prometteur :

— Allons, Ophélie, ne soyez pas si pressée ! Nous avons tout le temps devant nous...

Clotilde tressaillit en s'entendant appeler Ophélie – un prénom, un surnom plutôt, que seules ses meilleures amies étaient censées connaître, pour la bonne raison que c'étaient elles qui le lui avaient donné.

Elle dévisagea la brune d'un air quelque peu égaré, les yeux écarquillés :

— Mais... Comment savez-vous que...

— Que vos amies, les Xénaïdes, vous ont surnommée ainsi, Ophélie ? l'interrompt doucement Cerbera. Quelle importance, au fond ? Mais enfin, si vous tenez absolument à le savoir, disons que j'ai cette manie de toujours m'intéresser de près aux gens qui me plaisent. Et plus ils me plaisent, plus je m'y intéresse de près...

CHAPITRE PREMIER



Lorsqu'elle découvrit que le portail de *La Pataudière* était ouvert à deux battants, Clotilde Saint-Avert sentit son cœur se mettre à cogner plus vite et plus fort dans sa poitrine menue mais merveilleusement dessinée.

Cela signifiait que celle qu'elle avait surnommée *Cerbera* était déjà arrivée dans la petite propriété solognote – un simple pavillon de chasse que Clotilde avait hérité de ses parents huit ans plus tôt.

La conductrice de la petite Mercedes secoua ses longs cheveux d'or et se mordit machinalement la lèvre inférieure, avant d'engager sa voiture dans l'allée de fin gravier qui aboutissait d'abord au pavillon de chasse proprement dit, puis, plus loin, après quelques centaines de mètres à travers bois, à un magnifique étang semi-privé.

Malgré ses 33 ans, célébrés avec le groupe de ses quatre meilleures amies cinq semaines plus tôt, elle se sentait excitée comme une adolescente arrivant à son premier rendez-vous amoureux.

Et, en quelque sorte, c'était bien de cela qu'il s'agissait. En tout cas, elle l'espérait fortement.

Au départ, il était prévu que Clotilde et son mari ne viennent que le lendemain ici, à *La Pataudière*, située à quelques kilomètres de Nouans-le-Fuzelier, dans le Loir-et-Cher, où *Cerbera* devait venir également, pour des raisons strictement professionnelles.

Lorsque la jeune femme avait suggéré, deux jours plus tôt, à Clotilde qu'elles pourraient peut-être se retrouver au pavillon de chasse la veille en fin d'après-midi afin de passer ensemble « une bonne soirée entre filles », Clotilde Saint-Avert s'était dit que ce qu'elle espérait sans trop y croire depuis près de deux ans allait enfin se réaliser.

Elle allait faire l'amour avec *Cerbera*.

Impression délicieuse, affolante, qui s'était trouvée confirmée lorsque *Cerbera* avait ajouté, sur un ton presque gêné :

— Mais j'aimerais mieux que votre mari n'en sache rien... Que cette petite escapade reste entre nous...

Aussi affolée de désir qu'une collégienne, Clotilde avait promis tout ce qu'on avait voulu. Et, de fait, elle n'avait donné aucune explication à Arnaud, son mari – qui de toute façon ne lui en demandait jamais, l'ayant toujours laissée parfaitement libre de faire ce qu'elle voulait, quasiment depuis les tout débuts de leur mariage, onze ans plus tôt.

De toute façon, seules les grandes questions de politique internationale, de pouvoir – occulte ou non – et d'argent intéressaient Arnaud Saint-Avert.

Clotilde, elle, se contentait de dépenser à pleines mains une toute petite partie de l'immense fortune personnelle de son mari, de quinze ans son aîné, sans jamais encourir le moindre reproche de sa part.

La Mercedes remonta lentement l'allée ; les pneus crissaient doucement sur les gravillons blancs. Et, après une large courbe sur la droite, destinée à contourner un bosquet de sapins bleus, le pavillon de chasse apparut aux yeux de Clotilde.

La jeune femme remarqua tout de suite que les fenêtres du rez-de-chaussée étaient éclairées, et une folle impatience s'empara d'elle.

Comme elle l'avait espéré, Cerbera était arrivée avant elle, elle était là, elle l'attendait.

Et, tandis qu'elle faisait stopper sa voiture devant le perron de pierre en demi-lune, la porte du bâtiment de petite brique rouge s'ouvrit, et une silhouette mince et souple se découpa dans le rectangle lumineux.

C'était elle, c'était Cerbera !

Clotilde Saint-Avert avait déjà la main sur la poignée de la portière pour descendre de la voiture, mais elle suspendit son geste. Préférant savourer ce moment où, traversant le perron puis en descendant les marches, la jeune femme venait à sa rencontre, de sa démarche naturellement féline.

Tout en elle, d'ailleurs, tenait du chat. Non seulement son extraordinaire souplesse d'ancienne danseuse, mais aussi son visage triangulaire, aux pommettes haut placées, mangé par deux yeux en amande d'un fascinant bleu tirant sur le violet, et surmonté d'un casque de cheveux noirs lisses, très brillants et coupés assez courts.

Lorsqu'elle ne fut plus qu'à environ trois mètres de la Mercedes, Cerbera s'arrêta et, s'étant placée dans le halo des phares, les mains sur les hanches, la taille bien cambrée, les jambes légèrement écartées, la tête vaguement inclinée sur l'épaule droite, elle se laissa durant quelques secondes complaisamment admirer.

Car elle savait pertinemment que, depuis l'intérieur de l'habacle, la grande et sculpturale femme blonde assise au volant était en train de la dévorer des yeux. De laisser glisser ses regards le long de son corps de liane, bien mis en valeur par le pantalon de cuir très moulant et la chemise ceinturée et décolletée qu'elle avait choisi de revêtir.

Elle savait fort bien quelle fascination elle exerçait sur Clotilde Saint-Avert, depuis la première fois où elles s'étaient rencontrées, environ un an et demi plus tôt.

Elle n'ignorait rien des désirs saphiques qu'elle avait fait naître dans le cerveau et les reins de cette majestueuse walkyrie au physique impressionnant -un physique de dominatrice qui contrastait si fort et si étrangement avec l'espèce de soumission qu'elle pouvait lire dans son regard, chaque fois qu'il leur était donné de se rencontrer.

S'il n'avait tenu qu'à elle – et durant un an et demi il n'avait en effet tenu qu'à elle –, Cerbera n'aurait jamais utilisé ce pouvoir qu'elle savait posséder sur cette somptueuse grande bourgeoise aux cheveux d'or, dont la pureté des traits, presque leur innocence, était constamment démentie par la fièvre qui incendiait ses prunelles pâles.

Pour une raison toute simple : elle ne se sentait nullement attirée par les femmes. Ce n'est pas que l'idée de faire l'amour avec l'une d'elles la dégoûtât

ou la révoltât, non : c'est juste qu'elle n'en éprouvait pas le désir. Il lui était bien arrivé, une quinzaine d'années plus tôt, lors de la seule année scolaire qu'elle avait passée en internat, de se laisser aller à quelques attouchements avec telle ou telle de ses camarades. Mais c'était plus par indifférence que par réel désir : elle avait subi des avances et elle s'était laissé faire, voilà tout.

Seulement, depuis une dizaine de jours, les choses avaient totalement changé. Aujourd'hui, ce n'était plus elle ni ses désirs personnels qui étaient en jeu.

Elle était en mission.

— Eh bien ? Vous ne sortez pas ? murmura-t-elle en souriant, de cette voix étonnamment grave qui avait le don, à elle seule, de bouleverser Clotilde Saint-Avert.

— Si, si, bien sûr, répondit précipitamment celle-ci, en ouvrant la portière.

Elle descendit de la voiture, lentement, en levant un peu plus haut que nécessaire son genou gauche, afin que la robe fendue qu'elle portait dévoile la plus large part de ses cuisses nues, longues et délicatement dorées.

La manœuvre n'échappa nullement à la jeune femme brune, qui faillit avoir un petit sourire de pitié : Clotilde Saint-Avert se comportait vraiment comme une adolescente à ses premières tentatives de séduction ! Si elle-même avait ressenti la moindre attirance pour elle, le moindre sentiment un peu trouble, elle aurait pu trouver cela attendrissant.

Mais son cerveau restait aussi insensible que s'il avait été pris dans une gangue de glace.

Cerbera tendit la main gauche, que Clotilde s'empessa de saisir afin de s'extraire du véhicule. La jeune femme brune attira la nouvelle arrivée vers elle et l'embrassa doucement sur une joue, très près de la commissure des lèvres. Pour cela, elle dut se hisser sur la pointe des pieds car Clotilde lui rendait une bonne quinzaine de centimètres, bien qu'elle-même ne fût pas spécialement petite.

Elle sentit le corps de la blonde frissonner des pieds à la tête et chercher à se plaquer contre elle. Mais Cerbera, la saisissant aux épaules, l'écarta doucement d'elle. Non sans murmurer, avec un sourire qui se voulait prometteur :

— Allons, Ophélie, ne soyez pas si pressée ! Nous avons tout le temps devant nous...

Clotilde tressaillit en s'entendant appeler Ophélie – un prénom, un surnom plutôt, que seules ses meilleures amies étaient censées connaître, pour la bonne raison que c'étaient elles qui le lui avaient donné.

Elle dévisagea la brune d'un air quelque peu égaré, les yeux écarquillés :

— Mais... Comment savez-vous que...

— Que vos amies, les Xénaïdes, vous ont surnommée ainsi, Ophélie ?

l'interrompt doucement Cerbera. Quelle importance, au fond ? Mais enfin, si vous tenez absolument à le savoir, disons que j'ai cette manie de toujours m'intéresser de près aux gens qui me plaisent. Et plus ils me plaisent, plus je m'y intéresse de près...

Cette dernière phrase, prononcée sur un ton caressant, presque enjôleur, qui sonnait comme une promesse ou une déclaration, suffit à éteindre le début de méfiance qui s'était allumé dans l'esprit de Clotilde.

Tellement remuée par « l'aveu » que venait de lui faire Cerbera, elle ne songea qu'à peine à s'étonner de ce que la brune connût ce sobriquet de « Xénaïdes » par lequel Sabine, Fadila, Marine, Patrizia et elle-même avaient pris l'habitude de désigner leur petit groupe d'amies, leur « société secrète ». Et que tout le monde était censé ignorer.

Elle frissonna de plaisir lorsqu'un bras souple s'enroula autour de sa taille.

— Venez donc, il faut rentrer à présent, murmura Cerbera en l'entraînant vers le perron du pavillon de chasse, dont les toits d'ardoise très pointus se découpaient sur le ciel sombre. On a beau n'être qu'en octobre, les soirées commencent déjà à être bien humides...

Les deux jeunes femmes, l'une entraînant l'autre, pénétrèrent dans le grand hall presque vide, à l'exception de deux larges coffres de bois anciens ; le sol était recouvert d'un très vieux carrelage rouge et inégal.

Clotilde Saint-Avert perçut les notes d'un piano et elle identifia presque aussitôt le troisième impromptu de Schubert. La musique venait du salon-bibliothèque, situé à mi-chemin du long couloir partant sur la gauche du hall. Mais, au lieu de se diriger par là, Cerbera entraîna Clotilde vers le grand escalier de bois conduisant à l'étage – et elle se laissa faire sans résister, sans même s'étonner.

— Lorsque vous êtes arrivée, je finissais de vous faire couler un bain, me doutant que vous ne tarderiez pas, expliqua Cerbera tandis qu'elles gravissaient ensemble les marches légèrement craquantes. Je me suis dit que cela vous ferait du bien, après le voyage en voiture...

Étourdie par cette voix chaude et grave, par le souffle tiède qu'elle sentait effleurer la peau de son cou nu et par le contact de la main qui pressait sa hanche, Clotilde ne songea même pas qu'un trajet d'environ cent quarante kilomètres ne justifiait pas forcément de prendre un bain « réparateur » à l'arrivée. La seule chose qu'elle voyait, et qui lui faisait battre le sang aux tempes, c'était que, pour le prendre, ce bain, elle allait devoir se déshabiller. Et ce simple verbe suffisait à entretenir la délicieuse chaleur qui était née au creux de son ventre...

Sur le palier du premier étage, qui était en fait une sorte de galerie ouverte sur le hall qu'elle surplombait, Cerbera entraîna Clotilde vers la grande salle de bain qui avait été luxueusement aménagée trois ans plus tôt dans l'ancienne salle de billard, tout au bout de la longue galerie, après les portes des

différentes chambres d'amis.

Il y avait encore d'autres chambres, un peu plus petites et mansardées, au deuxième et dernier étage, mais celles-ci ne servaient pratiquement jamais.

En entrant dans la grande pièce, très chaude, entièrement marbrée, murs et sol, Clotilde constata qu'en effet l'immense baignoire ovale était emplie d'eau, laquelle disparaissait presque entièrement sous une mousse abondante, légère, frissonnante, irisée de bleu et de rose. La baignoire elle-même était à demi encastrée dans le sol, surélevée d'à peine quarante centimètres, on y accédait par trois petites marches arrondies.

Clotilde sentit son cœur se mettre à battre plus vite : voilà, c'était maintenant, elle allait devoir se mettre nue devant Cerbera. Et ce moment qu'elle espérait sans trop y croire depuis des mois, voilà que, maintenant qu'elle y était, il l'emplissait d'une sorte de timidité paralysante.

Néanmoins, malgré cette espèce d'appréhension qu'elle avait du regard de Cerbera sur son corps, Clotilde fut très déçue d'entendre celle-ci lui dire :

— Je vous laisse vous glisser dans le bain et vous détendre. Pendant ce temps, je vais aller nous préparer deux cocktails qui nous feront beaucoup de bien !

Clotilde regarda la brune féline quitter la salle de bain, avec le regard déçu, triste et frustré d'un enfant à qui on vient de retirer la friandise à peine entrevue.

Néanmoins, elle jugea de bon augure que Cerbera, en sortant de la grande pièce marbrée, en ait laissé la porte ouverte...

Elle ôta sa robe rapidement, puis se débarrassa de son soutien-gorge et son slip assorti, tous deux en fine dentelle vert pomme. Puis, elle se redressa devant le grand miroir ovale qui faisait face à la baignoire.

Clotilde passa doucement ses paumes sur ses seins plutôt menus mais admirablement dessinés et dont les mamelons rose vif se tendaient à la moindre sollicitation.

Puis, elle laissa ses mains descendre le long de son ventre imperceptiblement bombé, effleura ses hanches larges, le haut de ses cuisses pleines et musclées, avant d'effleurer du bout des doigts le bas de son ventre où aucune pilosité ne subsistait : une petite fente rose et nette, qui, à première vue, semblait aussi inviolée que celle d'une gamine de 12 ans...

S'efforçant à l'objectivité, Clotilde scruta attentivement son visage, ses grands yeux limpides et d'un bleu très pâle, sa bouche finement dessinée, la carnation presque enfantine de ses joues. À condition qu'elle parvienne – et elle y parvenait quand il le fallait – à masquer le feu crépitant de ses prunelles, il se dégageait de l'ensemble de ce visage une impression d'innocence, presque de pureté virginale.

Et c'est pour cette raison que, quelques années auparavant, son amie

Sabine l'avait surnommée Ophélie ; surnom aussitôt adopté par les autres Xénaïdes.

Presque à regret, Clotilde Saint-Avert se détourna de son image dans le miroir et gravit les trois petites marches de la baignoire, avant d'entrer dans l'eau du bain, ni trop chaude ni trop froide et délicatement parfumée par les sels moussants. Elle s'y laissa glisser avec volupté, son corps disparaissant presque entièrement sous la mousse.

Elle laissa aller sa tête sur le gros coussin imperméable fixé au rebord supérieur et ferma les yeux. Aussitôt, le corps et le visage de Cerbera apparurent à l'envers de ses paupières closes, avec une netteté stupéfiante.

Le corps à demi flottant dans l'eau chaude, Clotilde se mordit légèrement la lèvre inférieure. Elle n'en revenait encore pas de désirer cette fille à ce point. C'était presque douloureux, son ventre se tordait de désir à chaque fois qu'elle avait l'occasion -trop rares, les occasions, hélas... – de la voir. En fait, il fallait bien se résoudre à appeler les choses par leur nom véritable : elle était bel et bien amoureuse. Et c'était la première fois qu'une telle chose lui arrivait.

Oh, bien sûr, depuis sa prime adolescence, Clotilde avait une longue pratique des amours entre filles – bien plus qu'avec les garçons puis les hommes, d'ailleurs. Mais, jusqu'à présent, c'était resté à un stade purement physique, érotique, même si souvent une certaine tendresse venait s'y mêler, comme un petit piment supplémentaire.

Là, il lui semblait qu'elle était vraiment et sévèrement amoureuse de Cerbera. Elle trouvait cette nouvelle expérience profondément excitante, mais, en même temps, cela lui faisait un peu peur. Elle avait l'impression que tout ce que la brune pourrait lui demander, elle le ferait sans discuter.

C'en était presque diabolique...

— Et voilà un petit remontant dont vous me direz des nouvelles !

La voix grave de Cerbera entrant dans la salle de bain fit sursauter Clotilde, perdue dans sa rêverie amoureuse. Elle ouvrit les yeux et tourna la tête vers elle.

Elle se sentit un petit pincement au cœur en découvrant que la jeune femme, en plus de préparer les deux cocktails qu'elle tenait dans ses mains, avait aussi pris le temps de changer de tenue. Elle portait à présent une sorte de kimono de soie imprimée grenat, fermé à la taille par une large ceinture de même couleur, assez profondément échancré devant et s'arrêtant quelques centimètres sous le renflement menu de ses fesses, laissant ainsi à nu deux longues jambes fines et souples, d'une blancheur de lait.

Lorsqu'elle fut à deux mètres de la baignoire, Cerbera se débarrassa des sortes de mules dont elle avait chaussé ses pieds. Puis, après avoir gravi les deux-trois marches arrondies, avec un naturel parfait, elle entra dans le bain, dont l'eau lui arrivait tout juste à mi-cuisse, tandis que la mousse impalpable

frôlait le bas de son kimono.

Avec un sourire énigmatique, elle se pencha en avant pour tendre l'un des deux verres à Clotilde. Laquelle, le visage empourpré et les pupilles dilatées, découvrit pour la première fois, par l'entrebâillement du kimono, la poitrine intégralement nue de la jeune femme : deux petits seins aigus, d'une fermeté marmoréenne, agrémentés de larges aréoles brunes et de mamelons incroyablement saillants.

C'est d'une main tremblante qu'elle saisit le verre qu'on lui tendait. Cerbera, toujours penchée vers elle, le même petit sourire étrange sur ses lèvres pleines et rouges, y choqua délicatement le sien.

— À nous... à cette soirée qui commence... murmura-t-elle, en plongeant ses grands yeux violets dans ceux de Clotilde, qui fut prise d'un long frisson.

Elle se redressa afin de porter le verre à ses lèvres, aussitôt imitée par Clotilde, totalement hypnotisée par ce corps tant désiré qui se trouvait là, à portée de sa main. Si toutefois elle avait osé avancer cette main vers lui.

— Vous... vous allez mouiller votre kimono... dit-elle d'une voix qu'elle reconnut à peine, après avoir constaté que la mousse venait en humidifier l'ourlet.

— Tiens, vous avez raison... répondit tranquillement Cerbera, avec un petit sourire espiègle.

Elle se pencha pour poser son verre sur le rebord de la grande baignoire, offrant de nouveau à sa compagne de bain la vision affolante de ses petits seins aux pointes dures. Puis, après s'être redressée, elle vint se camper juste devant elle, les deux pieds de chaque côté de son bassin, invisible en raison de la mousse, la tête inclinée vers elle.

— Je pense que le mieux est encore que je l'enlève... murmura-t-elle de sa belle voix grave. Il fait si chaud, ici...

Et, d'un geste rapide et précis, Cerbera dénoua la ceinture de soie. Puis, avec des mouvements pleins de grâce, elle se débarrassa du kimono, qu'elle envoya sur le marbre du sol. Elle était nue comme au jour de sa naissance, mais autrement plus intéressante pour l'œil.

— Après tout, pourquoi se gêner ? fit observer la jeune brune, sur un ton parfaitement naturel. Nous sommes entre femmes, n'est-ce pas ? Aucun mal à cela.

C'est à peine si Clotilde entendait les paroles de sa compagne. Elle était fascinée par l'épais triangle noir qui ondulait imperceptiblement, juste un peu plus haut que ses yeux, et par les « ombres grises » chères à Verlaine[1] qui se laissaient deviner au cœur de cette petite forêt bouclée et triangulaire, méticuleusement taillée.

Elle avait l'impression que son cœur allait sortir de sa cage thoracique, à force de battre avec une telle violence. Et elle était certaine que si, à ce

moment précis, Cerbera était sortie de la baignoire pour quitter la salle de bain, elle se serait mise à hurler son désespoir à pleine gorge.

Mais Cerbera ne sortit pas de la baignoire. Au contraire, elle se laissa tomber doucement à genoux, de chaque côté du corps à demi étendu de Clotilde, ses genoux venant enserrer impérieusement ses flancs larges.

— Tu es vraiment très belle... infiniment désirable... murmura-t-elle, en prenant le visage de la blonde entre ses deux mains. Il y a longtemps que j'espère ce moment...

Le simple passage du vouvoiement au tutoiement fut presque suffisant pour provoquer l'orgasme de Clotilde, dont le corps s'arqua afin de faire émerger ses seins hors de la mousse qui les recouvrait presque entièrement.

« Elle m'aime ! songea-t-elle avec une exaltation qu'elle n'avait encore jamais ressentie. Elle a envie de moi ! Elle va faire de moi sa maîtresse... son amante... »

Clotilde Saint-Avert aurait sans doute eu l'impression d'une douche glacée si elle avait pu lire à ce moment précis dans les pensées de Cerbera. Car celle-ci était en train de se demander avec un peu d'inquiétude si elle allait pouvoir jouer cette comédie du désir jusqu'au bout, si « le corps allait suivre ». En un mot brutal, elle n'était pas certaine de pouvoir « mouiller » convenablement lorsque le moment des attouchements intimes serait venu.

« Bof ! se dit-elle avec un imperceptible et involontaire haussement d'épaules, si jamais je reste sèche et que cette idiote s'en inquiète, je pourrai toujours arguer d'un petit problème « médical ». L'important est que cette conne se soumette à ma volonté. Le reste... »

Et, pour commencer d'asseoir cette domination froidement pensée, la jeune femme brune avança son buste à la rencontre de celui de la blonde. Leurs deux poitrines entrèrent en contact l'une avec l'autre au moment exact où leurs lèvres se joignirent. Aussitôt, celles de Clotilde s'entrouvrirent et elle darda avidement sa langue en avant, forçant le barrage des dents de Cerbera. Laquelle eut une ultime seconde d'hésitation avant de les desserrer et de se donner à ce baiser passionné.

Baiser que, à sa grande surprise, elle fut loin de trouver désagréable. Un peu trop « mou » peut-être, par rapport à un vrai baiser d'homme, mais pas inintéressant... Et puis, insensiblement, elle commençait à se sentir plus ou moins flattée de la passion qu'elle suscitait chez cette grande bourgeoise, de l'état de transe érotique dans lequel elle la mettait.

Elle lui rendit son baiser avec autant de passion qu'elle put en mimer, mais sans avoir trop à se forcer. En même temps, elle lâcha le visage de sa partenaire pour venir emprisonner ses seins. Lorsqu'elle entreprit de faire rouler leurs grosses pointes entre ses doigts, Clotilde mit fin à leur baiser pour implorer d'une voix haletante :

— Plus fort ! Maltraite-les ! Fais-moi mal ! Je veux souffrir par toi, c'est

trop bon !

Prise d'une brusque inspiration, Cerbera lui répliqua d'une voix dure, presque sèche :

— Tu souffriras quand je l'aurai décidé, ma belle salope ! Et seulement à ce moment-là !

Elle comprit qu'elle avait touché juste lorsqu'elle vit les yeux de Clotilde s'écarter et s'emplir d'une sorte d'adoration quasi mystique : cette femme qu'elle savait jouer les dominatrices avec les hommes était en fait une vraie soumise, lorsqu'on faisait vibrer en elle la bonne corde...

— Lèche mes seins ! lui ordonna-t-elle, juste pour tester son pouvoir tout neuf.

Aussitôt, avec un gémissement de gratitude, Clotilde se précipita sur l'un puis sur l'autre de ses mamelons incroyablement dardés, qu'elle se mit à téter avec avidité, les mordillant avec tant de science amoureuse que Cerbera commença à sentir une certaine chaleur languide et délicieuse envahir son corps.

Du coup, elle plongea sa main droite dans l'eau et, la glissant entre les cuisses amples de Clotilde, la plaqua sur son intimité. Dans laquelle ses doigts s'enfoncèrent comme dans un onctueux pot de miel.

— Tiens, tu es entièrement rasée ? s'étonna-t-elle, en palpant son pubis glabre et lisse. C'est excitant : on a l'impression de branler une gamine ! Mais une gamine qui mouillerait comme une vraie cochonne...

Chaque mot obscène qui pénétrait dans le cerveau de Clotilde faisait monter d'autant son excitation. Elle se sentait sur le point de perdre complètement la tête pour cette femme qui fouillait son ventre. Elle était ternaillée, possédée par une envie de jouir presque douloureuse tellement elle était intense.

Mais au moment où elle sentait le plaisir monter irrésistiblement de ses reins, les doigts qui fouillaient son intimité se retirèrent brusquement d'elle, et Cerbera se redressa dans un jaillissement de gouttelettes scintillantes.

Clotilde, à demi folle de frustration, faillit protester, mais elle vit que la jeune brune lui tendait la main avec un sourire dégoulinant de promesses. Elle la saisit, et avec une force surprenante Cerbera la tira hors de l'eau.

— Rince-toi et sèche-toi ! lui ordonna la brune d'un ton sans réplique. Je t'attends dans la chambre bleue : ne me fais pas attendre, surtout ! Sinon...

Et Cerbera, toujours intégralement nue, quitta rapidement la salle de bain en balançant sa croupe ronde et dure d'une façon quasi hypnotique.

Clotilde se sécha avec une hâte fébrile et des gestes rendus maladroits par son désir suspendu à mi-course. Lorsqu'elle pénétra dans la chambre bleue, trois portes plus loin dans la galerie, Cerbera était là, debout contre le grand lit ancien, dont la tête et le pied étaient de lourd fer forgé.

Clotilde se précipita dans ses bras. Leurs deux poitrines s'écrasèrent l'une contre l'autre, et leurs bouches se joignirent en un baiser que Cerbera s'efforça de rendre aussi passionné que possible. Quant à Clotilde, elle n'avait pas le moins du monde besoin de se forcer pour ça : elle était littéralement possédée par la passion et par le désir.

Au bout de quelques secondes, estimant que Clotilde était de nouveau suffisamment « chaude » pour se soumettre entièrement à elle, Cerbera mit fin à leur étreinte. Saisissant la blonde par les épaules, elle la poussa assez brusquement en arrière, afin de la faire tomber sur le gigantesque lit.

Clotilde se laissa faire avec un gémissement de bonheur. Lorsqu'elle fut sur le dos, elle ferma les yeux et ouvrit grand ses bras et ses cuisses, dévoilant sans la moindre pudeur la fleur glabre, rose et humide de son ventre.

Cerbera ressentit une sorte de vague dégoût devant ce superbe fruit féminin, qui semblait palpiter d'attente. Pourtant, elle savait bien qu'il fallait qu'elle « y aille », qu'elle donne des preuves du désir qu'elle était elle-même censée ressentir pour cette blonde athlétique et pâmée...

— Viens, mon amour ! la supplia Clotilde d'une voix faible, presque mourante.

Cette expression, « mon amour » faillit faire éclater de rire Cerbera, qui la trouvait totalement saugrenue. Pour contenir son hilarité, elle grimpa rapidement sur le lit. Puis, agenouillée entre les jambes écartelées, surmontant son léger écœurement, elle plongea ses lèvres entre les cuisses de Clotilde, qui émit un long feulement de satisfaction.

Au bout de quelques secondes, alors que sa langue s'acharnait à débusquer le petit bouton dur et gonflé niché entre les pétales ruisselants d'excitation, Cerbera se dit qu'après tout, elle serait bien bête de ne pas profiter de l'occasion pour enrichir son expérience érotique personnelle.

Enjambant souplement le corps offert de sa partenaire, elle chevaucha celui-ci tête-bêche, de façon à ce que sa propre croupe vienne à l'aplomb du visage empourpré de Clotilde. Aussitôt, celle-ci entoura ses reins de ses deux bras et plongea son visage entre les fesses magnifiques qui s'écartaient juste au-dessus d'elle.

Lorsqu'elle sentit la langue agile de Clotilde s'insinuer dans son sillon, effleurer le petit anneau plissé de ses reins, avant de venir plonger dans sa grotte intime, Cerbera comprit, aux sensations qu'elle commençait d'éprouver, qu'elle n'allait pas regretter cette expérience...

Elle fut même très surprise de jouir aussi vite et aussi fort. Dès que les lèvres de Clotilde se refermèrent sur son clitoris, assez proéminent, pour le têter comme elles l'auraient fait d'un minuscule phallus, elle sentit le plaisir monter de ses reins comme une vague, enfler tel un tsunami pour finalement lui dévaster le corps tout entier.

Elle émit un long soupir rauque, étrangement modulé, et se laissa tomber sur le corps pantelant de Clotilde, laquelle continuait de lui lécher fiévreusement la raie des fesses, du clitoris jusqu'à l'anus, puis retour.

— Lèche-moi encore ! fais-moi jouir ! la supplia la blonde, sans cesser de fouiller son entrejambe, ce qui rendait ses propos à peu près incompréhensibles.

Mais Cerbera, qui reprenait à toute vitesse ses esprits, avait d'autres projets pour elle. Il était temps de passer à la phase sérieuse des opérations.

D'accomplir ce pour quoi elle se trouvait là ce soir, en plein cœur de la Sologne, à plusieurs kilomètres de toute habitation humaine.

Elle sauta souplement au bas du lit, à l'étonnement déçu de Clotilde qui se souleva sur les coudes pour la regarder, ses cuisses toujours grand ouvertes sur le fruit luisant et rouge de son intimité.

— Pour ce qui est de jouir, tu vas jouir... lui promit Cerbera d'une voix plus froide, plus métallique qu'elle ne l'aurait voulu. J'ai une surprise pour toi, une belle surprise. Toi qui aimes tant les demi-portions, tu vas être servie ! Ne bouge pas du lit, je reviens tout de suite...

Et elle sortit rapidement de la chambre, de sa démarche naturellement féline.

Une fois seule, Clotilde se demanda ce que sa nouvelle amante avait bien voulu dire par : « toi qui aimes les demi-portions ». À quoi la jeune femme aurait-elle pu faire allusion, si ce n'est à la passion commune qui réunissait entre elles les Xénaïdes de manière régulière ? Mais, dans ce cas, si c'est bien ce que Cerbera avait voulu dire, cela devenait encore plus incompréhensible...

Brusquement, étendue nue en travers du grand lit massif, Clotilde Saint-Avert sentit un petit froid désagréable s'insinuer sous sa peau et la faire frissonner.

En même temps, une certaine appréhension, diffuse, lancinante, venait de s'emparer de son esprit. Comme une sorte de signal d'alarme imprécis.

Qu'est-ce qui se passait ? Pourquoi Cerbera lui avait-elle paru devenir soudain si froide à son égard, alors qu'elle venait à peine de jouir sous ses coups de langue ?

Clotilde n'eut pas le temps de retourner cette question dans sa tête. La porte de la chambre venait de se rouvrir avec un léger frottement, pour laisser réapparaître Cerbera, toujours uniquement vêtue de sa splendide nudité.

Mais elle n'était plus seule : derrière elle, trottaient trois personnes, habillées, elles, et que Clotilde prit d'abord pour des enfants.

Ce n'est que lorsque le groupe atteignit le milieu de la grande pièce rectangulaire et se retrouva en pleine lumière que Clotilde réalisa son erreur.

Ce n'était nullement des enfants, qui escortaient Cerbera de leur démarche

curieusement déhanchée.

C'était des nains.

D'instinct, Clotilde ramena ses genoux vers son menton et croisa ses bras autour de ses mollets en une sorte de réflexe de protection. Mais, s'apercevant aussitôt que, dans cette position, elle ne faisait que mieux exposer aux regards le fruit de son intimité, elle déplaça vivement ses jambes pour croiser ses bras devant ses seins.

— Mais qu'est-ce que... Qu'est-ce qu'ils... bafouilla-t-elle d'une voix blanche, totalement prise de court par cette intrusion étrange et inattendue.

— Ophélie, je te présente trois excellents amis qui, je n'en doute pas, vont devenir les tiens ! l'interrompt Cerbera d'une voix dure et ironique. On va dire qu'ils s'appellent Naf-Naf, Nif-Nif et Nouf-Nouf. Ça leur va d'ailleurs très bien : ce sont trois vrais petits cochons, comme tu ne vas pas tarder à t'en apercevoir !

Ne comprenant absolument rien à ce qui se passait, Clotilde contemplait les trois hommes d'un air hébété.

Le plus grand des trois, qui était aussi le plus vieux, ne devait pas atteindre 1,40 m, et les deux autres, nettement plus jeunes, la trentaine sans doute, un blond et un brun, ne faisaient pas plus d'1,10 m. Ils présentaient les caractéristiques propres au nanisme : jambes courtes et arquées, petits bras, tête trop grosse par rapport au tronc, démarche excessivement chaloupée. Et des traits fortement accusés, avec un front immense et bombé, de petits yeux très enfoncés dans les orbites et un nez minuscule, presque absent, comme dénué d'os.

En outre, l'un des deux avait le visage barré et déformé par une épaisse cicatrice en diagonale, qui partait du coin de son œil droit pour venir finir au milieu de son menton.

— Mais qu'est-ce qui se passe ? finit par demander Clotilde d'une voix blanche. Qu'est-ce qu'ils font là ? Mon amour, je t'en prie, dis-moi que tu...

— Ils sont là pour te baiser par tous les trous ! l'interrompt Cerbera d'une voix sifflante et teintée de cruauté froide. Puisqu'il paraît que tu aimes les petits hommes et que tu t'en tapes régulièrement, tu devrais être contente, non ?

Clotilde sentit de grosses larmes affleurer à ses paupières. Elle ne comprenait rien. Elle était tellement déboussolée par ce qui était en train de se produire qu'elle n'arrivait même pas à avoir peur. Peur de quoi, d'abord ? Tout cela était tellement incompréhensible, tellement absurde !

— Allez, les garçons, allez lui faire sa fête, à cette truie ! cracha Cerbera. Et allez-y franchement !

Clotilde tressaillit violemment : elle venait de réaliser ce qui se préparait. Elle fit un bond en avant afin de se mettre debout en dehors du lit. Mais déjà

les deux plus jeunes des nains étaient sur elle. Le brun la gifla à toute volée, aller et retour, avec une force que Clotilde n'aurait jamais soupçonnée dans un si petit corps. Elle retomba sur le lit en gémissant.

Aussitôt, les deux nains sautèrent à leur tour sur le matelas recouvert d'un dessus de laine soyeuse. Le blond à la cicatrice retomba à cheval sur le corps de Clotilde et, pour faire bonne mesure, lui asséna deux nouvelles énormes gifles, faisant jaillir les larmes de ses yeux.

Alors, Clotilde fut envahie par un raz-de-marée de terreur. Elle ne comprenait toujours pas ce qui lui arrivait, mais une sorte d'instinct profondément enfoui en elle, lui disait qu'elle n'échapperait pas au sort qu'on lui avait réservé, quel que soit le sort en question.

Mais qui était « on » ?

Qui pouvait lui en vouloir au point de lui faire subir de telles brutalités ? Et de les lui faire infliger par ces trois horribles petits monstres ?

Qui d'ailleurs avait pu savoir qu'elle serait ici, dans le pavillon de chasse, ce soir ?

Et pourquoi Cerbera, sa tant aimée Cerbera, était-elle mêlée à cette abomination ?

Toutes ces questions angoissantes furent instantanément balayées par une vision. À quelques centimètres de ses yeux, le nain balafré qui la chevauchait, lui enserrant les flancs de ses cuisses musculeuses, venait de déboutonner son pantalon, et son sexe raide et gonflé jaillissait maintenant à l'horizontale.

Du coin de l'œil, Clotilde vit que l'autre, le brun, en arrière du lit, achevait posément d'ôter ses derniers vêtements. Lui aussi arborait une parfaite érection.

De manière un peu saugrenue vu sa situation, Clotilde se fit la réflexion que, bizarrement, le nanisme dont ils étaient affectés ne semblait pas concerner leur verge, de taille parfaitement normale. Et qui, de fait, par un simple effet de proportions, n'en paraissait que plus grosse.

Saisissant sa verge à pleine main, le nain qui la chevauchait lui cingla les lèvres avec.

— Ouvre la bouche et suce-moi ! coassa-t-il d'une voix ridiculement fluette.

Comme Clotilde n'obéissait pas assez vite à son goût, il lui tordit violemment la pointe du sein gauche entre le pouce et l'index, la faisant hurler de douleur.

— Tu peux crier tant que tu veux : personne ne t'entendra ! fit remarquer Cerbera d'une voix cruelle et froide.

Des larmes plein les yeux, totalement abasourdie par ce qui lui tombait dessus, Clotilde se résigna à entrouvrir ses lèvres pulpeuses et d'un rouge vif.

Aussitôt, le petit être ricanant et balafré qui la surplombait dirigea son

membre noueux vers sa bouche et se rua de toute la puissance de ses reins jusqu'au fond de sa gorge, manquant l'étouffer tant il y mit de brutalité.

En même temps, Clotilde, sans le voir, sentit que l'autre nain, celui qui s'était déshabillé au pied du lit, lui saisissait les jambes sous les genoux afin de les soulever tout en les écartant le plus possible l'une de l'autre.

Elle comprit ce qui l'attendait, mais elle ne s'en soucia pas plus que cela : son principal souci, pour le moment, était de parvenir à maîtriser les haut-le-cœur que lui infligeait la verge qui violait sa bouche.

De fait, c'est à peine si elle sentit le second membre viril prendre possession de son intimité, qui était du reste encore partiellement lubrifiée par les attouchements précédents pratiqués sur elle par Cerbera.

Cerbera !

Où était-elle ? Que faisait-elle maintenant ?

Malgré la verge qui allait et venait entre ses lèvres, Clotilde parvint à tourner légèrement la tête vers la gauche et à braquer ses yeux vers le milieu de la chambre.

Elle découvrit le troisième nain, le plus âgé et aussi le plus contrefait, debout, le pantalon sur les chevilles et masturbé d'une main négligente par Cerbera, qui la contemplait d'un œil implacablement glacial.

Clotilde sentit ses propres prunelles se dilater de stupeur et de crainte. Car la verge du vieux nain était proprement monstrueuse, quasiment aussi longue que l'un de ses bras et pas loin d'être aussi épaisse.

Une sorte de trompe noueuse comme un cep de vieille vigne, violacée à son extrémité, laquelle ressemblait à un monstrueux champignon prêt à exploser sous la pression du sang qui s'y ruait par saccades.

Malgré sa situation, Clotilde eut la présence d'esprit de constater que les doigts de Cerbera ne parvenaient pas à faire le tour de cet effrayant engin.

Le balafré qui la chevauchait émit un long râle rauque. En même temps, un flot de semence épaisse jaillit dans la bouche de la jeune femme, manquant de nouveau la faire vomir.

— Avale tout mon foutre, salope ! éructa son partenaire forcé. Sinon, je te démolis la gueule !

C'était si gentiment demandé...

Clotilde parvint en effet à ingurgiter les flots jaillissants de sperme lourd, qui semblaient ne jamais devoir se tarir. Pendant ce temps, l'autre jeune nain continuait de s'activer entre ses cuisses en râlant de plaisir.

Il jouit lui aussi très rapidement, en enfonçant ses ongles qu'il avait longs et sales dans la peau tendre et veloutée des hanches de Clotilde.

— À toi de jouer, maintenant ! s'exclama alors Cerbera, en poussant le vieux vers le lit. C'est qu'elle est encore « vierge » d'un côté, cette petite putain !

À cette remarque, qui sonnait comme une menace, Clotilde comprit avec horreur quel traitement on envisageait pour elle ; à quel endroit de sa personne, le nain monstrueux prétendait loger l'ignoble chose qui jaillissait de son torse déformé et courtaud, telle une troisième jambe veineuse à l'excès et gorgée de sang.

— Cerbera, non, je t'en supplie ! se mit-elle alors à implorer d'une voix pleine de sanglots.

Elle n'eut pas le temps d'en dire plus : celui qui venait de jouir dans sa bouche lui balança de toutes ses forces son poing dans la figure, lui faisant éclater la lèvre inférieure. Clotilde poussa un cri bref et sourd, qu'elle parvint à réprimer juste avant que le poing ne s'abatte pour la seconde fois sur son visage tuméfié et rougi par les larmes.

— Mettez-la à quatre pattes comme une chienne en chaleur ! ordonna alors le vieux, d'une voix éraillée et fausse.

Avec cette force qui l'avait déjà surprise un peu plus tôt, les deux jeunes saisirent Clotilde à pleins bras et la retournèrent comme une crêpe sur le lit. Puis, à violents coups de genoux dans les côtes et les cuisses, ils la contraignirent à se placer, dans la position exigée.

Clotilde obéit docilement aux coups et aux injonctions sans plus émettre la moindre protestation. La terreur et la souffrance agissaient maintenant sur elle comme une sorte d'anesthésiant de l'esprit, un inhibiteur de la volonté.

D'elle-même, elle enfouit sa tête entre ses avant-bras et creusa les reins afin de dégager le profond sillon de sa croupe large et magnifique.

Comme un animal de boucherie qui comprend que toute résistance est désormais vaine, et présente presque de lui-même son cou au couteau du boucher sacrificateur.

Le vieux grimpa sur le lit avec une agilité surprenante pour son âge et sa petite taille. Il s'agrippa aux hanches convexes de sa victime et, ploya légèrement ses jambes torsées afin d'arriver à la hauteur adéquate.

Clotilde n'eut pas la moindre réaction de défense lorsqu'elle sentit la tête énorme du phallus entrer en contact avec la petite rosette étroite de ses reins.

En revanche, elle poussa un long cri horrible de douleur lorsque la formidable verge se rua de toute sa puissance au fond de ses entrailles, déchirant ses chairs délicates et quasiment inviolées au passage.

Un cri auquel se mêla le rire lugubre de Cerbera, qui s'était approchée du lit pour assister à cette « mise à mort ».

Avec l'impression atroce qu'on venait de lui passer une épée chauffée à blanc à travers tout le corps, Clotilde se laissa lourdement tomber à plat ventre sur le lit. Son violeur suivit le mouvement et, son petit corps déjeté ridiculement perché sur celui, splendide et vaste, de sa victime, il continua de la sodomiser avec une sorte de rage.

L'un des deux autres nains, celui qui avait d'abord joui dans son sexe, sauta sur le lit et s'installa en tailleur tout près de la tête de Clotilde. La saisissant par les cheveux, il tira violemment en arrière, avant de fourrer son membre de nouveau à demi érigé entre ses lèvres que la torsion de la tête vers l'arrière avait naturellement entrouvertes.

Ne voulant pas être en reste, le balafré glissa une main sous le buste de leur victime afin de pincer cruellement et l'une après l'autre les pointes de ses seins. Cependant que son autre main faisait subir, plus bas, le même traitement à son clitoris.

Debout tout près du lit, Cerbera contemplait cette scène de viol avec un petit sourire froid et satisfait. Il y avait plusieurs années que, par sa seule existence, Clotilde Saint-Avert barrait la route à ce qui restait son ambition principale, à son rêve dévorant de chaque instant. Et voilà que, maintenant, par le jeu de circonstances miraculeusement favorables, elle tenait cette grande bourgeoise totalement à sa merci ! Que, bientôt, très bientôt, tout allait changer...

Brusquement, la jeune femme brune eut envie d'en finir très vite. Mais, d'un autre côté, elle ne voulait pas trop bousculer ses trois acolytes : après tout, elle ne les connaissait pas, ou si peu, et elle ignorait tout des réactions qu'ils pourraient avoir si elle se mettait en tête de les interrompre avant l'orgasme.

Celui-ci vint d'ailleurs rapidement. Le vieux explosa entre les reins ensanglantés de sa victime avec des râles ignobles, tandis que l'autre se répandait plus silencieusement entre les lèvres écarquillées de Clotilde.

— Bon, la fête est terminée, Messieurs ! annonça-t-elle sur un ton de commandement, dès que les deux nains se furent extraits de leurs orifices respectifs. Rhabillez-vous, je vous prie et suivez-moi dans la pièce d'à côté : c'est l'heure de toucher votre petite récompense...

Les yeux des trois hommes se mirent à étinceler de cupidité et, du coup, ils en oublièrent totalement le corps nu et pantelant qui restait affalé en travers du grand lit, les cuisses encore ouvertes et dégoulinantes de sang. Ils se précipitèrent comme un seul homme sur leurs vêtements épars.

Pendant qu'ils les enfilaient avec une certaine fébrilité, Cerbera vint s'asseoir tout près de Clotilde et, lui caressant les cheveux, elle murmura d'une voix redevenue douce et même presque caressante :

— Ne bouge pas d'ici, ma chérie : je reviens tout de suite et je vais m'occuper de toi...

Elle se releva et se dirigea vers la porte de la chambre, suivie par les trois silhouettes courtaudes et claudicantes. Dans la chambre voisine, elle saisit le sac en plastique qu'elle y avait placé à son arrivée et en sortit trois paquets rectangulaires, assez minces, enveloppés dans du papier journal. Elle en tendit un à chacun des nains :

— Trois mille euros par tête, le compte y est, vous pouvez, vérifier tout de suite !

Le plus vieux des trois voulut se piquer d'élégance et, avec un sourire bien ignoble, susurra :

— C'est bien inutile, chère Madame : nous vous faisons tout à fait confiance !

— Dans ce cas, descendez l'escalier, franchissez le hall, remontez dans votre voiture et filez ! Et surtout, mêmes consignes qu'à l'aller : vous rentrez directement à Paris sans vous arrêter nulle part !

— Naturellement, naturellement ! s'empressa le vieux, qui semblait le porte-parole du groupe, avec tout de même un bref regard en coin vers l'un des deux autres.

Il n'allait quand même pas dire que, à l'aller, quelques heures plus tôt, sous prétexte qu'il était en panne de cigarettes, le blond balafré avait exigé qu'ils entrent dans La Ferté-Saint-Aubin, et s'arrêtent devant le tabac du haut du village. Là, sans qu'aucun ne sorte de la voiture, il avait donné un billet de dix euros à un gamin qui passait, afin qu'il aille lui acheter un paquet de Camel. Bref, personne ne les avait vus, il n'y avait pas de raison de risquer de mettre leur « commanditaire » en colère...

Cerbera attendit non seulement que les trois hommes aient quitté le pavillon de chasse, mais aussi que le bruit de leur voiture se soit totalement éteint dans le lointain, avant de remonter vers la chambre.

Elle retrouva Clotilde Saint-Avert dans la position exacte où elle l'avait laissée, en travers du lit, le corps secoué de gros sanglots étrangement silencieux.

De nouveau, elle s'assit à côté d'elle et lui caressa doucement les cheveux, ainsi que le cou et la naissance des épaules.

Avec un gémissement pitoyable, Clotilde se retourna et leva vers elle son visage ravagé par les larmes.

— Pourquoi ? demanda-t-elle simplement, d'une voix à peine audible et misérable.

Cerbera se pencha vers elle et l'embrassa doucement, presque tendrement au coin des lèvres :

— Tu méritais d'être punie pour ce que tu as fait, ma chérie... On a estimé que tu devais payer le prix fort pour tous tes débordements répugnants...

— Mais qui ? s'exclama alors Clotilde d'une voix plus forte et en se redressant sur les coudes. Qui a pu vouloir me faire subir ces atrocités monstrueuses ?

— Nous verrons cela plus tard, murmura doucement Cerbera. Pour le moment, il est urgent de te remettre sur pied, d'effacer les traces que ces

monstres ont laissées sur ton corps. Viens, suis-moi à la salle de bain... Je vais t'aider à te lever... Là, c'est bien ! Appuie-toi sur mon épaule, ça va aller...

Le corps de Clotilde n'était plus qu'une boule de douleur et, en effet, elle se dit qu'elle n'aurait sans doute pas pu atteindre la salle de bain, pourtant toute proche, sans l'aide de la brune. De même, elle eut besoin de s'appuyer encore sur elle pour grimper les trois marches de la grande baignoire et se laisser glisser dans l'eau restée délicieusement chaude et encore tout irisée de la mousse des sels de bain.

Grâce à la chaleur et à la relative apesanteur que lui fournissait l'eau dans laquelle elle était plongée, Clotilde sentit son corps se détendre un peu et les douleurs qui l'assaillaient se faire moins pressantes.

Les yeux mi-clos, elle vit Cerbera s'agenouiller devant elle, les cuisses de chaque côté de ses hanches, comme elle l'avait fait la première fois. Et, bizarrement, à sa propre stupeur, Clotilde se sentit prête à se laisser de nouveau aller dans les bras de la jeune brune, malgré tout ce qui venait de se passer par sa faute – ou en tout cas avec sa complicité active.

« Il faut vraiment que je sois raide amoureuse, moi ! », constata-t-elle avec une sorte de ravissement incrédule, cependant que Cerbera posait ses mains sur ses épaules, tout près de la base de son cou.

Ce fut la dernière pensée agréable de la courte existence de Clotilde Saint-Avert.

La seconde suivante, les deux mains de Cerbera se refermèrent autour de son cou, tandis qu'elle se laissait tomber de tout son poids sur le corps allongé et que, d'une puissante détente de ses bras, elle enfonçait la tête de Clotilde sous l'eau moussue et tiède.

Prise de court, Clotilde Saint-Avert n'eut pas même le temps de prendre une inspiration d'air, ce qui fait qu'elle perdit connaissance très vite et mourut presque aussi rapidement – quasiment sans s'être débattue.

Les traits crispés par l'effort, Cerbera lui maintint la tête sous l'eau au moins une minute après que le corps de sa victime fut devenu inerte entre ses mains.

Lorsqu'elle sortit de la baignoire, ses traits étaient aussi calmes, son regard aussi impassible que si elle venait de simplement prendre un bain.

Elle tira le corps sans vie hors de la baignoire et le laissa choir sur le marbre sans plus de précaution que s'il s'était agi d'un paquet de linge sale. Ensuite, s'enveloppant dans une grande serviette éponge rose, elle se sécha méthodiquement, avec des gestes parfaitement maîtrisés et précis.

Elle quitta la salle de bain pour y revenir cinq minutes plus tard, de nouveau vêtue de son pantalon moulant et de sa chemise cintrée, avec des bottines aux pieds et un blouson doublé sur les épaules. Dans ses mains, elle portait, roulé sur lui-même, l'un de ces grands sacs en plastique munis d'une

grosse fermeture Éclair qui servent à « emballer » les cadavres dans les hôpitaux et les instituts médico-légaux.

Y faire entrer le corps ruisselant de Clotilde Saint-Avert fut un peu plus long et pénible qu'elle ne l'aurait cru ; mais enfin, elle y parvint finalement.

Il restait maintenant à descendre le tout au rez-de-chaussée puis à le traîner jusqu'au coffre de la propre voiture de la morte – ce qui lui prit encore un bon quart d'heure et la mit en nage, malgré la relative fraîcheur de la nuit solognote.

Cerbera remonta à l'étage, prit tout son temps pour vider et rincer la baignoire, ainsi que pour éponger l'eau qui avait éclaboussé le sol marbré. Puis, elle passa dans la chambre et retira le couvre-lit que le sang de Clotilde avait légèrement taché. Elle le roula soigneusement et redescendit avec jusque dans le hall.

Là, après avoir réfléchi durant de longues secondes, les sourcils froncés par l'effort, elle décida de tout laisser en état, lumières allumées et portes ouvertes. Mais elle emporta avec elle le petit sac de Clotilde, qu'elle posa sur le siège passager, dans la voiture dont elle prit le volant.

Cerbera démarra et, contournant le pavillon de chasse, se dirigea à travers le bois de sapins vers l'étang qui s'étendait à environ cinq cents mètres de là, à l'extrémité de la propriété de six hectares et demi.

Elle emprunta le chemin assez large qui faisait le tour complet de l'étang, mais qui était barré par une double porte grillagée à peu près à mi-parcours, là où la propriété privée qu'elle quittait cédait la place au chemin communal.

Cerbera dut descendre de la voiture afin de débloquer le cadenas et d'ouvrir les deux battants de la grille. Puis, elle parcourut encore une centaine de mètres, jusqu'à un petit embarcadère de bois qui s'avancait d'une dizaine de mètres au-dessus de la surface noire de l'étang.

Elle dut faire appel à toute sa force physique pour sortir le cadavre enveloppé du coffre de la Mercedes, puis pour le traîner jusqu'à l'extrémité de l'embarcadère. Là, elle défit la fermeture à glissière, sortit le corps déjà partiellement raidi de sa housse de plastique épais et, sans un regard pour le visage de la morte, le fit basculer dans l'eau, où il disparut presque instantanément, avec juste un léger grouillement.

« Ophélie finit sa vie noyée dans l'étang : rien de plus logique... », songea-t-elle[2].

Cerbera revint vers la voiture avec la housse, y fourra le dessus de lit souillé de sang et roula le tout sous son bras gauche. Après une nouvelle pause de réflexion, elle décida de laisser la Mercedes telle quelle : clé sur le tableau de bord et portière conducteur ouverte.

Et c'est à pied qu'elle revint vers le pavillon de chasse, après avoir également laissé ouverte la grille permettant d'accéder à la propriété elle-même.

Elle mit la housse dans le coffre de sa propre voiture. Puis, après avoir failli s'installer tout de suite au volant, elle jugea préférable, par mesure de précaution, de refaire un tour rapide à l'intérieur de la bâtisse, afin de s'assurer que tout était en ordre, conforme au plan qu'elle s'était tracé.

Cela lui prit encore près d'une vingtaine de minutes, dans la mesure où elle repassa scrupuleusement par toutes les pièces dans lesquelles elle avait eu à faire. Et elle fut ravie de constater qu'elle n'avait négligé aucun détail.

C'est d'une démarche parfaitement tranquille que Cerbera redescendit le grand escalier, traversa le hall avant de se retrouver dehors, sur le perron de pierre.

Elle prit le temps de humer profondément l'air parfumé de résine et d'écouter le coassement têtu des grenouilles dans l'étang tout proche.

Puis, Cerbera s'installa au volant, démarra et, après un demi-tour sur le parvis, reprit la route de Paris.

Afin d'aller rendre compte du plein succès de sa mission.

CHAPITRE II



La chose se produisait assez rarement, mais c'était le cas ce matin-là : lorsque le commandant Boris Corentin poussa la porte du bureau des Affaires recommandées, la section reine de la fameuse Brigade mondaine – rebaptisée

Brigade de répression du proxénétisme (BRP) –, il put constater qu'il était le dernier arrivé du petit groupe qu'il dirigeait.

Le capitaine Aimé Brichot, son fidèle coéquipier et ami depuis près de vingt ans, était occupé, la moustache en bataille et la mine concentrée, à taper comme un furieux sur le clavier de son ordinateur presque neuf.

Quant au lieutenant Géraldine Hébert, ses petites lunettes rondes posées au bout de son nez retroussé, elle touillait avec lenteur le café qu'elle venait visiblement de se rapporter de la machine du couloir, en coulant distraitemment par la fenêtre l'un de ses magnifiques regards émeraude.

— Vous êtes tombés du lit ? s'informa gaiement Boris Corentin, en se débarrassant de son blouson qu'il accrocha à la patère derrière la porte.

— Pas du tout ! répondit Aimé Brichot en levant le nez de son clavier. J'ai simplement fait preuve d'un courage et d'une conscience professionnelle hors de pair : comme je voulais absolument avoir fini ce maudit rapport sur ces notables amateurs de petites filles avant l'heure du déjeuner, je suis arrivé ici à huit heures moins vingt.

— Chapeau bas, Messieurs, c'était un brave ! déclama Boris Corentin en s'inclinant gravement.

— J'ai peur d'être un peu moins admirable... dit alors Géraldine Hébert, avec un large sourire qui fit ressortir la petite fossette de sa joue droite.

Comme elle quittait son fauteuil pour se rapprocher des deux hommes, des « garçons » comme elle les appelait souvent, Boris Corentin eut tout le loisir d'admirer une fois de plus sa silhouette à la fois élancée et pulpeuse, son visage rond et sensuel, ses yeux perpétuellement rieurs. Et de se dire une fois encore qu'elle aurait fait très probablement une compagne idéale pour le célibataire endurci qu'il était, si elle n'avait pas eu un « défaut » rédhibitoire : celui d'être une « féminophile » pure et dure, pour reprendre le mot que Géraldine Hébert avait elle-même forgé afin de remplacer celui de « lesbienne » qu'elle n'aimait pas du tout.

— En fait, je suis quasiment tombée du lit, comme tu dis si bien, Grand chef, reprit Géraldine, après avoir posé une fesse rebondie sur le coin du bureau d'Aimé Brichot. Ce matin, Liselotte avait un entretien important pour son boulot...

Liselotte Faarup était la jeune, très blonde et très belle Danoise qui partageait la vie de Géraldine Hébert depuis un peu plus de deux ans.

— Et alors ? fit Boris Corentin. Je ne vois pas très bien le rapport, Petit bonhomme...

— Eh bien, elle était tellement stressée que non seulement elle s'est levée une bonne demi-heure trop tôt mais en plus elle a fait un raffut de tous les diables en se préparant. Du coup, je me suis levée aussi et je me suis pointée ici plus tôt que vous ne m'y verrez jamais, les garçons, j'aime autant vous en avertir fermement et tout de suite !

— Et c'était à quel sujet, cet entretien si important ? s'enquit aimablement Aimé Brichot. Si vous ne me trouvez pas indiscret, bien entendu...

Lorsque Géraldine Hébert, jeune stagiaire encore, avait fait irruption dans leur binôme en tant qu'« électron libre », Aimé Brichot l'avait tout d'abord assez mal pris et les rapports étaient restés un peu tendus entre la jeune femme et lui durant quelques mois. Puis, tout était rentré dans l'ordre, mais il demeurait de cette époque de froid ce vouvoiement dont ni l'un ni l'autre n'avait pu se défaire.

— Elle a rendez-vous tout à l'heure avec le grand boss de sa boîte, répondit Géraldine, et il devrait être question d'une assez belle promo, mais j'en sais pas plus. Enfin bref, si ça veut rigoler un peu, il se pourrait qu'on se retrouve pété de thune, toutes les deux !

— Pété de thune, hein ? Quelle classe ! quelle élégance ! soupira Aimé Brichot, les yeux au plafond.

Boris Corentin s'apprêtait à ajouter quelque chose lorsque la sonnerie de son téléphone fixe retentit. Ayant porté le combiné à son oreille, il identifia immédiatement la voix éraillée par des décennies de tabagisme actif du commissaire divisionnaire Charlie Badolini, le patron de la Brigade mondaine.

— Oui, patron, il est là aussi... Ainsi que Géraldine Hébert du reste... Très bien, on la laissera donc de permanence dans le bureau... Oui, oui, on arrive tout de suite, *comme d'habitude patron*...

Corentin raccrocha avec une petite moue agacée et se tourna vers les deux autres :

— C'est tout de même curieux, cette manie de Baba de toujours insinuer qu'on lambine lorsqu'il nous convoque, alors que ce n'est *jamais* le cas.

— Oui, on a bien senti au son de voix que ça avait tendance à t'énervner un chouïa, nota Aimé Brichot en se levant de son fauteuil à roulettes.

— Bon, si j'ai bien compris, moi, je ne suis pas assez intéressante pour être convoquée avec les hommes ? fit Géraldine Hébert. Ou alors, on me soupçonne d'avoir vendu du beurre aux Allemands pendant la guerre...

— Pire que ça : d'avoir *couché* avec des Allemands ! répondit Boris Corentin, qui referma la porte du bureau juste à temps pour ne pas recevoir en pleine tête la mini bouteille d'eau minérale que venait de lui balancer Géraldine.

Deux minutes plus tard, les deux coéquipiers poussaient la double porte capitonnée marquant l'entrée du grand bureau dont les deux hautes fenêtres donnaient sur le fameux quai des Orfèvres et sur la Seine. Bureau qui était déjà très enfumé malgré l'heure matinale : Charlie Badolini considérait avec une mauvaise foi en béton que les interdictions de fumer dans les édifices

publics perdaient toute valeur dès que franchi le seuil de son propre bureau...

Sauf que, pour l'heure, il ne fumait pas, probablement en raison de la présence d'une personne inconnue, occupant l'un des deux fauteuils de style Empire que le commissaire divisionnaire réservait à ses visiteurs.

En s'approchant, Boris Corentin et Aimé Brichot virent qu'il s'agissait d'un homme d'une petite cinquantaine d'années, vêtu avec une élégance discrète mais certaine. Il devait être grand, plutôt athlétique, ses cheveux étaient bruns mais délicatement argentés au coin des tempes. Quant à son visage aux traits réguliers et virils, il respirait l'énergie, la volonté, et une sorte d'autorité naturelle à laquelle il devait être bien difficile de résister, surtout si l'on se trouvait sous ses ordres.

— Monsieur, attaqua Charlie Badolini après un discret raclement de gorge, laissez-moi vous présenter les deux hommes dont nous parlions à l'instant : le commandant Corentin et le capitaine Brichot.

Puis, relevant le nez vers ses deux inspecteurs, et sa voix prenant une nuance de déférence :

— Monsieur Arnaud Saint-Avert, qui nous arrive directement des hautes sphères du quai d'Orsay...

Manière de signifier discrètement à ses hommes qu'on était en présence d'une huile de la République et qu'il allait s'agir de « marcher sur des œufs » selon l'expression préférée du commissaire divisionnaire.

Arnaud Saint-Avert ne daigna ni se lever du fauteuil ni tendre la main, se contentant d'un imperceptible signe de tête en direction des deux policiers.

Pendant qu'Aimé Brichot allait chercher pour lui-même l'une des chaises se trouvant contre le mur, Boris Corentin faisait tourner son implacable mémoire.

Arnaud Saint-Avert... Arnaud Saint-Avert... Il trouva la réponse en moins de trois secondes.

L'homme qui se trouvait dans le fauteuil à côté de lui était inconnu du grand public. Au ministère des Affaires étrangères où il était fonctionnaire, il n'occupait même pas un rang très haut placé. Mais son importance réelle était hors de proportions avec ses fonctions officielles. Car en réalité, il était le pivot tournant de tous les marchés concernant les ventes d'armes – marchés tout à fait officiels... ou un peu moins.

Son nom était bien « sorti » une fois ou deux dans *Le Canard enchaîné*, à propos de grosses ventes d'armes lourdes, pas du tout officielles celles-là (l'hebdomadaire satirique parlait carrément de *trafics*), mais il faut croire qu'Arnaud Saint-Avert avait su se garder de ses attaques puisque, apparemment, il était toujours en place au Quai d'Orsay.

— Monsieur Saint-Avert a un problème dont il s'est ouvert à notre directeur tôt ce matin, enchaîna Charlie Badolini, et on lui a conseillé de

s'adresser directement à moi. Mais il vous expliquera cela mieux que moi...

Arnaud Saint-Avert prit le temps de croiser lentement les jambes et de lisser machinalement le pli de son pantalon, avant de se lancer, d'une belle voix grave et posée :

— Mon épouse a quitté Paris avant-hier en milieu d'après-midi pour aller passer une soirée à la campagne, dans le pavillon de chasse que nous possédons en Sologne – ou plutôt que Clotilde possède puisque c'est elle qui l'a hérité de ses parents à la mort de ceux-ci...

D'emblée, Boris Corentin fut très agacé par une chose : Arnaud de Saint-Avert s'adressait ostensiblement à Charlie Badolini – qui, pourtant, semblait connaître déjà l'histoire – sans leur accorder le moindre regard, à Aimé Brichot et à lui ! Comme s'ils n'existaient pas...

— Soirée avec des amis ? demanda Aimé Brichot, à qui son intervention valut un bref coup d'œil.

— Non, seule. Ma femme aime beaucoup cet endroit, qui lui rappelle son enfance et son adolescence ; il lui arrive régulièrement d'y aller sans personne, pour « décompresser » comme elle aime à dire.

— Vous venez de parler d'une soirée, nota Boris Corentin. Cela semble signifier qu'elle est rentrée dès hier. Ou plutôt qu'elle *aurait dû* rentrer. Car je suppose que si vous êtes ici ce matin, Monsieur Saint-Avert...

Pour la première fois, le regard du diplomate enveloppa Corentin avec une réelle lueur d'intérêt. Comme si, soudain, il s'avisait qu'il s'agissait non d'un quelconque ectoplasme, mais d'une forme de vie supérieure et douée d'intelligence...

— En effet, Monsieur...

— Corentin.

— En effet, Monsieur Corentin, ma femme aurait dû rentrer hier dans la journée. Et ce d'autant plus impérativement que nous donnions un dîner à notre domicile, qu'elle savait être de la plus haute importance pour moi. Or, non seulement elle n'est pas rentrée, mais elle n'a pas non plus appelé pour donner les raisons de ce fâcheux contretemps ; et de plus elle reste injoignable sur son téléphone portable. Du coup, ce matin, toujours sans nouvelles, j'ai commencé à m'inquiéter. C'est pourquoi je suis ici...

Profitant de ce que le diplomate avait la tête tournée vers lui, Boris Corentin planta son regard dans le sien et, d'une voix très calme, lâcha la bombe qu'il tenait en réserve :

— Monsieur Saint-Avert, vous voudrez bien pardonner la brutale franchise de ma question, mais êtes-vous sûr que votre épouse ne se rend dans ce pavillon de chasse que pour décompresser ? Et qu'elle y est vraiment seule ?

Du coin de l'œil, il vit Charlie Badolini se figer comme un bloc de ciment

à prise rapide, en une statue de réprobation. Dans le même temps, Arnaud Saint-Avert était devenu rouge, ses regards s'étaient durcis et ses mains s'étaient mises à trembler légèrement sur ses cuisses.

Durant une seconde ou deux, Corentin crut que le diplomate allait lui sauter à la gorge. Ce qui, du point de vue de l'affrontement physique lui-même, ne l'inquiétait pas outre mesure, mais aurait tout de même pu se révéler un peu gênant pour tout le monde, et nuire à la suite de leur collaboration...

Au lieu de cela, les trois policiers virent leur interlocuteur laisser ses épaules s'affaisser légèrement. Un soupir lui échappa et tout le sang se retira de son visage, où il était monté durant quelques secondes.

— Bien, je suppose qu'il est inutile de finasser avec vous, Messieurs, et qu'il est préférable que je parle sans détour, finit-il par dire d'une voix éteinte et sans regarder aucun des trois hommes en face.

— Ce serait sûrement mieux, oui... glissa Charlie Badolini, dont les doigts tripotaient nerveusement une cigarette qu'il n'osait pas allumer devant son visiteur.

Arnaud Saint-Avert releva enfin la tête et, curieusement, s'adressa directement à Corentin :

— Non, en effet, ma femme ne passe pas ses soirées seule, lorsqu'elle se rend en Sologne...

— Un amant ? demanda doucement Aimé Brichot, en remontant machinalement ses lunettes de myope léger le long de son nez busqué.

Pour la première fois, le diplomate eut un pâle sourire :

— Oh non ! ça, ce ne serait rien ! Des amants, ma femme en a eu deux ou trois, depuis que nous sommes mariés. De même que j'ai eu des maîtresses, de mon côté. Et, au risque de vous choquer, nous ne nous sommes guère cachés ces « faux pas » l'un à l'autre : au fond, nous sommes davantage une *association* qu'un couple au sens traditionnel, voyez-vous...

— Nous ne sommes pas là pour juger d'un point de vue moral, fit observer Boris Corentin, d'une voix un peu plus sèche qu'il ne l'aurait voulu. Mais, dans le cas de votre femme, s'il ne s'agit pas d'un amant...

De nouveau, Arnaud Saint-Avert parut hésiter, avant de finalement se lancer :

— Clotilde a des pulsions étranges... Elle qui est née dans le meilleur monde, et qui continue d'y vivre grâce à mes fonctions et à ma position personnelle, elle est habitée par des démons bizarres qui la poussent parfois à aller se rouler dans la plus abjecte des luxures. Et avec des êtres auxquels elle adresserait à peine la parole dans la vie courante... Ainsi, une fois, alors qu'elle se trouvait au pavillon, un camion est arrivé, trois ferrailleurs en sont descendus et ils ont passé plus de quatre heures à l'intérieur de la maison...

Eux trois et ma femme, personne d'autre...

— Comment pouvez-vous être si bien renseigné, si vous n'y étiez pas ? demanda Aimé Brichot.

Saint-Avert eut un petit sourire lugubre :

— Cela s'est passé la fois où, mes soupçons commençant à devenir insupportables, j'avais pris l'initiative de la faire suivre par un détective. C'est lui qui m'a renseigné.

— Vous devez avoir toujours son rapport, bien entendu... dit alors Boris Corentin.

Il eut l'impression d'une sorte de flottement, voire d'inquiétude, de quelques fractions de seconde, dans le regard de leur interlocuteur. Qui secoua la tête :

— Non, je l'ai brûlé aussitôt lu. Ça me faisait profondément horreur... Et puis, je ne tenais pas à ce que quiconque tombe dessus, vous comprenez bien...

— Vous avez parlé de tout cela avec votre épouse ? reprit Aimé Brichot.

De nouveau le diplomate secoua négativement la tête :

— Non, jamais. D'abord parce que je craignais que cela détruise notre couple. Et puis, j'espérais, un peu naïvement sans doute, qu'il s'agissait d'une sorte de « passade ». Un fantasme certes monstrueux mais qui, une fois assouvi durant quelque temps, finirait par disparaître de lui-même...

Le silence retomba dans le grand bureau de Badolini, uniquement déchiré par l'appel bref et grave d'une sirène de péniche, sur la Seine en contrebas.

Il fut finalement rompu par Boris Corentin qui s'adressa à Charlie Badolini :

— Monsieur le divisionnaire, je ne sais pas ce que vous en pensez, mais il me semble que la première des choses à faire serait de se mettre en rapport avec les autorités locales, afin qu'elles fassent un saut jusqu'à ce pavillon de chasse. Voir ce qu'il en est. Or...

Il n'acheva pas sa phrase, c'était inutile. La petite grimace de Charlie Badolini lui prouva qu'il avait très bien compris ce qu'il voulait dire : les autorités locales, en l'occurrence, c'était la gendarmerie et non la police nationale. Et même si les rapports étaient beaucoup moins tendus que ce qu'ils avaient pu être par le passé, il fallait quand même y mettre beaucoup de diplomatie. Et c'était encore mieux si la « demande de collaboration » se faisait à un niveau élevé, « de chef à chef ».

— Vous avez raison, finit par dire Charlie Badolini qui, incapable de résister plus longtemps, alluma sa cigarette. Je m'occupe de cet aspect-là des choses...

Satisfait de la réponse obtenue, Boris Corentin reporta son attention sur le diplomate qui, tassé dans son fauteuil, semblait à présent curieusement éteint :

— Monsieur Saint-Avert, puis-je vous demander ce que vous comptez faire en sortant d'ici ?

L'autre eut l'air un peu surpris de la question, mais il y répondit sans hésitation :

— Eh bien, je dois repasser brièvement à mon domicile, avenue Charles-Floquet, et ensuite me rendre au Quai, comme chaque jour...

— Très bien ! fit alors Boris Corentin. Dans ce cas, je suppose que vous ne verrez aucun inconvénient à ce que nous vous accompagnions, mon collègue et moi, jusqu'à chez vous ? Il serait bon que nous inspections un peu les appartements de votre épouse : elle peut avoir laissé quelque indice sur ce qu'elle comptait faire. Je ne sais pas, moi : un carnet de note, un agenda électronique, un ordinateur...

Pour la seconde fois en quelques minutes, il eut l'impression vague d'une sorte de flottement dans le regard du diplomate. Mais, là, encore, il se reprit tellement vite que Corentin ne put être sûr de rien.

— Mon Dieu, oui... pourquoi pas ? répondit Saint-Avert, sur un ton très calme, presque anodin. Si vous pensez que cela peut être utile... Voulez-vous me rejoindre chez moi d'ici... disons une petite heure ?

— Je préférerais que nous vous accompagnions dès maintenant... répondit Corentin, courtoisement, mais avec une fermeté qui n'échappa pas au diplomate.

— Fort bien : la voiture et le chauffeur nous attendent en bas : si votre commissaire n'a plus besoin de nous, je vous propose que nous y allions séance tenante...

Sur un signe de tête de Charlie Badolini, Corentin et Brichot se levèrent, aussitôt imités par Arnaud Saint-Avert. Lorsqu'Aimé Brichot eut ouvert la première des deux portes, le diplomate passa devant lui sans un signe de remerciement, comme il devait être habitué à le faire avec les huissiers du Quai d'Orsay et ses domestiques personnels.

Les deux policiers furent presque déçus, vu le personnage à qui ils avaient affaire, de découvrir que le conducteur de la Bentley vert anglais était en civil et non vêtu d'une livrée de chauffeur...

La luxueuse voiture ne mit pas plus de dix minutes pour aller du quai des Orfèvres à l'avenue Charles-Floquet, artère longeant tout le Champ-de-Mars sur sa droite lorsqu'on l'aborde par la Seine et en direction des Invalides. Boris Corentin se souvint que c'était ici, dans l'hôtel particulier qu'ils y possédaient, qu'avaient vécu l'écrivain Paul Morand et sa femme, la princesse Hélène Soutzo, tous deux amis de Marcel Proust qu'ils retrouvaient au Ritz pour y dîner, durant les sombres nuits de la Première Guerre mondiale.

On n'était pas dans un quartier de pauvres...

Environ à mi-chemin de l'avenue rectiligne, peut-être un peu plus près des

Invalides que de la Seine, la Bentley s'engouffra dans l'étroite allée qui bordait un petit hôtel particulier du XVIII^e siècle édifié sur trois niveaux. La bâtisse pouvait paraître modeste par rapport à certains autres immeubles voisins, mais, tel quel, il devait déjà valoir une inimaginable fortune. D'autant qu'à présent, la voiture ayant contourné la maison, les deux policiers découvraient, derrière, un véritable petit parc invisible depuis l'avenue, impeccablement entretenu et agrémenté en son centre par un immense et majestueux marronnier.

« Ce n'est certainement pas avec ses émoluments du Quai d'Orsay qu'il a pu s'offrir ça... songea Corentin, tandis que le chauffeur coupait le contact. Il faut croire que le commerce des armes a des aspects très lucratifs ! »

Lorsque les trois hommes furent sortis de la Bentley, Arnaud Saint-Avert désigna la très élégante maison et, comme pour contredire les pensées de Corentin, leur dit :

— Vous êtes ici devant la maison qui m'a vu naître, Messieurs : mon arrière-grand-père l'a acquise en 1911, grâce au commerce d'épices et de tissus avec nos colonies d'Orient. À l'époque où la France avait la chance d'avoir encore des colonies, bien entendu.

« Pas pauvre du tout, et pas précisément « progressiste » non plus, notre diplomate... » songea Boris Corentin, en suivant le maître des lieux vers le perron de pierre cerné d'une balustrade, dont les balustres délicatement renflés étaient une merveille d'élégance.

À l'intérieur du hall au sol anciennement dallé de noir et de blanc, ils furent accueillis par une sorte de maître d'hôtel d'une soixantaine d'années, très maigre et entièrement vêtu de noir à l'exception de la chemise.

— Antoine, mon ami, vous voudrez bien conduire ces messieurs de la police jusqu'aux appartements de Madame et rester à leur disposition tant qu'ils le jugeront bon, lui dit Arnaud Saint-Avert.

Puis, se tournant vers Corentin et Brichot :

— Messieurs, je vous confie à Antoine. De mon côté, j'ai à faire. Si vous avez besoin de me joindre, et je compte que vous le ferez, je serai à mon bureau du Quai toute la journée, sauf à l'heure du déjeuner. Votre commissaire a tous les moyens qu'il faut pour se mettre en relation avec moi.

Sur ce, il tourna les talons et disparut brusquement derrière une porte étroite que les deux policiers n'avaient même pas remarquée encore.

— Si ces Messieurs veulent bien me suivre... dit alors le majordome, sur un ton ennuyé, presque dégoûté.

Et, sans attendre leur réponse, il se dirigea vers l'escalier qui, adossé au mur du fond de hall, grimpait vers l'étage supérieur. Les deux policiers le suivirent en silence, un peu estomaqués de l'ambiance surannée et cérémonieuse qui régnait ici.

Au premier, ils avisèrent une petite bonne blonde, occupée à passer l'aspirateur dans le couloir qu'Antoine leur fit emprunter. Au passage, elle adressa à Boris Corentin un regard à la fois rieur et gourmand, que celui-ci, toujours très bien élevé, s'empessa de lui rendre.

Enfin, après un coude de ce même couloir, et un net élargissement, ils parvinrent devant une double porte, dont le majordome tourna la poignée ancienne avant de s'effacer pour les laisser entrer :

— Les appartements de Madame, annonça-t-il, du même ton solennel qu'il aurait employé pour annoncer la chambre de la reine à Versailles. Si ces Messieurs m'y autorisent, je les attendrai ici, à cette porte...

C'est ainsi que Boris Corentin et Aimé Brichot se retrouvèrent seuls dans « les appartements de Madame ». Cette même « madame » qui, de l'aveu de son mari, éprouvait parfois l'irrépressible besoin de s'envoyer en l'air avec trois ou quatre ferraillers recrutés pour la circonstance.

Le monde de la richesse et du luxe avait des revers bien étranges et très secrets...

Géraldine Hébert commençait à s'ennuyer un peu. Et même un peu beaucoup. Ennui aggravé par le fait qu'elle avait un certain mal, dans le silence de ce bureau où elle était seule, à garder ses yeux ouverts.

Sitôt après le départ des « garçons », qui étaient juste repassés par le bureau en coup de vent pour y prendre leurs vêtements d'extérieur, et sans même lui dire où ils allaient, elle avait été à son tour convoquée chez Charlie Badolini.

Le patron de la Brigade mondaine lui avait fait un rapide résumé de la situation, avant de la consigner derrière son téléphone pour y attendre l'appel des gendarmes de Nouans-le-Fuzelier, Loir-et-Cher, que son intervention téléphonique venait de mobiliser sur l'affaire Saint-Avert.

Sauf que, depuis presque deux heures maintenant, d'appel gendarmesque, il n'y avait point.

Elle avait bien essayé de se distraire en se plongeant dans le dernier rapport officiel sur l'évolution de la délinquance en France, mais le pouvoir d'éveil de cet important document s'était avéré fort limité...

Somnolente, elle sursauta presque lorsque la porte des Affaires recommandées s'ouvrit et que Corentin et Brichot entrèrent dans le bureau, le premier tenant sous son bras un ordinateur portable iBook.

— Ah ! c'est pas trop tôt ! s'exclama Géraldine, en bondissant sur ses pieds. Je me demandais ce que vous fichiez, depuis tout ce temps ! Vous auriez quand même pu me mettre au courant, avant de filer comme des lapins un jour d'ouverture !

— Le devoir n'attend pas, Petit bonhomme, répondit Corentin, en posant l'ordinateur sur son propre bureau.

— Vous me racontez sans faire de chichis, ou il faut que je me mette à genoux en joignant mes mains suppliantes ? Notez que je suis déjà un peu au courant des grandes lignes, puisque j'ai été convoquée par Baba juste après votre départ...

— Boris a jugé préférable de filer le train à Saint-Avert, la renseignements Aimé Brichot. Pour essayer d'avoir des réactions « à chaud » si jamais on venait à découvrir des trucs intéressants en sa présence.

— En quoi j'ai complètement échoué, enchaîna Corentin, puisque, à peine étions-nous arrivés chez lui, ce cher Saint-Avert nous a plantés là après nous avoir confiés à son larbin en chef ! Mais enfin, on a au moins récupéré l'ordinateur personnel de sa femme, Clotilde...

— Vous lui avez déjà un peu fouillé le bide ? s'enquit Géraldine Hébert, occupée à nettoyer ses petites lunettes rondes cerclées d'or.

— Quelle élégance... soupira Aimé Brichot, occupé à faire exactement la même chose avec les siennes.

— Oui, répondit Boris Corentin. Notamment le double de son agenda personnel – qu'on n'a pas trouvé, lui –, dans lequel, à la date d'avant-hier, donc de la fameuse soirée solognote, Clotilde Saint-Avert a noté ceci : « Soirée Cerb. Enfin ! ».

Géraldine prit le temps de reposer ses lunettes sur son nez avant de faire remarquer :

— Ça semblerait prouver qu'elle n'avait pas vraiment l'intention de passer cette soirée seule...

— Ça semblerait, en effet.

Aimé Brichot intervint, ayant lui aussi terminé son nettoyage de verres de lunettes :

— Et il y a aussi l'autre truc, là...

— Ah, oui ! fit Corentin. On a feuilleté l'agenda, vite fait bien sûr, et il y a un truc qui revient régulièrement, toujours la même notation : « RV Xena ». J'avoue que je ne comprends pas ce que ça peut vouloir dire...

Géraldine eut un petit rire et dit :

— Peut-être que votre grande bourgeoise est une féminophile mal assumée et qu'elle est une fan de Xena la Guerrière, comme toutes ses semblables !

— Hein ? Quoi ? Xena la Guerrière ? répéta Aimé Brichot, d'un air un peu ahuri.

— C'est une série télé américaine idiote et déjà un peu ancienne, expliqua Géraldine. Les aventures d'une guerrière de temps anciens et plus ou moins mythiques, qui joue les redresseuses de tort en mi-jupette à ras le berlingot et

en bustier à frous-frous. Comme en plus, elle adore se battre avec d'autres filles – les méchantes – à peu près habillées de la même manière, ça crée un climat vaguement gouinasse, auquel certaines femmes sont très sensibles.

— Je vois le genre, opina Corentin en souriant du langage plutôt « vert » de leur jeune coéquipière. Je me demande même si je n'en ai pas déjà vu un bout d'épisode, au hasard d'un zapping nocturne...

— Ce ne serait pas étonnant, Grand chef : toutes les chaînes fauchées repassent ce genre de conneries qui ne leur coûtent à peu près rien...

— Cela étant, vu l'endroit où elle vit et le mari qu'elle a, je vois mal cette Clotilde Saint-Avert se délecter de ce genre de bêtises au point de les noter dans son agenda ! fit alors observer Aimé Brichot.

— On a vu des choses plus bizarres, Mémé ! rétorqua Géraldine, qui adorait l'asticoter. Et puis, vous ne m'avez pas dit que, d'après son mari, elle semblait adorer les expériences sexuelles un peu « extrêmes », votre Clotilde ? Après tout, si elle prend son pied à se faire tringler par des ferrailleurs – tiens, elle est amusante celle-là : tringler par des ferrailleurs !... Qu'est-ce que je disais, moi ? Ah, oui : si ça l'excite de se donner à des types « du peuple », si elle jouit de cette espèce de transgression, pourquoi est-ce qu'elle ne rêverait pas en secret de se faire dominer par une guerrière en jupette qui l'initierait sauvagement au broutage d'abricot ?

— De plus en plus distingué, vraiment ! soupira comiquement Aimé Brichot.

— Pas très distingué en effet, mais plausible, fit remarquer Boris Corentin. Comme le souligne Géraldine, cette M^{me} Saint-Avert semble avoir de sacrées zones d'ombre !

— Mais j'y pense, fit alors Géraldine Hébert : Xena, ce pourrait très bien désigner une fille plus ou moins pute que votre Clotilde paierait pour s'envoyer discrètement en l'air avec elle ! Elle doit avoir les moyens de ses fantasmes, non ?

— Oh, pour ça oui ! opina Boris Corentin. Du reste, Petit bonhomme, je trouve ton idée tout à fait...

Il fut interrompu par le téléphone fixe de Géraldine Hébert qui se mit à sonner. Elle décrocha et, d'un geste, fit comprendre aux deux autres que c'était important.

Lorsqu'elle raccrocha, au bout de quelques minutes, durant lesquelles elle-même n'avait presque rien dit, elle tourna vers Corentin et Brichot des yeux brillant d'excitation :

— C'était les gendarmes de Nouans-le-Fuzelier : ils viennent de retrouver la voiture de Clotilde Saint-Avert, au bord de l'étang qui borde leur propriété.

Géraldine prit une courte inspiration et ajouta :

— Vide, la voiture, évidemment.

CHAPITRE III



Lorsque le carillon de la porte d'entrée retentit, deux fois de suite très rapprochées, Sabine d'Embasle se leva doucement du canapé où elle se trouvait à demi assise, à demi allongée.

— Ce doit être Fadila : je reconnais son coup de sonnette, dit-elle aux deux autres femmes présentes dans le salon, dont les hautes fenêtres donnaient sur une très belle cour intérieure plantée de trois arbres.

L'imposante femme blonde, qui faisait irrésistiblement penser à l'image que l'on se fait de la walkyrie wagnérienne, traversa la grande entrée parquetée et ouvrit la porte. En effet, elle se retrouva face à une jeune femme presque aussi grande qu'elle-même, à l'abondante chevelure brune, aux larges yeux noirs, la bouche très rouge et un peu épaisse, et nantie de cette lumineuse pâleur de peau que seules certaines femmes orientales peuvent avoir.

Elle était escortée par un homme d'une quarantaine d'années, le crâne dégarni, au visage totalement passe-partout, ni beau ni laid, et vêtu d'un costume gris muraille de mauvaise confection. À côté de la grande et sculpturale Libanaise, il paraissait minuscule, malingre ; et ses épaules étroites étaient voûtées, comme affaissées.

— Bonsoir, ma chérie... murmura Sabine d'Embasle en embrassant sans façon son amie sur ses lèvres rouges et pulpeuses. Marine et Patrizia sont déjà là...

— Sabine, je te présente Robert, qui est agent commercial à la Poste. Robert, voici Sabine, dont je vous ai beaucoup parlé...

Le petit homme dut visiblement faire un effort pour lever les yeux

jusqu'au visage un peu dur de l'imposante walkyrie, fasciné qu'il semblait être par les formidables obus qui semblaient prêts à jaillir hors de sa robe verte, moulante et considérablement décolletée.

Il y parvint néanmoins, et même à s'arracher un sourire. Il tendit prudemment la main vers la walkyrie. Mais, au lieu de la saisir, Sabine d'Embasle lui passa distraitemment la main sur son crâne dégarni, comme l'on donne une rapide caresse à un enfant dont on n'a rien à faire.

— Soyez le bienvenu chez moi, Robert, dit-elle d'un ton neutre, et sans même le regarder en face. Et entrez, je vous en prie : le salon est juste en face de vous...

Profitant de ce que le petit homme s'était engouffré à l'intérieur de l'appartement, Sabine d'Embasle se pencha à l'oreille de Fadila :

— Toutes mes félicitations, ma chérie, il n'est pas mal du tout, ton *toy* d'aujourd'hui ! C'est tout juste s'il m'arrive à l'épaule, c'est génial !

Et, ce disant, un éclair de lubricité incendia rapidement ses prunelles bleu pâle. Elle ajouta :

— Mais, tu vas voir, le *minimec* que nous a apporté Marine n'est pas mal non plus...

— Je suis la dernière ? s'enquit Fadila.

Le visage de Sabine d'Embasle s'assombrit brusquement, et l'étincelle lubrique qui incendiait ses yeux clairs s'éteignit du même coup.

— Non, Ophélie n'est pas encore arrivée, répondit-elle d'une voix sourde. Et ce qui commence à m'inquiéter c'est que j'essaie de la joindre depuis ce matin et que je n'y arrive pas. Comme si elle n'était nulle part ! Même son portable ne répond pas, ce qui n'est guère dans les habitudes d'une *accro* au téléphone comme elle...

Fadila eut un léger haussement d'épaules, et un petit sourire en coin étira ses lèvres épaisses et brillantes :

— Elle a peut-être un petit problème de dernière minute avec son *toy* du jour...

— Oui, espérons que ce ne soit pas plus grave que ça, soupira Sabine. Mais c'est tout de même bizarre qu'elle n'ait pas appelé pour m'en avertir. Enfin...

Pendant ce temps, le dénommé Robert s'était arrêté sur le seuil du salon et contemplait la grande pièce richement et élégamment meublée d'un œil à la fois émerveillé et incrédule.

Émerveillé parce que, en dehors des magazines de décoration qu'il lui arrivait de feuilleter çà et là, il n'avait jamais vu de salon aussi luxueux.

Et incrédule parce qu'il venait de découvrir, sur deux des quatre profonds canapés disposés plus ou moins en quinconce, une vaste table basse tenant le rôle de l'objet central, deux autres jeunes femmes, au physique aussi imposant

que celui de Fadila et de leur hôtesse.

Il y avait également trois hommes, tous aussi petits et maigrichons qu'il avait conscience de l'être lui-même. Et, cela le rassura fort, pas plus beaux que lui non plus. Des types qui, comme lui, trois fois hélas, étaient systématiquement transparents au regard des femmes.

Enfin, presque systématiquement, si l'on en jugeait par ce qui était en train de se produire ce soir.

Deux de ces hommes – ils semblaient avoir tous les trois entre trente et quarante ans – se tenaient assis d'une manière un peu empruntée à côté des deux femmes, chacun la sienne, et semblaient encore plus minuscules, plus insignifiants, plus dérisoires à côté d'elles.

Quant au troisième, il paraissait perdu, tout près d'être englouti par l'immense canapé où il se trouvait seul. Robert supposa qu'il était le « chevalier servant » de l'impressionnante femme blonde qui venait de leur ouvrir la porte, comme lui-même l'était de Fadila.

Et Robert commença à se demander, avec un certain sentiment d'étrangeté, à quoi rimait cette soirée à laquelle il avait été convié d'une manière qui lui semblait inespérée et tout bonnement miraculeuse.

Sabine et Fadila, la blonde et la brune, pénétrèrent à leur tour dans l'immense salon.

— Eh bien, le clan des Xénaïdes est pratiquement au complet ! s'exclama Sabine, en promenant son regard d'un bleu presque métallique sur la petite assemblée. Au complet et fort bien accompagné, ma foi...

Et le temps est sans doute venu de présenter les protagonistes de la scène qui va se jouer, en commençant par la maîtresse de maison.

Du haut de ses 42 ans, Sabine d'Embasle était la doyenne du petit « clan », puisque c'est ainsi que ces femmes avaient choisi de désigner elles-mêmes leur petit groupe. C'est d'ailleurs elle qui en était à l'origine. C'était, nous venons de le voir, une femme à la stature très imposante, non seulement par sa taille – elle dépassait le mètre quatre-vingts –, mais surtout par l'ampleur et la générosité de ses formes. Tout chez elle paraissait disproportionné, poitrine, croupe, jambes, épaules, si on isolait chaque élément. Mais, considérée d'un seul bloc, Sabine d'Embasle se révélait une femme irrésistiblement attirante et sensuelle, en tout cas pour les hommes aimant avant tout les « maîtresses-femmes ».

Cette impression d'autorité que son corps suffisait à faire naître était encore renforcée par son port de tête altier et par son visage aux traits harmonieux mais durs, par ses yeux bleu acier qui avaient la particularité de ne ciller jamais.

Elle s'était mariée 17 ans plus tôt avec Thibault d'Embasle, un authentique aristocrate mais d'une famille aussi ruinée qu'ancienne qui s'employait à restaurer l'ancienne fortune des d'Embasle grâce au commerce

des armes à l'échelle internationale – et il y parvenait au-delà de toute espérance, y compris la sienne.

Le mariage de Thibault et Sabine avait, dès le départ, été dénué de toute ambiguïté. La somptueuse blonde n'avait pas fait mystère à son « prétendant » de ses penchants presque exclusivement lesbiens ni du fait qu'elle était surtout attirée par ses aptitudes à faire d'elle une femme très riche.

De son côté, Thibault d'Embasle avait doctement et froidement expliqué à sa « fiancée » que, pour emporter certains marchés, et notamment dans les pays arabes, être accompagné d'une blonde aussi sculpturale qu'elle pouvait parfois être le petit « coup de pouce » indispensable. Surtout si l'épouse en question poussait le dévouement jusqu'à accorder certaines privautés à l'éventuel commanditaire...

Moyennant quoi, depuis 17 ans, pas un seul nuage n'avait plané sur le couple d'Embasle.

Fadila Al-Yaceb, qui venait de pénétrer dans le salon à la suite de Sabine d'Embasle, était née 35 ans plus tôt à Beyrouth. Mais elle devait son nom à son mari syrien, diplomate très influent et craint, parce qu'ayant l'oreille du président El-Assad, dont il avait été le condisciple à l'université. Mari qu'elle voyait le moins possible, parce qu'elle supportait de plus en plus difficilement sa tyrannie machiste, typique des mâles arabes, mais nettement moins bien supportée par les femmes du Liban. Heureusement, Hussein Al-Yaceb passait l'essentiel de son temps à sillonner le monde, d'une manière officielle afin d'y représenter son pays, et d'une manière plus souterraine pour lui procurer des armes.

Fadila était la dernière arrivée dans le petit clan. Elle y avait été intronisée par la fameuse Ophélie, celle qui se faisait présentement attendre. Et si Fadila et Ophélie avaient fait connaissance, c'était parce que le mari de la seconde, Arnaud Saint-Avert, s'occupait lui aussi de commerce d'armes, tout comme Thibault d'Embasle, l'époux de Sabine. En fait, si ces trois femmes s'étaient rencontrées et reconnues, c'était au départ à leurs maris respectifs qu'elles le devaient, même si elles les avaient totalement exclus de leur petit « clan ».

Physiquement, Fadila était presque aussi grande que Sabine et son corps tout aussi voluptueux, avec sa lourde poitrine et sa croupe évasée et rebondie. À part ça, elle était aussi brune que son aînée était blonde, et si Sabine entretenait avec soin le bronzage délicat de sa peau, Fadila, elle, veillait scrupuleusement à ce que la sienne reste d'une blancheur de lait, signe de distinction et de noblesse dans son pays.

Autre différence essentielle entre les deux femmes : pendant très longtemps, la Libanaise n'avait été attirée que par les hommes. Mais, d'une part le machisme de son mari et son peu d'habileté dans les jeux de l'amour l'avaient un peu refroidie à leur égard, et d'autre part elle avait rencontré

Sabine d'Embasle. Dont, inexplicablement, elle était presque immédiatement tombée amoureuse. Quand elle y repensait, elle n'en revenait encore pas d'avoir pu éprouver cette flambée soudaine et intense de désir pour elle, presque au premier regard, alors que jamais les filles n'avaient présenté à ses yeux le moindre intérêt érotique. Mais c'était comme cela, et elle l'acceptait fort bien – tout comme Sabine d'ailleurs.

Les deux dernières femmes du « clan des Xénaïdes », Marine Delabiche et Patrizia Couturier, n'avaient, elles, rien à voir avec la diplomatie ni avec le commerce des armes. Du reste, la première n'était pas mariée, elle était même la seule célibataire du groupe... et aussi la moins riche.

Âgée de 40 ans tout rond, Marine Delabiche était une amie d'adolescence de Sabine d'Embasle. Malgré les deux années les séparant, elles s'étaient retrouvées partageant la même chambre à l'institut catholique où leurs parents respectifs les avaient placées comme internes. Rapidement, elles s'étaient retrouvées dans le même lit, plus souvent tête-bêche que chastement enlacées : les liens créés à cette époque ne s'étaient jamais relâchés. Sabine et Marine formaient le « noyau fondateur » des Xénaïdes. Marine était blonde, elle aussi, portait les cheveux très courts, avait le physique massif et musclé de l'athlète qu'elle avait longtemps été. Mais ses années d'entraînement intensif à la natation n'avaient heureusement jamais entravé le développement de ses formes féminines, certes moins généreuses que celles de son amie de pension, mais néanmoins assez voluptueuses.

Patrizia Couturier avait trois ans de moins que Marine. Née Firmiani quelque part entre Rome et Naples, elle était devenue la cousine par alliance de Marine en épousant Fabien Couturier, qui dirigeait une très grosse entreprise de transport routier dont le réseau couvrait toute l'Europe. Dès leur première rencontre, au mariage de Patrizia, Marine et elles avaient sympathisé et compris qu'elles étaient faites pour s'entendre – et même un peu plus que cela.

Au bout d'un peu plus d'un an de fréquentation, seulement amicale mais intensive, Patrizia s'était ouverte à Marine, un soir où elles étaient ensemble chez la seconde, du principal grief qu'elle nourrissait contre son tout jeune mari, au point qu'elle était en train de le prendre de plus en plus en grippe.

— C'est un malade ! s'était-elle exclamée, avec ce léger accent napolitain qui suffisait à rendre les hommes fous d'elle. Il est obsédé par mes poils !

J'en arrive à me demander s'il n'aime pas que ça, chez moi ! Est-ce que tu te rends compte qu'il m'interdit de m'épiler et de me raser, y compris sous les bras ?

Et, comme sa cousine montrait des signes d'incrédulité, la bouillante Italienne s'était tout naturellement mise nue afin de prouver qu'elle ne mentait

pas.

Les yeux exorbités et le ventre en feu, Marine avait alors découvert la toison noire la plus incroyablement fournie et épaisse qui lui ait jamais été donné de voir – et Dieu sait pourtant si elle en avait vu.

Mais ce qui lui mit vraiment le feu aux poudres, ce fut la vision des deux touffes abondantes qui proliféraient au creux des aisselles de Patrizia.

Alors, ce soir-là, folle de désir, et sans se soucier de savoir si son initiative n'allait pas briser net leur amitié, Marine s'était ruée sur sa cousine et l'avait sans ménagement basculée sur le lit afin de l'étreindre.

Une étreinte à laquelle, à sa propre surprise, Patrizia ne s'était nullement soustraite, ni même n'avait cherché à le faire. Faire l'amour avec Marine, sentir ses lèvres et sa langue fouiller avidement son incroyable toison, puis remonter lécher amoureuxment ses aisselles, tout cela lui avait semblé aller parfaitement de soi.

Et le plus étrange, alors que c'est précisément ce qui la rendait furieuse chez son mari, Patrizia n'avait pas du tout été contrariée de la fascination que semblait exercer son incroyable pilosité sur sa cousine – elle s'en était même sentie plutôt flattée... et excitée.

Patrizia était la plus « petite » des cinq Xénaïdes, puisqu'elle ne mesurait « que » 1,74 m. Mais ce n'était pas la moins sensuelle, loin de là. C'est évidemment Marine qui, un an plus tôt, après en avoir parlé à Sabine, l'avait patronnée pour la faire entrer dans le clan.

— Qu'est-ce qu'on fait ? On attend encore Ophélie ? s'enquit Marine, qui était presque toujours la plus impatiente de voir commencer les festivités.

— On pourrait déjà faire les présentations pour Fadila et Robert qui viennent d'arriver, suggéra Sabine, en désignant les deux qu'elle venait de nommer.

Ayant eu l'acquiescement des trois autres femmes, ce fut elle-même qui s'en chargea, tandis que les deux arrivants allaient prendre place sur le dernier des quatre canapés, encore vide d'occupants.

On apprit ainsi que le petit homme assis près de Marine se prénommaît François. Il ne devait guère dépasser 1,60 m ni peser plus de cinquante kilos. Ses cheveux déjà poivre et sel étaient rares et plaqués sur son crâne « à la Giscard », du temps où l'ancien président avait encore des cheveux. Il couvait Marine avec un regard d'adoration perpétuelle et ne semblait voir rien d'autre. Celle-ci précisa que son compagnon était, dans la vie, moniteur d'auto-école.

Le « toy » de Patrizia s'appelait Lionel. Il était court sur pattes et replet, le visage rose et mou, la lèvre inférieure légèrement pendante et humide, vêtu d'un polo bon marché boutonné jusqu'en haut. Lui exerçait la profession somme toute utile d'agent d'assurances.

Sabine présenta son propre compagnon sous le prénom ibérique de Pablo et précisa qu'il ne parlait quasiment pas le français. C'était d'ailleurs sa seule particularité : ce malheureux chauffeur de car madrilène était physiquement si terne, si quelconque, si *rien*, qu'il décourageait toute tentative de description : même un Balzac au sommet de son génie aurait jeté l'éponge, face à Pablo.

— Bien, puisque les présentations sont faites et que notre chère Ophélie se fait toujours attendre, conclut Sabine avec un grand sourire, je vous propose que nous passions à table... et que la compétition commence !

Peut-être pourrions-nous profiter de ce que ces dames et leurs « chevaliers servants » quittent le salon afin d'aller se restaurer pour en dire un peu plus sur ce clan des Xénaïdes que nous avons évoqué à plusieurs reprises.

Ce groupe s'était formé petit à petit et, pour ainsi dire tout naturellement. Le noyau central, le « cœur nucléaire » en était, on l'a dit, le couple formé par Sabine d'Embasle et Marine Delabiche. Dès leur adolescence, déjà imposantes par la taille et l'ampleur de leurs charmes, les deux amies s'étaient aperçues que, en matière d'hommes, elles avaient des goûts communs : une même détestation des machos, des hommes autoritaires, des « battants », des gagners. Et, à l'inverse, une attirance bizarre pour ceux qu'elles avaient spontanément appelés les « minimecs » : des hommes au physique banal, passe-partout, si possible petits et maigrichons, d'esprit plutôt terne, volontiers timides et empruntés avec les femmes à cause des rebuffades auxquelles ils étaient habitués. Ceux-là les attiraient parce qu'elles pouvaient facilement les dominer, et avant tout physiquement, en faire des esclaves soumis et adorateurs, de véritables jouets sexuels – d'où leur deuxième surnom de « toy ».

Le hasard avait voulu que ce goût soit déjà partagé par Clotilde Saint-Avert – rebaptisée très vite Ophélie – lorsque elle avait fait la connaissance de Sabine, par maris interposés. De là était venue l'idée de former un petit groupe, une sorte de mini confrérie de femmes. Elle était d'abord restée dans le vague et n'était devenue effective que lorsque Marine avait parrainé – ou plutôt *marrainé*... – sa cousine Patrizia, non sans lui avoir inoculé le virus des « minimecs »

Et lorsque la dernière du groupe, Fadila, avait fait son apparition, Sabine n'avait eu aucun mal à la faire entrer dans leurs goûts communs, en s'appuyant d'une part sur la détestation de plus en plus grande que la Libanaise éprouvait pour son Syrien de mari, et d'autre part sur la passion érotico-amoureuse qu'elle avait fait naître chez elle.

Et c'est encore Sabine d'Embasle qui, lorsqu'il s'était agi de trouver un nom à leur petite société secrète, avait proposé *Le Clan des Xénaïdes*, par une référence un peu « second degré » à *Xena la guerrière*, la série télé très kitsch qui, à ses tout débuts en 1995, les avait vaguement émoustillées, Marine et elle, durant quelques mois.

En revanche, c'est Ophélie qui avait eu l'idée des « dîners de toys », pas longtemps après être tombée un soir, à la télévision, sur le film de Francis Veber, *Le Dîner de cons*.

Les dîners de toys se déroulaient environ deux fois par mois, mais parfois de manière plus rapprochée si les Xénaïdes avaient des « pièces » particulièrement intéressantes à soumettre aux autres. Pour qu'un dîner puisse être organisé, il fallait qu'au moins trois des cinq femmes aient un nouveau *toy* à amener. Car, d'après les « statuts » rédigés par Sabine et Ophélie, aucun minimec ne pouvait servir plus d'une fois : il fallait du « matériel » neuf à chaque soirée. À charge pour chacune des Xénaïdes de draguer le spécimen le plus attractif entre deux soirées communes. Lesquelles soirées avaient lieu alternativement chez les unes ou chez les autres, au gré des absences de leurs maris respectifs.

Car, bien entendu, puisque leur société était secrète, personne en dehors d'elles-mêmes n'était au courant de quoi que ce soit – et surtout pas leurs époux.

En fait, Sabine ou Patrizia, par exemple, n'auraient vu aucun inconvénient majeur à mettre leurs maris dans la confidence : elles menaient une vie assez libre, et eux aussi, pour qu'ils ne s'en offusquent nullement.

De son côté, Fadila était beaucoup moins certaine que son diplomate de mari, vrai macho arabe, aurait toléré une pareille marque d'indépendance de la part de sa femme.

Mais c'était Clotilde, alias Ophélie, qui s'était montrée la plus acharnée au secret absolu, prétendant qu'Arnaud, son mari, ne supporterait jamais ce qu'il considérerait comme une atteinte à son honneur, et affirmant très énergiquement qu'elle ne voulait pas risquer un divorce ruineux pour elle.

Le dîner n'était en fait qu'un préliminaire, une sorte de « phase éliminatoire ». Il s'agissait, pour les Xénaïdes, de jauger les minimecs du jour. De déterminer lequel était le plus terne, le plus insignifiant ; lequel avait le moins de conversation, de présence ; lequel était le plus timide ou le plus maladroit : tous ces critères entraient en ligne de compte. Ensuite, le vainqueur était proclamé roi et la Xénaïde qui l'avait amené était couronnée reine : à ce titre, elle devenait la maîtresse absolue du reste de la soirée, la grande ordonnatrice des plaisirs, et aucun caprice sexuel ne pouvait lui être refusé. Celui des minimecs qui était arrivé second devenait tout naturellement le dauphin et « sa » Xénaïde la dauphine. Les autres minimecs étaient alors gentiment mais fermement renvoyés chez eux, seuls les deux vainqueurs étaient gardés.

Ils devenaient alors les jouets érotiques de ces cinq femelles qui les dépassaient toutes d'au moins une tête, jusqu'à complet épuisement de leurs énergies sexuelles.

Bref, les *toys* se transformaient en *sextoys*.

Naturellement, ils devaient se plier à tous les caprices des femmes et celui qui avait le mauvais goût de refuser telle ou telle « faveur » que l'on exigeait de lui se voyait aussitôt et implacablement chassé de la soirée. Cela arrivait parfois, mais très peu souvent : la plupart du temps, ces petits hommes falots, insignifiants, étaient émerveillés d'avoir pu intéresser des femmes aussi impressionnantes et désirables que les Xénaïdes, et ils avaient à cœur de satisfaire tous leurs désirs, conscients de vivre une soirée inoubliable, et malheureusement sans doute unique dans leur vie.

Il était prêt de dix heures du soir lorsque, le repas achevé, les portes du salon se rouvrirent pour laisser entrer les quatre minimecs de la soirée. Sabine d'Embasle les poussa à l'intérieur de la pièce :

— Allez vous asseoir gentiment, mes chéris et attendez bien sagement qu'on arrive : ce ne sera pas bien long...

Pour les Xénaïdes, c'était le moment du vote : chacune écrivait un nom sur un morceau de papier, et les deux noms qui recueillaient le plus de voix devenaient roi et dauphin. Chacune avait bien entendu interdiction de voter pour son propre *toy*. En revanche, le vote « blanc » était autorisé.

Lorsqu'ils se retrouvèrent entre eux, les quatre hommes échangèrent des regards incertains. Ils se demandaient visiblement ce qui se préparait.

Car, naturellement, les Xénaïdes ne mettaient jamais les toys au courant à l'avance de la manière dont la soirée allait se dérouler, ni encore moins, bien entendu, du rôle peu glorieux qu'ils devaient y tenir.

Ce fut Robert, le *toy* de Fadila, qui prit finalement la parole, à mi-voix, comme s'il craignait une réprimande :

— Qu'est-ce que vous croyez qu'il va se passer, maintenant ? Où est-ce qu'elles sont allées ?

François, amené par Marine, eut un petit sourire qui se voulait finaud :

— Je ne sais pas ce qui va se passer, mais je sais très bien ce qu'on a *envie* qu'il se passe !

Lionel, le *toy* de Patrizia, se crut obligé à un petit rire malin et égrillard, qui rata totalement son effet.

Pablo, lui, ne marqua aucune réaction, dans la mesure où cette amorce de conversation en français lui échappait à peu près complètement.

Et ce fut Robert qui reprit :

— Quand même, c'était un peu bizarre, non ? Je veux dire : ces femmes magnifiques, bandantes à mort, qui ont choisi de passer la soirée avec... enfin avec des hommes comme nous, quoi...

Les sourcils de François se froncèrent et c'est sur un ton un peu agressif qu'il répondit :

— Ça veut dire quoi, « des hommes comme nous » ? En quoi on est

différents ? Spéciaux ?

Robert haussa légèrement les épaules :

— Ça va, on ne va pas se la raconter, les gars. C'est quand même pas tous les jours que des créatures aussi somptueuses jettent leur dévolu sur des types pas spécialement beaux, plutôt maigrichons et d'une taille de basset artésien ! Et même pas très beaux, en plus !

— Surtout, renchérit Lionel, c'est encore plus rare que ça arrive à quatre femmes *en même temps* ! Elles font un concours ou quoi ? Elles se sont lancé un défi ?

Mais, presque aussitôt, et sans se douter qu'il venait de passer très près de la vérité, il cessa de se poser des questions de ce type et, de nouveau, son petit rire égrillard se fit entendre. Après quoi, il ajouta :

— Oh, et puis, après tout, qu'est-ce qu'on en a à foutre ? On a l'occasion, les uns et les autres, de sauter des créatures de rêve, eh bien profitons-en ! Ou, du moins, essayons d'en profiter. Parce qu'après tout, rien n'est encore joué, non ?

— Rien n'est joué, rien n'est joué, faut voir ! le contra François. Je vous rappelle tout de même que ces dames se sont montrées très « flirteuses » durant tout le dîner. Et quand on n'a pas une idée précise derrière la tête, on ne s'habille pas avec des robes fendues et décolletées de partout qui feraient bander les morts, tout de même !

Robert ouvrait la bouche pour répondre quelque chose, lorsque la porte du salon s'ouvrit à deux battants. Et les quatre Xénaïdes, tout sourire dehors, s'avancèrent vers les quatre minimecs assis dans les canapés.

— Messieurs, les urnes ont rendu leur verdict et il est sans appel ! annonça solennellement Sabine d'Embasle, avec une nuance d'ironie dans le ton.

— Un verdict ? balbutia Robert, aussi pris de court que les trois autres. Mais quel verdict ?

— Il s'agissait pour nous de déterminer lesquels de vous quatre étaient dignes de participer à la suite de notre petite soirée, lui répondit Sabine, en le toisant de toute sa hauteur. Et lesquels allaient rentrer sagement chez eux...

Les quatre hommes échangèrent quelques coups d'œil furtifs et quelque peu hébétés. Visiblement, ils ne comprenaient pas bien ce qui était en train de leur arriver.

Sabine resta plantée devant Robert et, s'inclinant devant lui avec un large sourire, elle lui annonça sur un ton exagérément triomphal :

— Mon cher Robert, j'ai le plaisir de vous annoncer qu'avec deux voix portées sur votre nom, vous êtes proclamé roi de la soirée ! Et Fadila, grâce à qui vous êtes ici, en devient bien évidemment la reine !

Sans attendre la réaction du nouveau « souverain », elle se déplaça vers le

canapé où se trouvait Pablo, son propre *toy*, et lui annonça, à peu près sur le même ton :

— Quant à toi, mon cher Pablo, en recueillant une voix, te voilà sacré dauphin ! Et moi dauphine, par la même occasion, ce dont je me réjouis.

Mais elle avait eu beau prononcer cette phrase dans un espagnol parfait, Pablo ne parut pas comprendre plus que Robert ce qui lui arrivait.

Sabine d'Embasle se tourna vers François et Lionel, pour s'adresser à eux d'une voix redevenue neutre, pour ne pas dire parfaitement indifférente :

— L'une de nous quatre ayant voté blanc, vous n'avez malheureusement recueilli aucune voix, Messieurs. Par conséquent, je vous demanderai d'avoir la gentillesse de bien vouloir nous laisser, à présent...

— Mais enfin, c'est incroyable ! tenta de protester François, sur un ton aigre. On ne traite pas les gens comme ça, c'est absolument...

— Nous traitons les gens comme nous l'entendons, surtout lorsqu'ils sont nos obligés ! le coupa Fadila avec hauteur. En tant que reine de cette soirée, je vous demande de bien vouloir la quitter immédiatement !

Bizarrement, ce mot de « reine » qu'elle venait d'employer avec une certaine emphase parut agir pleinement sur les deux minimecs déchus. Sans plus songer à protester, ils se levèrent en même temps et se dirigèrent vers l'entrée, où se trouvaient suspendus leurs vêtements d'extérieur, escortés par Sabine, qui les expédia rapidement avant de revenir vers le grand salon. Là, elle s'inclina cérémonieusement devant Fadila :

— Nous sommes aux ordres de Votre Majesté...

Lorsqu'ils débouchèrent de l'immeuble et se retrouvèrent sur le trottoir, Lionel et François, les deux « perdants » du dîner, affichaient une même mine hébétée. Durant plus d'une minute ils restèrent là, immobiles, silencieux, indifférents aux passants et aux voitures, comme ne se résolvant pas à s'en aller. Ou comme s'ils espéraient confusément que, prises de remords, les Xénaïdes allaient d'une seconde à l'autre les héler par la fenêtre et leur demander de remonter.

Évidemment, il ne se passa rien de tel. Ce fut François qui reprit ses esprits le premier. Il désigna le piano-bar qui se trouvait à une vingtaine de mètres de l'immeuble, à l'angle de la minuscule rue Nicolas-Jegou :

— On va se prendre un verre ?

Lionel mit encore quelques secondes à émerger du marasme dans lequel il était plongé, et c'est d'une voix parfaitement indifférente qu'il répondit :

— Oui... Pourquoi pas ?

Ils traversèrent la rue Nicolas-Jegou et s'engouffrèrent dans le petit mais luxueux établissement, quasiment désert à cette heure peu avancée de la

soirée. Deux couples occupaient chacun une des petites tables rondes ; et une femme seule, d'une quarantaine d'années, au visage fatigué, sirotait une sorte de cocktail au bout du bar de cuir et de cuivre.

— On s'installe au comptoir ? proposa François, en reluquant la blonde au corps un peu épais qui semblait perdue dans des pensées moroses.

Lionel haussa les épaules comme pour dire que cela lui était tout à fait égal.

Les deux hommes se juchèrent sur deux tabourets assez proches de celui occupé par la femme seule, mais en laissant tout de même un de libre entre elle et eux. Afin sans doute de ne pas trop « avoir l'air »...

François s'efforça de capter son regard, mais ce fut en pure perte : une fois de plus, il se retrouvait totalement transparent aux yeux de cette femme. Comme de toutes les autres. Enfin, toutes sauf...

— C'est quand même dingue ce qui vient de nous arriver, non ? murmura-t-il, par simple association d'idées. C'était quoi, leur plan, au juste ? Je n'arrive pas à piger quel rôle on a joué dans tout ça...

De nouveau, Lionel haussa les épaules, tandis que le barman en veste blanche et au visage impassible déposait devant eux les bières Tuborg qu'ils avaient commandées, ainsi que deux soucoupes, l'une contenant des cacahuètes et l'autre quelques olives vertes et luisantes.

— J'ai l'impression qu'elles se sont foutues de nous dans les grandes largeurs, répondit-il d'une voix morne. Elles nous ont utilisés comme des jouets...

— Dis plutôt qu'elles ne nous ont pas utilisés ! protesta François, sans se rendre compte qu'il venait de passer au tutoiement. Moi, j'aurais bien aimé être un jouet entre les mains de ces somptueuses salopes !

Il avait dit cela d'une voix un peu trop forte, provoquant une petite moue pincée chez le barman et s'attirant un regard de mépris de la femme solitaire.

Puis, comme aucun n'avait d'explication valable à proposer, les deux hommes se turent et sirotèrent leur bière. Ne se décidant pas à s'en aller, ils en commandèrent une autre, que François offrit. Enfin, au bout d'une petite heure, ils finirent par payer et par quitter le bar.

Dehors, avec un bel ensemble, Lionel et François levèrent les yeux vers les fenêtres éclairées de l'étage où ils avaient dîné un peu plus tôt. Et où leurs deux compagnons de hasard étaient demeurés, en compagnie des quatre femmes superbes qui les avaient amenés ici.

— Je me demande bien ce qu'ils peuvent faire... murmura François, avec une sorte de rage jalouse.

Comme à ce qui semblait être une habitude chez lui, Lionel se contenta d'un imperceptible haussement d'épaules, avant de se mettre en route en direction du quai.

S'ils avaient pu voir leurs deux camarades plus chanceux qu'eux, il est sûr que Lionel et François auraient été mordus encore plus cruellement par la jalousie et l'envie.

Car, au moment même où les deux malchanceux s'éloignaient à pas lents vers la Seine pour sortir définitivement de cette histoire, Robert et Pablo, eux, nageaient en pleine félicité érotique.

Les cris d'admiration et d'enthousiasme avaient fusé lorsque Fadila, la reine de la soirée, avait entrepris de déshabiller Pablo, comme une gamine l'aurait fait avec son poupon préféré, et qu'elle avait mis au jour un sexe totalement disproportionné à l'insignifiance physique de l'Espagnol.

En battant des mains, Sabine – qui avait la manie des sobriquets – l'avait immédiatement rebaptisé « Queue d'âne », ce qui est tout dire.

Par comparaison, Robert paraissait équipé d'un outil ridicule, alors qu'en fait il était « monté » tout à fait normalement.

En tant que reine, et donc grande ordonnatrice des plaisirs, Fadila avait décrété que, pour commencer, chacune des quatre Xénaïdes devrait sucer le membre formidable de Pablo pendant une minute. Et que lui aurait interdiction de jouir sous peine de sanctions sévères. Le plan avait été mis à exécution séance tenante. Patrizia, désignée par Fadila pour emboucher l'arrogant phallus la première, avait ensuite reçu d'elle pour mission de branler doucement Robert, afin qu'il soit « prêt à l'emploi », pour reprendre son expression, lorsqu'on déciderait de s'offrir ses services. Ce que la brune et très poilue Italienne avait fait sans discuter les ordres.

Quant à Pablo, au prix de gros efforts sur lui-même – car les quatre Xénaïdes étaient des fellatrices à la science redoutable –, il était parvenu à retenir le flot de semence que, par moments, il avait senti prêt à jaillir de sa lourde verge noueuse.

À présent il était allongé sur le sol, et son sexe colossal disparaissait dans le ventre de Marine qui le chevauchait telle une walkyrie échevelée et lubrique.

Mais lui ne la voyait pas car, dans le même temps, il avait reçu pour consigne de lécher profondément le sexe et le cul de Patrizia ; et son visage disparaissait littéralement dans la forêt de poils noirs et bouclés qui proliférait au bas du ventre de l'Italienne et envahissait le profond sillon de sa croupe.

Les sens de l'Espagnol étaient si tourneboulés qu'il aurait été incapable de dire ce qui l'affolait le plus, de la fleur d'amour broussailleuse et odorante qui s'ouvrait sous ses coups de langue ou du fourreau brûlant et étroit qui montait et descendait le long de sa verge tendue à se rompre.

Un peu plus loin, le visage en extase, Robert s'agrippait aux hanches larges et douces de Fadila, à quatre pattes, et pilonnait l'anus qu'elle lui avait complaisamment offert.

Robert se sentait délicieusement serré, dans cet anneau de chair et lui aussi devait se concentrer pour ne pas jouir trop vite. D'autant qu'il trouvait sa partenaire de plus en plus à son goût – plus encore que lorsqu'elle l'avait abordé dans la rue de la Convention pour lui demander son chemin. Enfin, c'est l'excuse qu'elle avait trouvée : peu après, elle lui avait avoué, en rougissant légèrement, que c'était en effet un prétexte pour l'aborder...

Et voilà que, maintenant, il se retrouvait agrippé à ses hanches, et que son sexe qui la pilonnait sans relâche arrachait à cette femme sublime de longs soupirs rauques de plaisir, des sanglots de jouissance.

Quant à Sabine, elle s'était un moment éloignée pour aller chercher dans le tiroir d'une petite commode Louis XV, un objet qu'elle prisait particulièrement.

Il s'agissait d'un gros godemichet à lanières de cuir, dont elle adorait s'affubler afin de sodomiser l'un ou l'autre des *toys* dont les Xénaïdes agrémentaient leurs petites soirées. Et malheur à celui qui refusait de se laisser prendre ainsi ! Il se voyait immédiatement expulser, sans autre forme de procès.

Tandis qu'elle fixait le gros phallus de caoutchouc noir autour de sa taille et entre ses cuisses, Sabine se mit à songer à Clotilde, et un pli soucieux apparut entre ses sourcils.

Elle ne comprenait pas comment son amie avait pu leur poser un lapin pour ce soir sans même penser à leur passer un coup de téléphone. Cela ne lui ressemblait pas du tout. Ou alors, elle avait été empêchée de le faire.

Ce qui, à la réflexion, n'était pas beaucoup plus rassurant. Et même plutôt moins.

CHAPITRE IV



Il fallut quelques secondes à Boris Corentin pour réaliser que ce n'était pas son réveil qui sonnait mais son téléphone portable, posé lui aussi sur la table de chevet. Et c'est d'une voix encore ensommeillée qu'il prononça le traditionnel « allô ? » sans lequel aucune conversation sérieuse ne saurait débiter – en tout cas par téléphone.

— Commandant Corentin ? s'enquit une voix féminine un peu grave et plutôt agréable.

— Oui, c'est moi...

Du coin de l'œil, Boris vérifia qu'il était à peine plus de huit heures du matin.

Sa correspondante se présenta comme étant le gendarme Lachaume, Claire Lachaume, de la brigade de Nouans-le-Fuzelier, dans le Loir-et-Cher. Immédiatement Corentin fut en alerte, instantanément réveillé.

— Vous avez du nouveau ? demanda-t-il, en s'asseyant dans son lit et en changeant son téléphone d'oreille.

— On peut dire ça, oui, répondit Claire Lachaume : ce matin, peu après sept heures, les plongeurs ont remonté un cadavre de femme de l'étang qui borde la propriété des Saint-Avert : il s'agit de celui de Clotilde Saint-Avert.

— Vous êtes certaine ?

— Affirmatif, commandant !

— Où est le corps ?

— Entre les mains du médecin-légiste, à l'hôpital d'Orléans-La Source, répondit la jeune femme.

— Très bien, nous y serons dans deux heures, décida très vite Corentin. Sauf incident de parcours.

— Parfait, j'y serai aussi. D'ici là, j'aurai peut-être d'autres éléments à

vous communiquer.

— À tout à l'heure, dans ce cas.

Après avoir coupé la communication, Boris Corentin faillit appuyer sur la touche « mémoire » correspondant au numéro d'Aimé Brichot, mais il se souvint que son fidèle coéquipier l'avait averti, la veille, qu'il ne pourrait pas être là ce matin avant neuf heures et demie voire dix heures moins le quart, en raison d'un petit problème d'enfants dont Boris avait oublié la nature exacte.

Du coup, il enfonça la touche voisine, et Géraldine Hébert répondit dès la deuxième sonnerie.

— Petit Bonhomme, débrouille-toi pour être au 36 d'ici trois quarts d'heure : on chope une voiture de service et on met le cap sur Orléans !

— Chic, une balade ! Tu as du nouveau, Grand chef ?

— Je te raconterai en chemin, coupa Corentin, avant de raccrocher et de filer sous la douche.

Il était neuf heures pile lorsque la Renault Mégane toute neuve franchit le porche de la PJ pour filer en direction de l'autoroute d'Orléans. Boris Corentin était au volant et Géraldine Hébert à sa droite. Par chance, on pourrait presque dire par miracle, ils parvinrent à sortir de Paris sans encombre, c'est-à-dire sans encombrements.

Dès qu'ils furent sur l'autoroute, Corentin actionna le régulateur de vitesse, le régla sur 130 km/h, ce qui lui permit de délaissier la pédale d'accélérateur, les systèmes électroniques prenant en charge la conduite de la voiture. Au grand ébahissement de Géraldine Hébert qui, pendant ce temps, était très occupée à jouer comme une gamine avec le GPS dernier cri intégré au tableau de bord.

Boris Corentin fut satisfait de constater qu'il était à peine dix heures dix lorsqu'il coupa le contact devant l'hôpital d'Orléans-La Source, c'est-à-dire, à trois minutes près, deux heures après avoir dit au gendarme Claire Lachaume qu'ils la rejoindraient dans deux heures...

Ils venaient tout juste de descendre de la Mégane – dont les portes s'étaient verrouillées et les rétroviseurs repliés automatiquement, simplement du fait que Corentin, la carte « mains libres » dans la poche de son blouson, venait de s'en éloigner de quelques mètres – lorsqu'ils virent marcher vers eux, sourire aux lèvres, une très charmante jeune femme élancée, aux cheveux très sombres, coupés un peu à la Louise Brooks ou à la « garçonne » si l'on préfère.

— Commandant Corentin ? demanda-t-elle lorsqu'elle se trouva en face des deux policiers parisiens.

— Mais oui ! Ça se voit tant que ça ?

La jolie brune eut un petit rire perlé :

— C'est juste que vous êtes pile à l'heure et que votre voiture est

immatriculée 75 : je ne prenais pas beaucoup de risque ! Je suis Claire Lachaume...

Elle serra la main de Géraldine Hébert si distraitement, avant de reporter toute son attention sur Boris, que celle-ci se dit que la jolie gendarmette ne devait pas être du tout « féminophile ». Fataliste, Géraldine songea de son côté qu'elles ne pouvaient pas toutes l'être non plus. Elle avait déjà eu beaucoup de chance, quelques mois plus tôt, à la gendarmerie de Lectoure, dans le Gers, de tomber sur la belle Coralie qui, elle, s'était montrée nettement mieux disposée en sa faveur...

— Vous voulez commencer par quoi ? s'enquit Claire Lachaume, en s'adressant à Corentin.

— Par le médecin légiste, répondit celui-ci, en plongeant son regard dans les grands yeux noirs de la gendarmette que, comme Géraldine, il trouvait tout à fait à son goût.

— OK, suivez-moi, alors...

Ils prirent deux ascenseurs successifs, traversèrent des couloirs, montèrent un escalier. Tout cela pour déboucher à la morgue de l'hôpital, facilement reconnaissable à cette odeur unique qu'elles avaient toutes. Le médecin qui les accueillit était tout le contraire du docteur Flutiaux qui officiait à l'IML du quai de la Râpée, à Paris : immense, très maigre et un long visage fermé, limite sinistre. Néanmoins, il se montra tout à fait aimable dès que Corentin lui eut posé sa première question.

— Je n'ai pas encore pratiqué l'autopsie, leur expliqua le toubib, mais je peux d'ores et déjà vous dire que la victime a été violée, par les voies vaginale et rectale. Elle a aussi reçu des coups, de poing probablement mais j'en saurai plus après un examen plus approfondi.

— Vous pensez qu'elle est morte de noyade ? demanda Géraldine Hébert.

— À première vue, oui, Mademoiselle, répondit le légiste. Mais, là encore, il faudra attendre mon rapport d'autopsie pour en être tout à fait certain...

Boris Corentin se tourna vers Claire Lachaume :

— Savez-vous si Arnaud Saint-Avert va venir reconnaître le corps de sa femme ?

Il savait que Charlie Badolini avait déjà dû se charger de lui annoncer la macabre découverte... La gendarmette secoua négativement la tête :

— Non, il est à Bruxelles pour la journée et dans l'impossibilité de se libérer, d'après ce qu'il a dit à mon capitaine. Dès que l'autopsie sera terminée, le corps doit être rapatrié à Paris...

Les trois policiers prirent rapidement congé du médecin légiste qui, avant autopsie, n'avait pas grand-chose à leur apprendre de plus.

— Je suppose que vous voulez vous rendre à la propriété ? demanda

Claire Lachaume.

— Évidemment ! répondit Corentin avec un sourire. Vous venez avec nous ?

— Bien sûr ! En fait, comme je dois revenir ici en début d'après-midi, je me disais que le plus simple était que je vienne avec vous, dans votre voiture, et que vous me redéposiez ici en remontant sur Paris : c'est le trajet le plus logique...

— Avec plaisir ! s'empessa Boris.

— Bon ben, moi, je vais monter derrière... annonça Géraldine, en s'efforçant de masquer son début de mauvaise humeur face au flirt qu'elle voyait s'ébaucher entre son Grand chef et la trop jolie gendarmette.

Mauvaise humeur qui s'accrut encore lorsqu'elle constata que ni Boris Corentin ni Claire Lachaume n'élevaient la moindre protestation contre sa décision...

— On n'est pas resté inactif pendant que vous faisiez le trajet, annonça la jeune femme dès que la voiture eut quitté l'hôpital pour filer vers le sud par la nationale 20. On a même pu recueillir deux témoignages. Enfin, au moins un, parce que le second est tellement bizarre...

— Allez-y, on est tout ouïe ! l'encouragea Corentin, tandis qu'ils s'enfonçaient dans la Sologne.

— Un garde forestier prétend avoir vu deux voitures se diriger vers le pavillon de chasse appartenant aux Saint-Avert, reprit Claire Lachaume. Et pas ensemble. L'une, la seconde, était conduite par une femme blonde dont il est presque sûr qu'il s'agissait de la victime – qu'il a déjà eu l'occasion d'approcher. Et l'autre, arrivée à peu près une heure plus tôt, était pilotée également par une femme, mais brune aux cheveux courts. Et totalement inconnue de lui, celle-là.

— Il n'a pas pensé à relever le numéro d'immatriculation ? demanda Corentin à tout hasard. Ou au moins l'indicatif du département ?

— Évidemment non, soupira Claire Lachaume. D'ailleurs, pourquoi l'aurait-il fait ?

— Oui, bien sûr... fit Corentin sur le même ton.

Puis s'animant :

— Il n'empêche que, s'il ne s'est pas trompé, cet homme, son témoignage devient très intéressant ! Parce que, d'après son mari, Clotilde Saint-Avert était censée passer la soirée seule au pavillon. Il faudra qu'on discute un peu avec ce garde forestier... plus tard...

— Et le deuxième témoignage ? demanda alors Géraldine Hébert. Celui dont vous avez dit qu'il était bizarre...

Claire Lachaume fit pivoter ses fesses sur le siège pour pouvoir se tourner vers Géraldine :

— Ce n'est pas le côté bizarre qui m'arrête, mais plutôt le fait que je ne vois pas quel rapport il pourrait y avoir avec ce qui nous occupe. Enfin, voilà : l'après-midi du jour où Clotilde Saint-Avert est morte, une voiture s'est arrêtée à proximité du tabac qui se trouve à la sortie de La Ferté-Saint-Aubin, précisément sur la route de Nouans. Là, un des trois occupants a filé un billet de dix euros à un gamin du village qui passait, en lui demandant d'aller lui acheter un paquet de cigarettes et en lui disant qu'il pourrait garder la monnaie. D'après le même, qui l'a répété à ses parents, cet homme était *un nain balafré*.

— Un nain balafré ? répéta Géraldine Hébert en une sorte d'écho assourdi.

— C'est ça. Un type tout petit avec une grosse tête, confirma Claire Lachaume. Et, en plus, une cicatrice lui barrant la moitié droite du visage. Ensuite, la voiture a redémarré pour filer en direction de Nouans-le-Fuzelier.

— Mais comment sait-on tout ça ? demanda Boris Corentin, les sourcils froncés.

— Parce qu'il se trouve que ce gamin est le fils de l'un de mes collègues de La Ferté. Et, ce matin, lorsque nous avons alerté les gendarmeries du coin, le père s'est souvenu de l'anecdote et il nous l'a transmise à tout hasard. Partant du principe qu'il ne faut jamais rien négliger...

— Il a bien fait, affirma Corentin. Cela dit...

Il n'eut pas besoin de finir sa phrase, sachant très bien que les deux jeunes femmes l'avaient déjà complétée d'elles-mêmes : « Cela dit, rien ne prouve, ni même ne laisse à penser que ce nain balafré pourrait avoir quoi que ce soit à voir avec l'affaire qui nous occupe... »

Ils roulaient en silence depuis quatre ou cinq kilomètres, lorsque Claire Lachaume avertit Boris Corentin qu'il allait devoir prendre la prochaine petite route à droite – ce qu'il fit. Un kilomètre plus loin, elle le fit obliquer à gauche dans une large allée de terre sablonneuse mais visiblement nivelée, à l'entrée de laquelle était fichée une pancarte indiquant qu'il s'agissait d'une propriété privée ayant pour nom *La Pataudière*, et que défense était faite aux promeneurs d'y entrer.

Quelques centaines de mètres plus loin, après avoir contourné par la droite un petit bosquet de sapins d'un vert presque noir, ils découvrirent le pavillon de chasse des Saint-Avert, de style vaguement Napoléon III, construit en petites briques rouges typiques de Sologne et surmonté de toits d'ardoise très pentus, agrémentés de plusieurs clochetons assez jolis, de différentes formes et tailles.

Deux voitures et une fourgonnette de la gendarmerie étaient stationnées sur le parvis, juste devant l'élégant perron. Boris Corentin repéra trois gendarmes occupés à fouiller méthodiquement les taillis et buissons qui se trouvaient aux abords de la bâtisse.

— La voiture de Clotilde Saint-Avert est où ? demanda Géraldine en descendant de la leur.

— Elle a été emmenée il y a une heure par nos services techniques, afin de la passer au peigne fin, des fois qu'elle aurait quelque chose d'intéressant à nous dire, lui répondit Claire Lachaume avec un petit sourire.

Les trois policiers gravirent les marches de pierre du perron et s'engouffrèrent dans le hall de la maison, par la double porte restée grand ouverte. Ils tombèrent nez à nez avec un jeune gendarme au visage sympathique, qui tenait à la main un petit sac de plastique transparent, de ceux qui servent à recueillir les indices sans risquer de brouiller les empreintes qui peuvent se trouver dessus. Apercevant Claire Lachaume, il marcha droit sur le petit groupe, à grandes enjambées.

— On vient de trouver ça dans la salle de bain, entre le mur et un petit meuble de rangement, annonça-t-il.

Boris Corentin tendit la main, et, sur un signe de tête de la gendarmette, son collègue lui tendit la pochette. Corentin vit tout de suite qu'il s'agissait d'un téléphone portable – d'un *iPhone* pour être précis.

— On sait à qui il appartient ? demanda-t-il en l'examinant sous toutes les coutures, à travers le plastique.

— Non, on vient juste de mettre la main dessus, répondit le jeune gendarme.

— Vous pouvez me trouver des gants ? demanda Boris.

Le jeune gendarme plongea la main dans sa poche droit et en ressortit quelque chose qui ressemblait à une paire de gants chirurgicaux pliés en trois. Il les tendit à Boris Corentin qui glissa l'une après l'autre ses mains à l'intérieur.

Ainsi équipé, ne risquant plus désormais d'effacer d'éventuelles empreintes, il sortit délicatement le téléphone de son enveloppe plastifiée et le mit sous tension.

Il tâtonna un peu avant de trouver le carnet d'adresses, là où l'utilisateur engrangeait ses numéros usuels et les mettait en mémoire. En tête de liste, il repéra un numéro dont l'appellation était « maison ». Il se tourna vers Géraldine :

— Tu as noté le numéro des Saint-Avert, à Paris, Petit bonhomme ?

— En principe oui, je dois même l'avoir en mémoire, répondit la jeune femme en extrayant de sa poche son propre téléphone portable, sur lequel elle se mit à pianoter rapidement.

Elle le lui donna et, comme il s'y attendait, Corentin put constater que c'était le même que celui archivé dans l'*iPhone* sous la rubrique « maison ». Ce qui semblait prouver sans conteste qu'ils se trouvaient en possession du téléphone de Clotilde Saint-Avert, comme il en fit aussitôt la remarque aux

deux jeunes femmes.

— Vous ne nous avez pas dit que vous aviez retrouvé le sac à main de Clotilde Saint-Avert dans sa voiture, au bord de l'étang ? demanda alors Géraldine à Claire.

— Si en effet, pourquoi ?

— Parce que je trouve étrange qu'elle soit partie avec son sac mais *sans* son portable ! répondit Géraldine.

— Peut-être qu'elle ne s'est pas aperçue qu'elle ne l'avait plus... suggéra la gendarmette.

Géraldine fit la moue :

— Mouais... Je n'y crois pas trop : pas assez féminin comme truc. Et toi, Grand chef ?

— Pareil : ça me paraît bizarre, répondit Boris Corentin, occupé à fouiller le carnet d'adresses du petit appareil. Cela dit, c'est tout de même possible...

N'ayant rien trouvé de décisif, il tâtonna de nouveau un peu, avant d'accéder à la rubrique des appels entrants récents. Pour la soirée de la veille, il n'y avait qu'un seul numéro, mais il se répétait six fois, ce qui semblait prouver que la personne avait vraiment besoin de joindre Clotilde.

Pris d'un soupçon, Boris Corentin mémorisa le numéro en question et retourna dans le carnet d'adresses. Une petite grimace satisfaite étira sa bouche : c'était bien ça ! le numéro en question se trouvait là, parmi les usuels, à côté d'un simple prénom, Sabine.

Saisi par une inspiration soudaine, Corentin enfonça la touche appel de façon à ce que l'appareil compose automatiquement le numéro mémorisé. Puis il colla l'*iPhone* à son oreille droite et attendit.

On décrocha juste après la quatrième sonnerie et, immédiatement, sans aucun « allô ? » préliminaire, il entendit une voix féminine, à la fois joyeuse et comme soulagée :

— Ophélie, ma chérie, enfin tu te décides à m'appeler ! Tu sais que tu as beaucoup manqué aux Xénaïdes, hier soir ? C'était vraiment torride, tu as raté quelque chose ! Mais où est-ce que tu étais passée, bon sang ?

Sans rien dire, Boris Corentin coupa la communication. Lorsqu'il se tourna à nouveau vers les deux jeunes femmes, celles-ci remarquèrent que son visage avait pris une expression plus grave. Sans se tromper d'un seul mot, il leur répéta la phrase qu'il venait d'entendre.

Géraldine eut un petit sursaut :

— Les Xénaïdes ? Ça expliquerait les indications dans l'agenda de son ordinateur : *RV Xena*. Et ces Xénaïdes passeraient des soirées torrides ? Ça commence à devenir intéressant, non ?

— Je trouve aussi, Petit bonhomme, répondit Boris Corentin. Tellement intéressant que je me demande si, dès qu'on sera rentrés à Paris, je ne vais pas

faire une visite impromptue à cette fameuse Sabine...

— Comment savez-vous qu'elle habite Paris ? demanda alors Claire Lachaume, qui n'avait rien perdu de l'opération ni de l'échange entre les deux policiers.

Boris Corentin eut un petit haussement d'épaules :

— Je n'en sais rien, je le suppose. Si Clotilde avait rendez-vous hier soir avec elle, alors que d'après son mari elle était censée se trouver à Paris, je vois mal comment cette Sabine pourrait habiter Strasbourg ou Perpignan...

— Bien vu ! apprécia la gendarmette. Donc, si je comprends bien, vous allez me quitter prématurément ?

— Je le crains... et le regrette ! répondit fort galamment Boris Corentin, en plongeant son regard dans les yeux de la jolie brune, dont le teint mat s'empourpra légèrement.

— Bon, pendant que vous roucoulez, je vais appeler le 36 de façon à savoir à qui exactement correspond le numéro de cette Sabine, fit Géraldine avec quelque humeur.

Le sourire de Boris s'accentua et, Géraldine s'étant éloignée de quelques pas, il murmura :

— Ne faites pas attention : cette chère Géraldine s'est mise en tête, Dieu sait pourquoi, qu'elle devait absolument veiller sur la pureté de mes fréquentations !

— J'espère qu'elle n'y veille pas de trop près... souffla Claire Lachaume, en bombant inconsciemment le torse, qu'elle avait fort agréable à l'œil.

— J'arrive encore à tromper sa surveillance... comme je compte bien vous en faire la démonstration un de ces très prochains jours !

CHAPITRE V



Arrivé au bout de l'avenue Charles-Floquet, presque en face des Invalides, Bernard Lecoing fit demi-tour pour la reprendre dans l'autre sens, et par le trottoir le plus proche du Champ-de-Mars, cette fois.

Deux minutes plus tôt, il avait pris la ferme décision de continuer son chemin jusqu'au métro et de rentrer chez lui sans plus penser à rien.

Et surtout sans plus penser à *elle*.

Mais c'était au-dessus de ses forces. Alors, pour la sixième fois depuis trois heures, sa courte silhouette malingre se mit à arpenter l'avenue rectiligne sur toute la longueur, entre les Invalides et le quai Branly.

Paraissant tout perdu dans son imperméable sans forme, Bernard Lecoing ne voyait rien ni personne des choses et des gens qu'il croisait. Lorsque par hasard un piéton pressé le heurtait de l'épaule ou du coude, il ne s'en apercevait même pas. Tout son être était tendu vers un point unique : cet hôtel particulier dont il s'approchait le plus lentement possible, afin de faire durer le bonheur qui l'envahissait un peu plus à chaque pas qu'il faisait.

Celui où elle vivait, où elle devait l'attendre.

Elle, l'Élue.

Ophélie, son Ophélie !

Qui sait ? Peut-être était-elle désespérée de ce qu'il ne forçait pas toutes les portes, tous les barrages, afin de l'enlever et de l'emmener loin, très loin, ainsi qu'il le lui avait promis de la façon la plus solennelle.

Car elle l'aimait, il le savait ! Chaque fibre de sa chair criait à Bernard Lecoing qu'Ophélie était aussi amoureuse de lui qu'il l'était d'elle, et ce depuis leur premier regard échangé, dans cette brasserie du pont de l'Alma.

Et si, jusqu'à présent, elle avait feint de vouloir l'écarter d'elle, c'est parce qu'elle avait encore peur de rompre toutes les amarres, d'en finir avec sa vie de luxe facile et factice, auprès d'un homme qui la rendait malheureuse, d'un

mari qui ne savait pas la comprendre !

Mais au fond d'elle-même, sa sublime Ophélie savait bien qu'elle était destinée à lui appartenir tout entière ! Elle savait qu'ils étaient liés l'un à l'autre depuis toujours et pour l'éternité ! Et lui, Bernard Lecoing, le petit homme terne que tout le monde avait toujours tenu pour quantité négligeable, il se sentait capable de surmonter tous les obstacles, et au besoin de les abattre devant lui.

Les épaules naturellement voûtées, le pas traînant, il passa aussi lentement que possible devant l'hôtel particulier des Saint-Avert. Son cœur se mit à battre à tout rompre et il crut que ses maigres et courtes jambes allaient se dérober sous lui, tellement son émotion était intense.

Il y avait de la lumière au premier étage ! Elle devait être rentrée ! Elle était là, il le sentait, il ne pouvait pas se tromper ! Elle l'attendait, peut-être...

Le petit homme faillit se précipiter vers la grille fermée afin de déclencher la sonnette, mais il se retint, alors qu'il avait déjà un pied dans le caniveau.

Non, il fallait qu'il soit raisonnable. Il ne devait pas brusquer Ophélie, il fallait qu'il la respecte.

De toute façon, qu'importaient quelques jours en plus ou en moins, lorsqu'on s'apprêtait à vivre une éternité d'amour fou ? Puisque l'inévitable adviendrait fatalement, quels que puissent être les obstacles...

Et le petit homme que personne ne remarquait jamais continua son chemin en direction du quai de Seine, se sentant comme incendié par le carré lumineux de cette fenêtre éclairée, ce passage surnaturel vers le bonheur absolu...

Pas très loin de là, dans un superbe immeuble XVIII^e siècle de l'avenue de Suffren, Fadila Al-Yaceb s'étirait langoureusement sur le profond canapé où son amie Sabine d'Embasle venait de l'inviter à prendre place.

— Je suis encore tout exténuée d'hier soir... soupira la Libanaise en s'étirant langoureusement, ce qui eut pour effet de remonter sa robe moulante jusqu'au haut de ses cuisses pleines et d'une éblouissante blancheur. Il était vraiment très bien, ce petit Pablo, non ? Ce matin, en me réveillant, j'avais presque l'impression d'avoir encore sa queue au fond de ma chatte ! Du coup, je me suis branlée un peu, ce qui m'arrive de moins en moins souvent, je dois dire. Pas toi ?

Occupée à verser le thé dans les deux tasses de porcelaine qu'elle avait préparées avant l'arrivée de son amie, Sabine se retourna vers elle avec un petit sourire trouble.

— Non, moi, je me branle toujours autant ! murmura-t-elle de sa voix naturellement sensuelle. Une fois par jour au moins ! Et je jouis toujours très

vite... même quand j'essaie de faire durer ! Pour ce qui est de Pablo, tu as raison, cela dit : moi, c'est dans mon cul que j'ai l'impression de le sentir encore !

— Oui, hein ? renchérit Fadila, en faisant sensuellement glisser ses deux mains le long de ses cuisses, de plus en plus ouvertes. On en viendrait presque à regretter notre règlement, qui nous interdit de faire venir les *toys* plus d'une fois...

— Oui, enfin, rien ne t'empêche de le revoir en dehors des Xénaïdes si le cœur t'en dit ! fit remarquer Sabine en venant s'asseoir sur le bord du canapé où la Libanaise était étendue. Après tout, j'ai ses coordonnées...

Fadila secoua la tête, faisant onduler ses lourds cheveux noirs et brillants :

— Non, ça ne serait pas pareil. En dehors de notre petit clan, ces pauvres types ne m'intéressent pas du tout... même quand ils sont montés comme des bourricots andalous !

Tout en parlant, Fadila avait pris la main de Sabine et la caressait doucement du bout des doigts. Lorsqu'elle se tut, elle la posa au haut de sa cuisse droite, tout prêt de la lisière de sa culotte de dentelle noire.

— Je crois que j'ai encore envie de jouir... se contenta-t-elle de murmurer, en fermant ses grands yeux sombres.

Sans se faire prier, et parce qu'elle savait bien ce que sa volcanique amie était venue chercher, Sabine d'Embasle se pencha en avant. Tout en caressant l'intérieur des cuisses de son amie abandonnée, elle se mit à parcourir son cou, ses joues et ses lèvres épaisses de petits baisers à peine effleurés et d'imperceptibles morsures.

Fadila rouvrit à demi les yeux et, caressant les cheveux de son amie, lui demanda, sur un ton qui se voulait neutre mais ne parvenait pas à l'être tout à fait :

— Il me semble qu'il fait bien chaud, dans ton salon, ma chérie : tu ne voudrais pas aller entrouvrir la porte ? Qu'on ait un peu d'air...

Sabine eut un petit sourire entendu et se leva du canapé, non sans murmurer avec un certain attendrissement :

— Tu es vraiment une cochonne !

Elle savait très bien que la Libanaise ne souffrait pas d'un quelconque « manque d'air ». Mais une fois, quelques mois plus tôt, alors que les deux femmes se livraient à des attouchements très « poussés » sur ce même canapé, sans s'être avisées que la porte du salon était restée entrebâillée, elles avaient constaté que Yuni, la petite bonne indonésienne de Sabine d'Embasle, ne perdait pas une miette du spectacle qu'elles lui offraient de manière tout involontaire.

Le fait d'être observée par l'adolescente – Yuni avait 19 ans – avait décuplé l'excitation de Fadila. D'autant que, si elle n'avait jeté que quelques

coups d'œil furtifs et embarrassés, la petite Asiatique avait semblé réellement intéressée par le spectacle de ces deux femmes s'entre-caressant le sexe avec de longs soupirs de plaisir.

Depuis, Fadila, sous des prétextes divers qui ne trompaient personne, demandait souvent à Sabine de laisser la porte entrouverte. Et, à chaque fois qu'elle l'avait fait, la jeune Indonésienne, sous des prétextes divers, était venue jeter des coups d'œil furtifs à ce qui se passait dans le salon.

Fadila avait plusieurs fois incité son amie à aller plus loin avec sa petite bonne, dont elle était certaine qu'elle devait être « perversible », comme elle disait. De cela, Sabine était persuadée également, mais elle ne voulait absolument pas réduire la distance qui, à son sens, devait toujours exister entre une maîtresse de maison et sa domesticité. Par conséquent, elle n'avait rien tenté du tout.

Elle revint vers le canapé après avoir entrouvert la porte d'une bonne vingtaine de centimètres. Car non seulement il fallait que Yuni ait l'espace suffisant pour profiter du spectacle érotique, mais il était encore plus nécessaire que Fadila puisse constater que l'adolescente indonésienne était bien là, à épier leurs ébats saphiques.

En se rasseyant sur le canapé, Sabine put constater *de visu* que Fadila avait profité de sa courte absence pour se débarrasser de sa culotte de dentelle qui, à présent, gisait sur l'épais tapis d'Iran, sous la table basse.

Ce qui était une manière claire de faire comprendre à quel genre de caresses elle aspirait...

Sabine reprit ses attouchements où elle les avait laissés, couvrant le visage et le cou de son amie de baisers et de morsures de plus en plus appuyés. En même temps, sa main s'était de nouveau glissée entre les cuisses superbes et remontait rapidement vers le triangle noir et impeccablement taillé qui ombrait le ventre légèrement bombé.

De son côté, Fadila avait enserré de ses deux bras les hanches de Sabine, avant de pétrir ses imposantes fesses à travers la fine soie du kimono qu'elle portait.

Détournant légèrement la tête vers la droite, Fadila ouvrit les yeux et une lueur d'excitation nouvelle se mit à crépiter dans ses prunelles sombres.

— Elle est là... murmura-t-elle simplement, à l'oreille finement ourlée de Sabine.

Celle-ci n'eut évidemment pas besoin de tourner la tête pour comprendre qu'il s'agissait de Yuni. Elle-même ne tirait aucune excitation supplémentaire de se savoir observée en plein ébat sexuel par sa petite bonne. Mais ça ne la gênait pas non plus. Alors, si ça pouvait faire plaisir à Fadila...

— Bouffe-moi la chatte ! chuchota encore cette dernière. Je suis certaine que c'est ça qui l'excite le plus, cette petite cochonne exotique !

« Cochonne exotique » : venant d'une Libano-Syrienne ayant presque constamment le feu quelque part, l'expression ne manquait pas de sel...

Comme elle ne demandait pas mieux que de rendre à son amie le service qu'elle réclamait d'elle, Sabine se laissa glisser le long de son corps offert, en un savant et rapide mouvement de reptation de son propre corps.

Au capiteux parfum qui s'exhalait de la fleur féminine entrouverte, Sabine comprit que Fadila était déjà possédée par le désir, prête à s'abandonner à la jouissance que ses lèvres et sa langue allaient lui procurer.

C'est au moment où elle plongeait sa bouche dans la petite forêt noire et bouclée que les deux notes du carillon de la porte d'entrée retentirent.

— Tu attends quelqu'un ? demanda Fadila, avec une pointe de contrariété dans la voix.

— Mais non ! répondit Sabine en se redressant, tandis que son amie se rajustait plus ou moins.

Yuni avait rapidement disparu de l'entrebâillement afin d'aller ouvrir. Les deux Xénaïdes entendirent une voix d'homme prononcer quelques mots qu'elles ne comprirent pas. Puis, elles virent Yuni réapparaître et, après avoir frappé deux coups à la porte, ouvrir celle-ci un peu plus grand.

— Un monsieur... demander Madame... dit-elle dans son français encore balbutiant.

À ce moment, les deux femmes virent se profiler, derrière la petite Indonésienne, la silhouette athlétique d'un homme brun, au visage engageant et énergique.

— Entrez, Monsieur, l'engagea Sabine, faisant contre mauvaise fortune bon cœur et retrouvant ses accents de femme rompue aux mondanités. Que puis-je pour vous être agréable ? Je suis Sabine d'Embasle...

Yuni s'effaça pour laisser entrer le visiteur, puis elle referma la porte derrière lui : sans doute avait-elle compris que, l'intermède érotique, c'était raté pour le moment...

Sabine d'Embasle s'était levée pour accueillir cet homme qu'elle ne connaissait pas. Et qui, trop grand, trop baraqué, trop beau même, n'était pas du tout son genre et, du coup, la laissait parfaitement froide.

— Madame d'Embasle, je suis le commandant Boris Corentin, de la Brigade de répression du proxénétisme...

Sabine eut un petit sursaut du buste. Puis, un petit sourire ironique apparut sur ses lèvres pleines :

— Nous soupçonneriez-vous, mon amie ou moi, de nous adonner à la prostitution, commandant ?

Mais sa question ne dérida nullement Boris Corentin, dont le visage était grave, presque tendu. Il prit place sur le canapé que lui désignait la maîtresse de maison, en face de celui où elle se rassit elle-même, à côté de Fadila, qui

semblait rien moins que ravie de l'intrusion d'un policier.

— Madame d'Embasle, reprit Boris Corentin, en observant attentivement les deux femmes, qu'il trouvait physiquement très impressionnantes, vous avez reçu ce matin, vers onze heures, un appel que vous avez cru émaner de votre amie Clotilde Saint-Avert, et dont l'initiateur a raccroché sans dire une seule parole. C'est bien exact ?

Corentin eut l'impression que la mâchoire inférieure de la sculpturale blonde allait se décrocher sous l'effet de la stupeur, tandis que ses yeux s'écarquillaient.

— Mais... Mais comment savez-vous que... Enfin, je veux dire, qui vous a... Qui a pu...

Charitablement, Boris Corentin décida de la tirer d'embarras sans plus attendre :

— Madame d'Embasle, c'est moi qui étais à l'autre bout de la ligne, sur le téléphone portable de votre amie, que je venais de trouver dans son pavillon de chasse de Sologne.

Non seulement cette explication n'apaisa pas la stupeur incompréhensive de la majestueuse blonde, mais, du coin de l'œil, Corentin vit que c'était maintenant au tour de son amie brune d'afficher un masque stupéfait.

— Mais enfin, qu'est-ce que c'est que cette histoire, commandant ? s'insurgea finalement Sabine, en reprenant plus ou moins le contrôle d'elle-même. Que faisiez-vous là-bas ? Et d'abord, où est Clotilde ?

Le visage de Corentin se fit encore plus grave. Il ne quittait pas les deux femmes des yeux.

— Madame d'Embasle, pardonnez-moi d'être aussi brutal, mais le corps de Clotilde Saint-Avert a été repêché ce matin très tôt, dans l'étang qui borde sa propriété de Sologne. Elle a été assassinée, après avoir été plusieurs fois violée.

Il vit la femme brune se recroqueviller sur le canapé et se mettre à trembler des pieds à la tête. Quasi simultanément, il eut l'impression que tout le sang de la grande blonde s'était d'un seul coup retiré de son corps, la transformant en une sorte de cadavre hébété.

Si jamais il avait nourri le moindre soupçon quant à leur possible culpabilité, il serait désormais certain de leur innocence. Ou bien de leurs talents de comédiennes absolument uniques au monde.

— Mais c'est impossible ! Pourquoi ? Non, c'est impossible ! balbutia Fadila, qui semblait prête à s'effondrer.

Une fois de plus, au prix d'un effort surhumain, presque palpable, ce fut Sabine d'Embasle qui parvint à reprendre le dessus la première.

— Commandant, demanda-t-elle d'une voix blanche, totalement détimbrée, est-ce qu'on sait qui...

— Non, pas encore, Madame, répondit doucement Corentin. C'est précisément ce que je suis chargé de découvrir : qui a tué M^{me} Saint-Avert. Qui et pourquoi.

Il se reprit :

— Encore que, vu les viols et l'endroit où a été retrouvée sa voiture, il est possible qu'il n'y ait pas à proprement parler de raison : votre amie a pu être victime d'un maniaque sexuel, alors qu'elle se trouvait près de son étang. Après tout...

Il marqua une pause et concentra ses regards sur les deux femmes assises côte à côte. Sabine d'Embasle avait entouré les épaules de Fadila Al-Yaceb de son bras, dans une sorte de réflexe protecteur, presque maternel.

— Après tout, reprit-il, il est possible que M^{me} Saint-Avert ait été victime de ses fréquentations... disons : aventureuses. Je me suis laissé dire qu'il lui arrivait d'organiser dans ce pavillon de chasse des soirées à caractère un peu... « spécial », avec des hommes pas forcément très distingués... pour ne pas dire franchement louches !

Il vit nettement la même indignation se peindre sur les traits des deux femmes.

— Comment osez-vous accorder foi à des ragots aussi ignobles ? s'insurgea Sabine d'Embasle en bondissant hors du canapé. Clotilde n'allait que très rarement dans cette maison, sachez-le ! Et jamais au grand jamais pour y organiser je ne sais quelle partouze !

— Bon, bon, j'ai peut-être été mal renseigné... fit Corentin sans insister dans cette voie.

C'était étrange : les deux femmes avaient l'air sincèrement indignées par la supposition qu'il venait d'émettre. Or, d'un autre côté, c'est le propre mari de la victime qui leur avait parlé de ces soirées...

Il décida d'opter pour un autre angle d'attaque :

— Madame d'Embasle, ce matin, lorsque je vous ai appelée à partir du portable de Clotilde Saint-Avert, vous avez commencé, croyant vous adresser à elle, par l'appeler Ophélie, puis vous lui avez dit qu'hier soir elle avait beaucoup manqué aux Xénaïdes. Et que la soirée avait été *torride*, c'est votre propre mot. J'aimerais bien comprendre...

Tout en parlant, il surveillait les deux femmes en s'efforçant de ne rien manquer de leurs réactions respectives, y compris les plus imperceptibles.

Au mot « Xénaïdes », il enregistra nettement le coup d'œil intense que la brune jetait à Sabine d'Embasle. Comme si elle la suppliait de se taire.

De fait, il eut l'impression, à la profonde inspiration qu'elle prit alors, que la blonde puisait en elle tout ce qui lui restait de force et de détermination pour se murer dans le silence, ou tenter de lui servir un bobard anodin.

— Madame d'Embasle, je vous rappelle que nous sommes en présence

d'un meurtre, et d'un meurtre précédé de viols et de violences multiples, dit-il sur un ton trop doux, subtilement menaçant. Toute information que vous seriez tentée de me taire pourrait être à juste titre considérée par un juge comme une entrave à l'action de la Justice. Ce qui aurait pour vous des conséquences peu agréables, et notamment celle de vous projeter en pleine lumière, de manière officielle, ce à quoi vous ne devez guère tenir, je suppose...

Un silence lourd tomba entre les trois protagonistes. Boris Corentin vit Sabine d'Embasle échanger un rapide coup d'œil avec sa voisine, comme si elle quêtait son approbation. Puis, elle releva son beau visage un peu dur vers lui et, après une ultime hésitation, laissa tomber :

— Très bien, commandant : je crois qu'il est préférable que nous vous racontions toute la vérité. Après tout, nous n'avons rien fait de répréhensible...

— *Nous* ? releva Corentin au passage. Ce qui veut dire que Madame est elle aussi partie prenante ?

Il se tourna vers Fadila :

— Dans ce cas, il va falloir me décliner votre identité, Madame...

La Libanaise se raidit :

— Alors, ça, commandant, j'aimerais vraiment mieux n'avoir pas à le faire !

Le ton de Boris Corentin se fit plus sec :

— Je crains que nous n'en soyons plus au stade où nous pouvons nous permettre d'aimer mieux faire ceci plutôt que cela, Madame ! Madame...

Les épaules de Fadila s'affaissèrent. Vaincue, elle donna d'une voix morne à Corentin toutes les informations dont il avait besoin. Lequel expédia aussitôt un « texto » à Aimé Brichot afin de les lui transmettre, pour qu'il puisse commencer les recherches depuis le quai des Orfèvres, avec une copie vers le portable de Géraldine Hébert. Puis, comprenant qu'elle était en quelque sorte le « leader » du duo, il reporta son attention sur Sabine d'Embasle :

— Et maintenant, je vous écoute très attentivement, Madame. Et je vous avoue que j'ai vraiment hâte de tout savoir sur ces mystérieuses Xénaïdes...

Alors, résolue à jouer franc-jeu avec ce policier qui, s'il laissait ses sens en repos, lui inspirait de plus en plus confiance, Sabine lui dévida toute l'histoire du petit clan dont elle était à l'origine, histoire que le lecteur connaît déjà et sur laquelle il n'est donc pas nécessaire de revenir.

Lorsqu'elle eut terminé son exposé, Boris Corentin resta un moment silencieux, plongé dans ses réflexions – et aucune des deux femmes ne songea à troubler sa méditation.

Certes, il trouvait un peu étrange – et surtout original, même pour un

« vieux briscard » de la Brigade mondaine comme lui – le fantasme qui avait réuni ces femmes, grandes, sculpturales, belles, riches, etc..., fantasme qui les poussait dans les bras d'hommes qui étaient tout le contraire de ceux qui auraient normalement dû les attirer.

Mais enfin il n'y avait pas là de quoi fouetter un chat, tant que l'affaire se passait entre adultes consentants, ce qui semblait bien être le cas. Et, surtout, il ne voyait pas quel aurait pu être le rapport entre les réunions parisiennes des Xénaïdes et le meurtre sauvage de Clotilde Saint-Avert, au cœur de la Sologne. À part un infime détail, peut-être...

Boris Corentin releva la tête et regarda tour à tour les deux femmes qui attendaient patiemment :

— Il me reste une question à vous poser, Mesdames. Question qui va peut-être vous paraître un peu bizarre...

— Nous vous écoutons, commandant...

— Je me demandais si votre attirance pour les petits hommes maigrichons, ceux que vous appelez les *toys*, pourrait aller jusqu'à vous faire inviter à vos soirées des nains. Je veux dire : de *vrais* nains, des personnes affligées de nanisme...

Il vit les yeux des deux femmes en face de lui s'arrondir de stupéfaction. Puis, elles éclatèrent en même temps du même long rire libérateur, après la trop grande tension de l'heure qui venait de s'écouler.

— Non, vraiment, commandant ! balbutia Sabine d'Embasle lorsqu'elle put enfin parler. Mais où allez-vous chercher des idées aussi tordues ? Aussi... C'est de la déformation professionnelle ou quoi ?

— Des nains ! mais quelle horreur ! s'exclama à son tour Fadila Al-Yaceb. Je n'ai rien contre ces pauvres gens, notez bien. Mais enfin, de là à...

Boris Corentin comprit qu'il faisait fausse route, comme d'ailleurs il s'en doutait avant même de s'y engager. Mais il ne fallait négliger aucune piste possible, même si elle n'était qu'une amorce de sentier à peine visible...

Il prit rapidement congé, non sans que Sabine d'Embasle lui ait fait jurer de tout faire pour retrouver « le salaud » qui avait fait ça à Clotilde. Et lui avoir assuré qu'elle restait à son entière disposition s'il avait besoin d'un nouveau renseignement ou d'une précision quelconque.

Vingt minutes plus tard, Corentin pénétrait dans le bureau des Affaires recommandées. Dès qu'il le vit, Aimé Brichot quitta son fauteuil et vint vers lui, l'air excité.

Boris Corentin constata que Géraldine Hébert, elle, n'était pas dans les murs.

— Je n'ai pas perdu mon temps ! annonça triomphalement Aimé Brichot. Dès que j'ai reçu ton SMS, je me suis mis au boulot sur cette Fadila.

— J'espère bien ! fit Boris Corentin en se débarrassant de son blouson

qu'il accrocha à la patère.

— En fait, sur la femme elle-même, il n'y a pas grand-chose à retenir. C'est une Libanaise de naissance, qui mène, à Paris et ailleurs, la vie classique et un peu vaine de toute grande bourgeoise friquée et ne travaillant pas. En revanche, son mari est beaucoup plus intéressant.

— Vas-y, Mémé, ne me fais pas languir !

— Hussein Al-Yaceb est un haut diplomate syrien, qui semble être dans les petits papiers du président El-Assad. Et tu sais de quoi il s'occupe en priorité, notre ami Hussein ?

— De tourisme ? fit Corentin avec un petit sourire.

— D'achat d'armes ! lâcha triomphalement Aimé Brichot. Et sais-tu quel est son principal interlocuteur, en France, dans son petit commerce ?

— Ça, c'est déjà plus facile, comme petite devinette, répondit tranquillement Boris Corentin en s'asseyant : si je dis Arnaud Saint-Avert, j'ai bon ?

La mine un peu déçue de son coéquipier lui prouva qu'il venait de toucher juste.

CHAPITRE VI



C'était cellule de crise chez les Xénaïdes. Ou plutôt chez l'une d'entre

elles, puisque c'est Fadila Al-Yaceb qui, son mari se trouvant à Genève pour quatre jours, recevait ses trois amies dans le grand appartement que l'ambassade de Syrie avait gracieusement mis à la disposition de son brillant diplomate, boulevard Maurice-Barrès, à Neuilly, juste en face du jardin d'Acclimatation.

Assises l'une près de l'autre et se tenant étroitement enlacées, sur le grand canapé faisant face à une large baie vitrée dominant le bois de Boulogne, Marine Delabiche et Patrizia Couturier étaient encore sous le choc de la nouvelle de la mort violente de Clotilde Saint-Avert, que Sabine leur avait apprise lorsqu'elles étaient arrivées ensemble au pied de l'immeuble de Fadila, une heure plus tôt.

La belle Italienne sanglotait bruyamment, le visage enfoui au creux de l'épaule droite de sa cousine, laquelle avait les yeux rouges et le teint blême.

Chez Sabine d'Embasle et Fadila Al-Yaceb, qui avaient évidemment eu plus de temps pour « digérer » l'affreuse nouvelle, ce n'était plus le chagrin qui dominait mais la colère. Une colère froide, âpre, une colère qui appelait l'assouvissement d'une vengeance.

Sabine se tenait debout près de la fenêtre, appuyée de l'épaule contre le mur, et buvait à petites gorgées rapides son troisième whisky de la soirée, pourtant à peine entamée. Quant à Fadila, elle ne cessait d'aller et venir à travers le grand salon, déplaçant un objet sans raison, le remettant à l'emplacement initial, avançant une chaise, repoussant un fauteuil, etc. — tout cela sans paraître s'en apercevoir.

— Je suis sûre que c'est lui, tu auras beau dire ce que tu voudras... dit soudain la Libanaise, en pointant un index nerveux en direction de Sabine.

Marine releva la tête et, entre ses bras protecteurs, Patrizia cessa brusquement de sangloter.

— Tu es sûre que c'est lui, *qui !* demanda la première des deux, visage levé vers Fadila. Qu'est-ce que vous mijotez, toutes les deux, on peut savoir ?

— On ne mijote rien du tout ! répondit Sabine sur un ton excédé. Il se trouve que, depuis deux heures au moins, Fadila me bassine au téléphone avec son idée fixe : notre trop exaltée amie est certaine de savoir qui a violé et tué notre pauvre Ophélie. Et elle n'en démord pas !

— Je n'en démords pas parce que ce ne peut être que lui ! répliqua avec force Fadila, en venant se laisser tomber dans le deuxième canapé, qui faisait face au premier. Qui d'autre aurait eu des motifs pour la tuer ?

Repoussant doucement Patrizia, Marine quitta sa place et vint s'asseoir à côté de Fadila :

— On peut savoir de qui tu parles, au juste ?

Sabine venait de prendre près de Patrizia la place laissée libre par Marine. Ce fut elle qui répondit, sur un ton assez nettement ironique :

— Bernard Lecoing ! Fadila pense que c'est ce petit avorton insignifiant de Bernard Lecoing qui, tout d'un coup, par l'opération du Saint-Esprit, s'est mué en un féroce et implacable tueur de femme ! Après l'avoir violée, alors qu'Ophélie devait lui rendre trente centimètres sous la toise et vingt-cinq kilos sur la balance...

Mais, contrairement à ce que pensait Sabine, l'idée de Fadila fut loin de paraître aux deux autres Xénaïdes aussi bouffonne qu'à elle-même. Au contraire.

— Mais c'est pas con du tout ! souffla Marine, après avoir examiné cette nouvelle perspective durant quelques secondes en silence. Et, Sabine, je ne suis pas du tout d'accord avec toi : ce type, ce Bernard, a peut-être les apparences d'un minimec standard – c'est d'ailleurs pour ça qu'Ophélie l'avait levé et amené ici en tant que *toy* –, mais après, il a tout de même révélé des facettes plus inquiétantes de sa personnalité, non ?

— Un vrai malade, oui ! renchérit Patrizia, dont les pleurs s'étaient complètement taris. Je vous rappelle que depuis la soirée qu'il a passée avec nous chez Ophélie, il y a cinq ou six semaines, il n'a pas arrêté de la harceler, de la poursuivre de ses assiduités, de la coller partout...

— Et de lui tenir des discours complètement exaltés, Patrizia a raison ! enchaîna Marine. Rappelez-vous ce qu'Ophélie nous racontait, la façon qu'il avait de considérer qu'ils étaient faits l'un pour l'autre, que c'était écrit de toute éternité et des conneries de ce type à n'en plus finir ! Pourquoi est-ce qu'un type aussi tordu et excité n'en viendrait pas au meurtre ? Admettons que, ces jours derniers, il se soit arrangé pour revoir Ophélie et que celle-ci lui ait tenu des propos vraiment durs, des trucs qui lui fassent brusquement comprendre qu'il ne l'aurait jamais ? Eh bien, moi, il me semble que, tout minimec qu'il soit, un type comme ça doit être capable de zigouiller une femme comme Ophélie, surtout si elle ne se méfie pas !

Fadila ne disait rien, se contentant de savourer le fait que son point de vue était en train de devenir largement majoritaire. Quant à Sabine, moins assurée d'elle-même qu'elle n'en donnait généralement l'image, elle se sentait fortement ébranlée par les arguments de Marine et Patrizia. Néanmoins, elle ne rendit pas les armes aussi vite.

— Bon, je veux bien admettre que ce Bernard Lecoing était en fait moins anodin que son apparence le laissait supposer, reconnu-elle. Et que, la suite l'a prouvé, il y a quelque chose d'inquiétant en lui. Seulement, je vous rappelle que Clotilde a été violée puis noyée *en Sologne* ! Vous l'imaginez avoir gentiment invité son amoureux transi et collant au pavillon de chasse, alors qu'elle ne savait plus comment s'en débarrasser ? Ça ne tient pas debout...

— Mais il la suivait partout ! la contra Fadila avec une certaine véhémence. Il passait son temps à l'espionner, quasiment vingt-quatre heures sur vingt-quatre, c'est elle-même qui nous l'a dit ! Par conséquent, il n'y

aurait rien d'étonnant, en tout cas rien d'impossible, à ce qu'il l'ait suivie jusqu'au pavillon...

— Et, là, s'apercevant qu'elle s'y trouvait seule, il a perdu la boule et a voulu se la faire ! enchaîna Marine, d'une voix plus exaltée. Et comme certainement Ophélie l'a envoyé paître une fois de plus, il est devenu fou, l'a violée puis tuée !

Tandis que Fadila et Marine, sur leur canapé commun, s'excitaient l'une l'autre à propos de Bernard Lecoing, c'est un autre genre d'émulation réciproque qui, en face d'elles, s'était emparé de Sabine et Patrizia.

Pelotonnée contre elle, l'Italienne s'était mise insensiblement à caresser l'avant-bras nu de Sabine, puis son bras, partiellement recouvert par la manche courte du chemisier. De là, elle avait commencé à effleurer sa formidable poitrine, puis à la caresser de plus en plus franchement. Avant de carrément faire sauter un bouton du chemisier pour pouvoir glisser sa main par l'échancrure et lui pétrir les seins directement.

Au début, Sabine s'était laissé faire complaisamment, mais en faisant celle qui ne remarquait rien. Puis, son sang s'échauffant facilement, elle avait très vite posé sa propre main sur la cuisse de sa voisine, laquelle avait aussitôt écarté les genoux avec une grande facilité.

Retrousser la jupe ample de l'Italienne jusqu'à ses hanches n'avait été qu'un jeu d'enfant pour Sabine. Et, à présent, tandis qu'une main fourrageait de plus en plus fiévreusement dans son décolleté, la somptueuse blonde massait délicatement le pubis de la brune, à travers sa mince culotte qui, de partout, laissait échapper d'épaisses touffes de poils aussi noirs et presque aussi denses que sa chevelure.

Évidemment, ce ne fut pas long avant que leur petit manège attire l'attention des deux autres Xénaïdes.

— Eh bien, faut pas vous gêner, les filles ! s'exclama soudain Marine, avec un petit sourire allumé. Si ce qu'on raconte ne vous intéresse pas, dites-le franchement !

— C'est... c'est pas ça... répondit Patrizia, le souffle court et le regard déjà embué. C'est la tension nerveuse : il faut l'évacuer... Sinon, je sens que je vais me remettre à pleurer comme une madeleine, et je ne veux pas...

— Elle a raison : une tension, ça se décharge... fit observer Fadila avec une pointe d'amusement.

Et, en même temps, elle passa sa main gauche dans le dos de Marine, avant de la laisser descendre jusqu'à ses fesses amples et dures d'ancienne athlète.

Sachant très bien de quelle manière la soirée allait rapidement dérapier, Sabine ne se gêna plus. Sans cesser de lui masser le sexe, elle se pencha vers Patrizia et l'embrassa à pleine bouche, goulûment. Baiser que l'Italienne lui rendit, tandis que tout son corps s'arquait.

Du coin de l'œil, Sabine vit que Marine venait à son tour de retrousser Fadila jusqu'aux hanches et qu'elle s'employait à la débarrasser de son minuscule string rouge.

Sabine détacha légèrement ses lèvres de celles de Patrizia et lui murmura :

— C'est vrai que tu as l'air tendue, ma chérie. Dis-moi ce qui te ferait plaisir...

Patrizia ne fit même pas semblant d'hésiter.

— J'ai envie que tu me baisses à fond, répondit-elle avec un naturel parfait. Que tu me remplisses la chatte avec ta grosse bite de caoutchouc.

Elle savait très bien que Sabine ne venait jamais à l'une ou l'autre de leurs soirées communes sans se munir de son godemichet noir à lanières.

— Ça tombe très bien, ma chérie, lui répondit celle-ci sur le même temps : j'avais très envie d'une promenade en forêt... dans *ta* forêt !

Puis, d'une voix plus hautaine, impérieuse :

— Enlève ta culotte, et mets-toi à genoux, la poitrine appuyée contre le dossier afin de me présenter ton cul ! Tâche d'être prête quand je reviens !

Sabine se leva pour aller chercher le godemichet dans son sac, sur l'un des rayons de la bibliothèque latérale, tandis que Patrizia, le geste fébrile, s'empressait d'obéir aux consignes qui venaient de lui être données.

En passant près de l'autre canapé, Sabine put constater que Fadila n'avait eu aucun mal à convaincre Marine de lui accorder son petit plaisir favori : la « feuille de rose ». Sous prétexte que beaucoup d'hommes étaient réticents envers cette pratique – et encore plus dans son pays d'origine qu'en France –, la Libanaise adorait sentir une langue parcourir la raie de ses fesses avant de s'enfoncer délicatement mais fermement dans le petit anneau plissé de ses reins.

— C'est pas juste pour les contrarier, avait-elle expliqué à Sabine et Clotilde, un jour qu'elles se trouvaient toutes les trois réunies et que Clotilde venait tout juste de la faire jouir de cette manière. Tu comprends, entre 15 et 19 ans, comme il fallait que je me marie vierge, l'épicentre de mon érotisme, c'était mon cul. Je me suis fait enculer des dizaines et des dizaines de fois, et j'aimais beaucoup ça. Enfin, pas les deux ou trois premières fois... Mais après, j'adorais vraiment, pour peu que je m'astique le bouton en même temps. Du coup, mon petit trou est resté une zone très érogène. Et j'aime tout autant qu'on me bouffe le cul que la chatte, en fait.

Fadila avait un langage très cru lorsqu'elle parlait de sexe. Mais, dans sa bouche, ça paraissait très naturel.

Lorsque Sabine fut de retour près du canapé, précédée du gros phallus noir dont elle s'était rapidement affublée, Patrizia l'attendait, immobile dans la position qu'elle lui avait imposée, reins incroyablement cambrés.

Une fois de plus, Sabine eut le souffle coupé en découvrant l'incroyable

prolifération de poils noirs, longs, épais, qui envahissaient la raie culière de l'Italienne et jusqu'au haut de ses cuisses un peu grasses. Les premières fois qu'elle avait vu cet invraisemblable foisonnement pileux, Sabine en avait été un peu refroidie. Et il lui avait fallu quelques semaines avant d'accepter de plonger son visage et sa bouche au milieu de ce fouillis. Mais, ensuite, elle avait appris à y prendre une espèce de plaisir sauvage, primitif, qui n'avait plus cessé.

Du reste, avant de pénétrer Patrizia comme celle-ci en avait exprimé le désir, Sabine s'agenouilla derrière elle et, écartant les fesses rebondies de l'Italienne, plongea son visage entre les deux, et sa langue dans la forêt broussailleuse qui semblait impénétrable... mais ne l'était évidemment pas.

Patrizia se mit à geindre et à onduler du bassin dès que la langue experte de sa partenaire débusqua le bourgeon dur et gonflé de son clitoris. Elle était d'ailleurs dans un tel état de tension nerveuse, qu'elle eut la surprise de s'offrir un premier orgasme d'une force terrible au bout de quelques secondes seulement. Son suc féminin gicla entre les lèvres de Sabine qui l'avalait goulûment.

Cette dernière se remit debout et, empoignant presque virilement les hanches larges de la petite jouisseuse, elle l'empala sans ménagement, lui arrachant un long cri de gratitude énamourée.

Au même moment, dans son dos, elle entendit Fadila émettre un interminable feulement de plaisir, sous les coups de langue diaboliquement habiles de Marine.

Finalement, cette soirée qui avait si mal commencé à cause de la mort de Clotilde allait sans doute se terminer beaucoup plus agréablement...

Il était un peu moins de onze heures du soir lorsque les quatre Xénaïdes, douchées, pomponnées, rhabillées... et exténuées de plaisirs divers, se retrouvèrent sur l'immense palier à attendre l'ascenseur. Bien que l'on soit chez elle, Fadila avait tenu à raccompagner ses amies jusqu'en bas.

— Bon, qu'est-ce qu'on fait, au sujet de Lecoing ? demanda-t-elle, après avoir appuyé sur le bouton d'appel.

Sabine constata que leur amie, malgré ses multiples orgasmes, n'avait pas lâché son idée première.

C'est ce qui s'appelait avoir le cerveau déconnecté du cul...

— Je vous demande vingt-quatre heures de réflexion, il faut que je pense à tout ça à tête reposée, demanda-t-elle aux trois autres. Qui, elle le sentait, n'auraient pas hésité à foncer directement chez le petit homme afin de lui faire avouer, si besoin sous la torture, qu'il était bien l'assassin de leur amie

Clotilde. Et c'est cette impatience, cette exaltation qui faisaient un peu peur à Sabine, la vraie « tête froide » du petit clan, la plus mesurée face à l'imprévisible.

— De toute façon, j'ai son adresse, comme celle de tous les autres *toys*, dit-elle afin d'apaiser les trois autres, tandis que l'ascenseur arrivait. Donc, il ne risque pas de nous échapper si jamais on décide de le serrer d'un peu plus près.

En bas, Fadila les accompagna jusque sur le trottoir du boulevard Maurice-Barrès, désert comme tous les jours à cette heure-là.

— Donc, on se retrouve ici dans deux jours, à huit heures, c'est convenu ? demanda-t-elle.

Un peu plus tôt, alors que les quatre Xénaïdes se trouvaient ensemble dans l'immense salle de bain de l'appartement, c'est Marine qui avait brusquement eu l'idée :

— Vous savez ce qu'on devrait faire, les filles ? Avancer notre prochaine soirée minimecs. En faire une d'ici quelques jours, le plus vite possible, en hommage à Ophélie. Qu'est-ce que vous en pensez ?

Il s'avéra que les trois autres n'en pensaient que du bien.

— On fera ça ici, décréta Fadila, puisque mon crétin de mari sera toujours à Genève. En plus, j'ai déjà un *toy* en vue : je n'ai plus qu'à le brusquer un peu...

— Moi pareil, dit Marine.

— Moi aussi, ajouta Patrizia.

Il n'y avait que Sabine pour n'avoir personne « en vue ». Mais se trouver un minimec compétitif en moins de quarante-huit heures, voilà un défi qui n'était pas pour lui déplaire. Elle trouvait même ça excitant en diable.

Les quatre femmes se firent la bise, aussi innocemment que si elles venaient de passer une soirée devant la télé à grignoter des chocolats.

— Je te raccompagne ? demanda Marine, qui était venue en voiture avec Patrizia.

— Non, je te remercie, répondit Sabine avec un sourire. Je crois que je vais aller me prendre un dernier verre quelque part. Après tout, si je veux pouvoir amener un minimec après-demain, il ne faut pas que je perde trop de temps à le trouver !

Et tandis que les deux autres s'éloignaient vers l'entrée du jardin d'Acclimatation, où était garé le coupé Mercedes de Marine, Sabine partit à pied en direction de l'avenue Charles-de-Gaulle et de la porte Maillot, en s'engouffrant dans la petite rue Jacques-Dulot.

Comme elle ne se retourna pas une seule fois avant de rejoindre la grande avenue qui reliait Paris au pont de Neuilly, elle ne put pas voir que, sortant de l'ombre d'une porte cochère, un petit homme vêtu d'un imperméable trop

long pour sa taille lui emboîtait le pas à une trentaine de mètres derrière elle.

Et comme le petit homme lui non plus ne prit pas la peine de jeter un coup d'œil par-dessus son épaule, il ne s'aperçut pas davantage qu'il était pris en chasse par une jeune femme rousse, dont le visage rond s'agrémentait de petites lunettes rondes cerclées d'or.

CHAPITRE VII



Boris Corentin hésitait à se commander une seconde bière. Cela faisait près d'une demi-heure qu'il était assis à cette terrasse chauffée d'un café de la rue Claude-Tonnégrande, dans le XVIII^e arrondissement, et l'homme qu'il guettait était manifestement en retard.

Corentin avait choisi *Le Narval* simplement parce qu'il était situé juste en face d'une agence du *Crédit Lyonnais*. Non pas d'une agence prise au hasard, mais celle où travaillait comme caissier le dénommé Bernard Lecoing.

La veille, avec l'accord d'Aimé Brichot, Géraldine Hébert avait eu un excellent réflexe, pris une fort heureuse initiative. Dès qu'était arrivé aux Affaires recommandées le texto envoyé par lui-même depuis l'appartement de Sabine d'Embasle, Géraldine avait proposé à Brichot de s'intéresser de plus près à cette Fadila Al-Yaceb qui venait de faire irruption dans leur affaire. Et dont le mari était lié à celui de Clotilde Saint-Avert par des histoires de ventes et d'achats d'armes.

Comme Boris Corentin n'était pas joignable dans l'instant, Aimé Brichot avait pris sur lui de lui donner le feu vert. Géraldine avait donc rejoint le domicile de Sabine d'Embasle, avenue de Suffren et avait commencé sa planque.

Lorsqu'elle avait vu son « Grand chef » en sortir, elle s'était soudain avisée que si jamais la Libanaise sortait elle aussi, pour s'engouffrer dans un taxi ou dans sa propre voiture, elle serait marron pour la suivre.

Elle avait donc appelé à la rescousse son « fiancé », Jonathan Kepler, qui, dans des circonstances semblables, lui avait déjà sauvé la mise deux ou trois

fois. Le jeune homme blond était arrivé sur sa petite 125 cm³ Honda une vingtaine de minutes plus tard, et avait pris ses quartiers au bistrot le plus proche, prêt à bondir au moindre signe de Géraldine.

Celle-ci avait vu Fadila Al-Yaceb sortir une heure plus tard de chez son amie. En croupe derrière Jonathan, elle l'avait suivie jusqu'à son domicile du boulevard Maurice-Barrès, à Neuilly. Et l'attente avait recommencé.

Vers huit heures et demie du soir, Géraldine Hébert avait renvoyé Jonathan Kepler chez lui, lorsqu'elle avait vu rappliquer Sabine d'Embasle, rejointe devant la porte en fer forgée par deux autres femmes qu'elle ne connaissait pas.

Deux bonnes heures plus tard, elle-même s'apprêtait à renoncer, lorsqu'elle s'était avisée qu'elle n'était pas seule à se dissimuler pour guetter l'entrée de l'immeuble : à une vingtaine de mètres plus loin, et de l'autre côté du boulevard, un petit homme malingre, voûté, vêtu d'un imperméable trop grand pour lui, semblait lui aussi attendre quelque chose ou quelqu'un. Du coup, Géraldine avait décidé de continuer la planque.

Elle s'en était félicitée quand, au bout d'une vingtaine de minutes, les trois visiteuses de Fadila étaient ressorties avec elle pour se dire au revoir sur le trottoir. Géraldine avait distinctement entendu la Libanaise donner rendez-vous aux trois autres pour le surlendemain soir. Puis, les deux qu'elle ne connaissait pas étaient parties en direction du Jardin d'Acclimatation, tandis que Sabine d'Embasle partait seule vers la porte Maillot.

Enfin, seule, non, puisque, aussitôt, le petit homme à l'imperméable lui avait emboîté le pas.

Ils avaient ainsi marché, l'inconnu suivant Sabine et Géraldine suivant l'inconnu, jusqu'à un bar de l'avenue de la Grande Armée, tout proche de l'Étoile, dans lequel Sabine d'Embasle s'était engouffrée, après avoir été cérémonieusement saluée par le portier en uniforme.

Là, voyant le petit homme abandonner sa filature pour se diriger vers la bouche de métro, Géraldine Hébert avait été saisie par un cruel mais rapide dilemme : auquel des deux devait-elle attacher ses pas ? D'un côté, connaissant son adresse, elle pourrait toujours retrouver Sabine d'Embasle. De l'autre, le petit homme était peut-être juste un dragueur nocturne qui venait de renoncer à ses projets libidineux...

Sur un coup de tête, elle s'était décidée tout de même pour l'homme à l'imperméable et avait dévalé à sa suite les escaliers du métro...

Finalement, Boris Corentin s'était commandé une seconde bière, mais il prit soin de la payer tout de suite au garçon qui la lui apporta – de façon à être libre de ses mouvements.

Le matin même, lorsque Géraldine Hébert lui avait fait son rapport verbal, il l'avait chaudement félicitée de son initiative (ce qui l'avait fait rougir de

plaisir). Il n'avait pas fallu plus d'une heure pour trouver l'identité de l'homme qu'elle avait suivi la veille au soir, jusqu'à son domicile du XIX^e arrondissement, ni pour apprendre où il travaillait : à l'agence bancaire située juste en face du bistrot d'où Boris Corentin le guettait depuis une demi-heure maintenant.

L'agence fermant à midi et demi, il s'était pointé une dizaine de minutes avant. Mais, visiblement, les employés avaient encore des choses à faire après la fermeture et avant d'aller déjeuner...

Boris Corentin avait bu à peine le tiers de sa deuxième 1664, lorsque la porte de l'agence s'ouvrit sur un petit homme au crâne dégarni, qu'il identifia tout de suite, ne serait-ce que par l'imperméable gris dans lequel il semblait flotter, comme un gamin ayant piqué le vêtement de son père.

À n'en pas douter, c'était Bernard Lecoing.

Boris abandonna sa bière et traversa en diagonale la rue Claude-Tonnégrande pour mettre ses pas dans celui du petit homme. Lequel ne parcourut pas plus d'une centaine de mètres, avant de s'engouffrer dans un petit restaurant chinois à la vitrine d'une propreté douteuse.

Boris Corentin le vit s'installer à la table qu'un serveur ridé et obséquieux venait de lui indiquer, vers le fond de la petite salle, puis déplier le numéro du jour du *Parisien*.

Se fiant à l'impulsion qui s'emparait de lui, Boris poussa résolument la porte du restaurant et s'y engouffra.

— Je suis attendu par un ami, dit-il gentiment à la minuscule Chinoise qui s'approchait de lui tout sourire dehors.

Il se dirigea résolument vers la table du fond, où le petit homme disparaissait presque entièrement derrière son journal ouvert.

— Monsieur Lecoing, que diriez-vous si nous déjeunions ensemble ? attaqua-t-il de front, en tirant la chaise libre et en s'y asseyant. Ce serait plus gai, non ? Et puis nous pourrions bavarder un peu...

L'autre abaissa vivement son journal et le dévisagea d'un air parfaitement éberlué.

— Mais... Mais qui êtes-vous ? Et qui vous permet de...

Bernard Lecoing devint subitement très pâle, lorsqu'il découvrit la plaque de policier qui venait d'être poussée discrètement devant lui, à demi dissimulée sous l'une des serviettes en papier. Il eut alors une réaction qui laissa Boris Corentin pantois :

— C'est Ophélie ! Il lui est arrivé quelque chose, n'est-ce pas ? Je savais bien que ce silence n'était pas normal ! Dites-moi la vérité, je vous en prie !

En quelques mots bafouillés, il venait de révéler à son interlocuteur qu'il était bel et bien lié à la morte sur laquelle Corentin était chargé d'enquêter !

Et, vu son désarroi, vu aussi la profonde douleur qui déformait à présent

ses traits insignifiants, il devenait évident aux yeux de Boris Corentin que ce malheureux petit homme n'était pour rien dans cette mort.

Restait à savoir quel était son lien exact avec Clotilde Saint-Avert et pourquoi il semblait espionner Sabine d'Embasle.

À voix basse pour ne pas être entendu par les clients qui commençaient d'arriver en petits groupes, Boris Corentin commença par lui apprendre la disparition de Clotilde. Pour ne pas insulter l'avenir, il se contenta pour le moment de lui dire qu'elle s'était noyée dans son étang de Sologne, sans rien dire des viols ni de l'assassinat.

Contrairement à ce qu'il craignait, Bernard Lecoing ne s'effondra pas sur la nappe en papier, ne poussa pas de grands cris, n'éclata pas en sanglots. Au contraire, il demeura figé, d'une immobilité cadavéreuse ; et son visage semblait soudain taillé dans un bloc de marbre blême. Comme si son désespoir, visible, palpable, était au-delà de toute expression possible, au-delà de l'humain.

Boris Corentin laissa passer près de trois minutes, durant lesquelles ni lui ni son interlocuteur ne bougèrent – à part le petit signe de tête que fit Boris au serveur pour lui signifier de repasser plus tard, pour la commande.

— Monsieur Lecoing, finit-il par dire d'une voix douce, aussi persuasive que possible, et si vous commenciez par m'expliquer de quelle façon vous étiez lié à M^{me} Saint-Avert ?

Bernard Lecoing parut d'abord ne pas comprendre ses paroles. Puis, il sembla s'extraire à grand-peine d'un très long et très profond cauchemar. Et il dit :

— Si vous voulez, oui... De toute façon, ça n'a plus aucune importance. Plus rien n'a d'importance maintenant...

Et il se mit à parler, sur un ton régulier et monocorde, comme détaché de ses propres paroles.

Sa confession ne dura pas plus d'une dizaine de minutes. Mais quand il se tut, Boris Corentin se sentait empli de pitié pour le malheureux petit homme qu'il avait en face de lui. Petit homme seul avec, entre les mains, les éclats de son rêve détruit, un rêve qui, comme tous les rêves, n'avait jamais eu d'existence que dans son esprit exalté.

Bernard Lecoing lui avait raconté les débuts d'une splendide histoire d'amour entre son Ophélie, comme il s'obstinait à nommer Clotilde Saint-Avert, et lui, depuis le moment où elle l'avait abordé rue de la Convention. Il lui avait décrit la passion qui s'était emparée d'eux deux, les serments éternels échangés. Il lui avait affirmé que Clotilde était décidée à divorcer pour qu'ils partent ensemble, loin, afin de tout recommencer à zéro. Il avait soupiré qu'elle tardait encore parce qu'elle avait très peur de son mari, mais que leur amour allait triompher, qu'il ne pouvait que triompher...

Mais, à mesure qu'il parlait, Boris Corentin avait reconstitué la véritable

histoire du pauvre homme. Il avait tout simplement été « recruté » par Clotilde Saint-Avert afin de lui servir de *toy* lors d'une « soirée minimecs ». Froidement, cyniquement recruté. Comme tous les autres avant et après lui.

Sauf que, sous ses dehors insignifiants, Bernard Lecoing était un exalté délirant, presque un demi-fou. Et que, à partir de cette vulgaire partouze à laquelle il avait participé – mais il venait de l'évoquer à mots si couverts que Corentin se demandait s'il ne l'avait pas complètement retransformée dans sa mémoire –, il s'était construit un merveilleux roman d'amour, une histoire irréaliste à la Tristan et Yseult.

Bernard Lecoing ne l'avait pas dit, mais Boris Corentin devinait qu'il avait dû, ensuite, accabler Clotilde Saint-Avert de son amour dément, la suivre, la poursuivre, peut-être la menacer de venir se tuer sous les fenêtres, ou de la tuer elle : avec ce type d'hommes, on ne pouvait jamais savoir. Eux-mêmes ne savaient pas de quoi ils étaient capables pour pouvoir continuer à vivre à l'intérieur de leur rêve dément...

Mais tout en se laissant aller à la pitié que lui inspirait ce pauvre homme, Boris Corentin réfléchissait. Au milieu du délire amoureux que Lecoing avait dévidé devant lui, il y avait une chose qui tranchait sur le reste, parce qu'elle sonnait juste, qu'elle était même plus ou moins argumentée.

C'était le fait que Clotilde Saint-Avert semblait avoir vraiment très peur de son mari et de ses réactions, si jamais il apprenait qu'elle le trompait.

Or, avec un individu aussi exalté et tenace que Bernard Lecoing, il n'était pas du tout impossible qu'Arnaud Saint-Avert ait eu vent de quelque chose. Peut-être même avait-il, à cette occasion, découvert le petit clan des Xénaïdes ?

C'était une piste nouvelle qui méritait d'être un peu creusée, et sans attendre, encore.

Face à un Bernard Lecoing qui, son récit fini, était retombé dans son apathie, Corentin saisit son portable dans sa poche droite, afin d'appeler Aimé Brichot.

— Je vous répète que M. Saint-Avert est en réunion téléphonique et qu'il est hors de question qu'il vous reçoive ! répéta la jeune femme brune sur le même ton mécanique et vaguement ennuyé.

Debout de l'autre côté de son bureau, Aimé Brichot serra les poings et fit un violent effort sur lui-même pour ne pas laisser libre cours à son exaspération.

— Mademoiselle Vangaard, je vous répète que je suis de la police judiciaire, que j'enquête au sujet de la mort de M^{me} Saint-Avert et qu'il est absolument indispensable que je pose quelques questions à M. Saint-Avert

dans les plus brefs délais ! insista-t-il en s'efforçant de rester courtois.

La superbe brune qu'il avait en face de lui resta de marbre, ses magnifiques yeux violets ressemblaient à deux minicubes de glace tout juste sortis du congélateur.

— Vous êtes peut-être de la police, capitaine... Brichot, articula-t-elle avec une pointe de mépris, mais ici vous êtes au ministère des Affaires étrangères, où l'autorité qui prévaut n'est certainement pas la vôtre ! M. Saint-Avert m'a donné pour consigne formelle de ne le déranger *sous aucun prétexte*. Or, vous êtes l'un de ces prétextes...

Son ton de voix se fit un peu plus conciliant et elle ajouta, avec ce qui pouvait passer pour un sourire :

— Je ne puis que vous encourager à joindre M. Saint-Avert par téléphone d'ici une petite heure : je suis certaine qu'il sera tout à fait disposé, alors, à vous répondre...

La rage au cœur, Aimé Brichot fut bien obligé de battre en retraite, devant l'intransigeance de Coralie Vangaard, l'assistante personnelle d'Arnaud Saint-Avert, que Boris Corentin lui avait demandé, par téléphone, d'aller voir afin de lui poser quelques questions complémentaires, notamment au sujet du fameux Bernard Lecoing.

En pénétrant dans le grand bâtiment du quai d'Orsay, il s'était demandé pourquoi les deux charmantes filles chargées de l'accueil des visiteurs avaient échangé un petit sourire en coin lorsqu'il leur avait dit qu'il venait voir Arnaud Saint-Avert et qu'il n'avait pas rendez-vous.

— Essayez toujours auprès de Coralie Vangaard, son assistante... avait fini par lui dire la plus blonde des deux, avec une petite moue de doute.

En fait, il s'en rendait compte maintenant, en arpentant les couloirs et les escaliers vers la sortie, les deux hôtesse devaient connaître suffisamment Coralie Vangaard pour savoir qu'elle lui opposerait un barrage infranchissable.

— Alors ? Vous avez pu voir M. Saint-Avert ? lui demanda gentiment l'hôtesse blonde, lorsqu'il se retrouva au comptoir d'accueil du hall.

Aimé Brichot fit la grimace :

— Pas moyen ! soupira-t-il avec un demi-sourire complice. Je crois bien que je l'aurais menacée de la prison à perpète, Mademoiselle Vangaard ne m'aurait pas davantage laissé avoir accès à son patron !

L'autre hôtesse, aux cheveux un peu plus foncés que sa collègue, eut un petit rire perlé. Et, après un coup d'œil furtif à droite et à gauche pour s'assurer qu'il ne traînait aucune oreille indiscreète, elle dit d'une voix chuchotante :

— C'est pas pour dire, mais on s'en doutait, Sandrine et moi, que vous vous planteriez. Vous savez comment on la surnomme, Coralie Vangaard,

entre nous ?

— Euh, non... fit Aimé Brichot, qui trouvait ces deux jeunes femmes tout à fait sympathiques... et plutôt agréables à regarder, ce qui ne gâtait rien.

— On l'appelle Cerbera ! glissa triomphalement la dénommée Sandrine. Vous savez : comme Cerbère, le monstre à trois têtes qui gardait les Enfers, chez les Grecs...

Aimé Brichot eut d'abord un petit rire discret, et il répondit sur un ton badin :

— Bien sûr que je connais : on n'est pas tous incultes, dans la police ! Et je trouve que le sobriquet est drôlement bien trouvé. D'ailleurs, je me demande si...

Il s'arrêta net au milieu de sa phrase. Son visage dut prendre une drôle d'expression car les deux hôtes le regardèrent d'un air vaguement inquiet.

Une petite lampe rouge venait de s'allumer dans son cerveau de policier. Et, maintenant, elle clignotait furieusement.

Il venait de se souvenir de ce que Clotilde Saint-Avert avait noté dans son agenda électronique, à la date de sa mort : « *RV Cerb. enfin !* »

Ce mot, *Cerb.*, qui se terminait par un point, ce ne pouvait être qu'une abréviation.

Cerb. mis pour Cerbera.

CHAPITRE VIII



— Vous êtes très pressé ? demanda Sabine avec un sourire engageant, au petit homme qu'elle surplombait de vingt bons centimètres, et qui semblait hypnotisé par sa formidable poitrine. Non, parce que, si vous avez un petit moment, je pourrais peut-être vous offrir un verre : vous m'avez si gentiment renseignée...

Sabine d'Embasle se mordit légèrement la lèvre inférieure sans même s'en rendre compte, signe chez elle d'une certaine nervosité inhabituelle.

La veille au soir, en sortant de chez Fadila Al-Yaceb, à Neuilly, elle avait traîné dans trois bars du quartier de l'Étoile, mais sans aucun succès.

Oh, bien sûr, il n'avait pas manqué d'hommes pour accoster cette superbe femme blonde carrossée comme un fantasma hollywoodien ! Mais aucun n'avait le genre qui convenait pour prétendre accéder au statut enviable de « minimec » : trop mâles, tous. Or, il lui en fallait absolument un : Sabine en faisait une affaire d'honneur, elle qui n'était encore jamais venue seule à une soirée des Xénaïdes, contrairement aux autres à qui c'était déjà arrivé quelquefois.

C'est pourquoi, en ce début d'après-midi, elle était sortie de chez elle pour s'engouffrer dans le métro. C'était très pratique, le métro, pour ce qu'elle avait en tête : il y avait beaucoup de monde – donc beaucoup d'hommes – et les vitres permettaient des jeux de regards intéressants...

C'est justement dans l'une des vitres sombres que son regard avait croisé celui de ce petit homme aux cheveux blondasses, au visage gris et terne, au corps étroit et tout engoncé dans un costume marron de mauvaise coupe et de tissu *cheap*, assis deux banquettes plus loin.

Aussitôt, le cœur de Sabine s'était mis à battre plus vite : celui-là, au moins physiquement, avait tout pour faire un *toy* plus que présentable. Elle s'imaginait déjà, harnachée de son godemichet, en train de s'introduire entre ses fesses maigres et probablement blafardes.

Elle se voyait lui coincer littéralement la tête entre ses deux gros seins pendant que, juché sur son corps splendide comme un petit coq, il s'escrimerait à la pénétrer de son phallus raide et bouillonnant de désir...

Durant les cinq stations suivantes, Sabine s'était arrangée pour croiser de nombreuses fois le regard du petit homme, qui semblait vraiment attiré par elle. À chaque fois que cela se produisait, elle s'appliquait à baisser pudiquement les yeux, avec un petit sourire timide. Comme si elle-même était flattée et impressionnée d'avoir attiré sur sa modeste personne l'attention d'un mâle aussi tentant...

Juste avant la station George V, elle avait décidé de brusquer le sort et s'était levée pour sortir de la rame : elle n'allait tout de même pas se taper toute la ligne N°1 pour rien ! Elle avait eu du mal à réprimer un sourire de

triomphe en constatant du coin de l'œil que son « soupirant » venait de descendre du wagon à son tour et lui emboîtait le pas vers les escaliers.

Une fois sur le large trottoir des Champs-Élysées, elle prit l'air égaré et soucieux d'une femme qui cherche à se repérer dans un endroit inconnu. Et, lorsque le petit homme, qui s'efforçait de conserver un air indifférent, arriva à sa hauteur, d'une démarche un peu sautillante, elle l'aborda carrément, sous prétexte de chercher la rue de Washington – premier nom qui lui était venu à l'esprit.

Il ne se fit pas prier pour accepter l'invitation que Sabine venait de lui faire et, ensemble, ils pénétrèrent dans le premier café qui se trouvait sur le chemin, situé juste avant le carrefour avec l'avenue George V.

Ils s'installèrent côte à côte sur la banquette de moleskine bleue, devant une petite table ronde, que l'un des garçons s'empressa de venir essuyer.

— Je m'appelle André, André Chamoulaud ! annonça le petit homme sur un ton aussi solennel que s'il l'avait informée qu'il était Grand-Croix de la Légion d'honneur.

— Et moi Paméla... susurra Sabine, peu soucieuse de lui dévoiler d'emblée sa véritable identité.

Elle allait ajouter autre chose, mais le garçon se dressa devant eux pour prendre la commande. Sabine choisit un thé citron, alors qu'elle aurait plutôt eu envie d'un whisky. Mais il fallait sauvegarder certaines apparences...

— Donnez-moi un diablo-grenadine, je vous prie ! dit alors André Chamoulaud, avec l'autorité d'un Bonaparte à Arcole.

Sabine se sentit fondre et une délicieuse chaleur prit naissance au bas de son ventre. Un quadragénaire qui carburait au diablo-grenadine, ça c'était de la graine de minimec ! Elle allait faire un tabac, demain soir, auprès des autres Xénaïdes, avec celui-là...

Vingt minutes plus tard Sabine d'Embasle savait pratiquement tout de la petite vie sans relief et du travail sans intérêt d'André Chamoulaud : récit fait d'un ton péremptoire et vaguement pompeux, débité comme une succession de hauts faits d'armes, presque un cycle légendaire.

Pas à dire : elle tenait un cru d'exception !

Il n'y avait qu'un bémol, c'est que le sieur Chamoulaud ne faisait pas mine d'amorcer les traditionnels travaux d'approche érotiques, qui auraient permis à Sabine de passer à la phase suivante de son plan de séduction.

En fait, il arrivait assez souvent que de futurs *toys* soient, au début, plus ou moins paralysés par l'appréhension, la crainte de la rebuffade à laquelle les femmes les avaient habitués. Surtout lorsqu'elles étaient aussi intimidantes que celle-ci.

Logiquement, Sabine aurait dû ferrer ce merveilleux mais trop timide poisson tout en douceur, laisser venir, prendre la peine d'un second rendez-vous, faire discrètement les premières avances, etc. Et c'est en effet exactement ainsi que Sabine procédait d'ordinaire.

Seulement, là, le dîner des Xénaïdes était prévu pour le lendemain et, entretemps, elle avait quantité d'autres choses à faire. C'est pourquoi, exceptionnellement, elle décida de brusquer les choses.

— Vous savez, André, murmura-t-elle tout près de son oreille, en prenant soin que l'un de ses formidables seins vienne s'appuyer contre son bras, je ne sais pas pourquoi, mais j'ai l'impression que vous êtes exactement un homme comme je les aime... J'aimerais beaucoup que vous acceptiez de m'accompagner à la soirée intime que donne une amie à moi, demain soir...

Tout en parlant, et pour faire bonne mesure, elle posa sa main sur la cuisse de son voisin – aussi haut sur sa cuisse que la décence le permettait.

Aussitôt, à voir son corps se raidir et les traits de son visage se figer en une sorte de réprobation choquée, Sabine comprit qu'elle venait de commettre une erreur grave, à force de vouloir aller trop vite en besogne.

Elle retira sa main tout de suite et s'écarta d'André Chamoulaud, mais c'était trop tard, le mal était fait. Pas de chance : malgré son apparence insignifiante, presque minable, elle était tombée sur l'un de ces « minimachos », comme les Xénaïdes les avaient surnommés ; des types qui, bâtis comme Louis de Funès, se prenaient tout de même pour Lino Ventura et entendaient rester maîtres du jeu de la séduction, pour lequel ils étaient pourtant particulièrement désarmés.

— Je... Je crains que ce ne soit pas possible, Madame, dit Chamoulaud d'un ton froid, presque sec. Je ne suis pas maître de mon emploi du temps, voyez-vous. D'ailleurs, je vais devoir vous quitter, à présent.

Il se leva en effet et, après s'être comiquement incliné d'un balancement sec devant elle, il pivota sur les talons, quitta le café et disparut dans la foule des promeneurs qui descendaient ou montaient les Champs-Élysées.

Sabine d'Embasle eut un petit haussement d'épaules fataliste et un sourire en coin : « Mal joué, ma fille ! », se dit-elle, finalement plus amusée qu'autre chose.

Il ne lui restait plus qu'à régler les deux consommations, à sortir du café et à repartir en chasse. Ah, ce n'était pas toujours de tout repos, la vie d'une Xénaïde...

Elle sortait son porte-monnaie de son sac lorsque, tournant machinalement la tête vers la gauche, ses yeux rencontrèrent ceux d'une très jolie jeune femme rousse et frisée, assise en solitaire deux tables plus loin, et qui semblait la dévisager avec un certain intérêt.

Les sens toujours en alerte, Sabine se dit qu'elle avait l'air vraiment appétissante, cette rouquine. Après tout, faute d'avoir trouvé un minimec, si

elle pouvait se consoler entre deux bras féminins accueillants...

Par jeu, pour tâter le terrain, Sabine planta ses yeux dans ceux de la jeune femme, lesquels avaient l'air d'un très beau vert, ce qui ne gâtait rien. Non seulement l'autre ne baissa pas les paupières, mais elle lui sourit avec un imperceptible mouvement de la tête.

N'ayant rien à perdre, Sabine repoussa du pied la chaise qui se trouvait en face d'elle, de l'autre côté de la petite table ronde et, avec un gracieux geste d'invite de la main gauche, dit à la rousse frisée :

— Puisque vous êtes seule et que je viens de me faire lâcher en rase campagne, vous pourriez peut-être venir vous installer à ma table afin de m'expliquer pourquoi vous me regardez avec tellement d'insistance ?

À sa grande satisfaction, la fille se leva aussitôt de sa chaise et, avec beaucoup de naturel, vint se poser juste en face d'elle. Sabine nota qu'elle avait une silhouette à la fois élancée et sensuelle, avec des pleins et des déliés exactement là où il convenait qu'ils soient. Elle remarqua aussi que, lorsqu'elle souriait, une petite fossette très mignonne apparaissait au bas de sa joue droite.

— Je m'appelle Sabine, déclara-t-elle, ne jugeant pas utile, avec une fille, de cacher son vrai prénom.

La rouquine eut un petit sourire mutin, et ses magnifiques yeux émeraude se mirent à pétiller derrière ses petites lunettes rondes cerclées d'or :

— Tiens, je croyais que c'était Pamela ? Que de mystère, d'entrée de jeu ! En tout cas, moi, je m'appelle Géraldine... et c'est mon vrai prénom !

— C'est un joli prénom et qui vous va très bien, murmura Sabine, en plongeant ses yeux dans les siens. Est-ce que je peux vous offrir quelque chose ? À boire, je veux dire...

— J'avais compris ! Eh bien, au risque de passer pour une dévergondée, je crois que je prendrais volontiers un whisky. Sans eau ni glace, bien entendu.

— Très bien, ce sera la même chose pour moi ! dit Sabine avec un certain empressement. J'avoue que le thé citron... Disons que je ne me sens pas encore tout à fait assez « rombière » pour ce genre de breuvage !

Géraldine Hébert – car c'était elle, bien entendu – eut un petit sourire gentiment ironique :

— On va dire que le thé, c'était juste fait pour ne pas trop effaroucher le matou...

La remarque était directe et Sabine en resta une seconde ou deux un peu interloquée. Mais elle se reprit très vite et rendit son sourire à Géraldine :

— Je vois que rien ne vous échappe ! En tout cas, je suis ravie que le hasard vous ait conduite dans ce café...

— Ce n'est pas le hasard, je vous ai suivie, répondit très tranquillement Géraldine.

Sabine d'Embasle eut un petit sursaut du buste :

— Comment ça, suivie ?

Géraldine eut un petit haussement d'épaules :

— Oh, c'est tout bête. Il se trouve que je suis sortie de la même rame que vous et votre *amant de poche*...

— Mais ce n'est pas mon amant ! fit mine de s'insurger Sabien, en riant à moitié.

— J'avais compris ! Mais c'est comme ça que j'appelle les mecs de son gabarit...

Géraldine se pencha en avant, par-dessus la petite table et, prenant un air un peu gêné, elle ajouta, un ton plus bas :

— Vous allez peut-être me prendre pour une espèce de folle, mais tant pis, je vous le dis : il n'y a que ce genre de petit bonhomme en apparence insignifiant qui arrive à me faire de l'effet... en tout cas sur un certain plan. Vous me comprenez, n'est-ce pas ?

— Oh, pour ça, très bien ! assura Sabine, de plus en plus intéressée et intriguée par la rouquine.

Géraldine fit mine de s'enthousiasmer pour son sujet :

— Ils sont tellement craquants ! Quand on les déshabille, on a l'impression de jouer à la poupée, de pouvoir leur faire faire tout ce qu'on veut ! Avec, en plus, la satisfaction de se dire qu'on est la seule à savoir ce qui se cache derrière leur physique passepartout. C'est vraiment très excitant...

Sabine en était à se dire qu'elle devait avoir un ange gardien super balèze, pour avoir mis cette fille sur son chemin. Mais elle reprit ses esprits très vite :

— Tout ça ne me dit pas pourquoi vous m'avez suivie...

— Eh bien, mais si voyons ! s'exclama Géraldine. Quand j'ai vu une femme aussi somptueuse que vous, aussi désirable, aussi belle, aborder carrément l'amant de poche qui la suivait et l'entraîner dans un café au bout d'une minute, je n'ai pas résisté à la curiosité de voir ce que ça allait donner !

— Vous me trouvez réellement belle et désirable ? demanda alors Sabine d'une voix plus sourde.

Géraldine Hébert était incapable de rougir sur commande. Dommage... À la place, elle se contenta de baisser les yeux, d'émettre un petit rire gêné, avant de répondre d'une voix mal assurée :

— Oh, pardon si je vous ai choquée ! Je parle toujours trop et trop vite... « Tu es trop spontanée, ça te jouera des tours ! », me dit toujours mon père. Et là, ben...

Elle fit mine de se raffermir et, relevant la tête, plongea ses yeux dans ceux de son interlocutrice :

— Bon, maintenant que j'ai commencé, autant aller jusqu'au bout : en

fait, avant de découvrir le charme des *amants de poche*, eh bien... eh bien je n'avais jamais fait l'amour qu'avec des filles, voilà, c'est dit !

Sabine d'Embasle posa doucement sa main sur celle de Géraldine Hébert :

— Vous n'en avez pas un peu assez de cet endroit ? Qu'est-ce que vous diriez de venir prendre un verre chez moi ? J'habite tout près et mon whisky est bien meilleur que celui-ci !

De nouveau Géraldine baissa les yeux, comme si un reste de pudeur ou de timidité l'y contraignait.

— Je veux bien, oui... murmura-t-elle, en s'attribuant mentalement un premier prix d'hypocrisie.

Vingt minutes plus tard, elle se prélassait dans un large et profond canapé de cuir crème, face à une immense baie vitrée qui allait du sol au plafond et offrait une vue somptueuse sur le Champ-de-Mars et la Tour Eiffel, quatre étages plus bas.

Sabine était à l'autre bout du grand salon, en train de verser deux solides rasades de Macallan 18 ans d'âge dans des verres en cristal taillé de Bohême.

Lorsqu'elle revint vers le canapé, Géraldine se fit la réflexion que cette grande bourgeoise avait beau avoir visiblement entamé la quarantaine, c'était néanmoins l'une des femmes les plus sensuelles, les plus somptueuses, les plus impressionnantes qu'il lui ait été donné d'approcher d'aussi près. Et elle se disait qu'elle allait certainement avoir bien du mal à résister à cette tentation sur pieds.

Car Géraldine savait fort bien pour quelle raison Sabine d'Embasle lui avait proposé de poursuivre ici, chez elle, leur petite conversation, juste après qu'elle lui eut avoué ses penchants « féminophiles ».

C'était avec l'idée fermement arrêtée de la mettre dans son lit : ça se lisait à livre ouvert dans ses yeux bleu acier, qui semblaient ne ciller jamais.

Si elle avait été seule dans l'existence, Géraldine n'aurait pas demandé mieux que de céder aux avances de cette femme magnifique. Seulement, il y avait Liselotte. Liselotte Faarup, la belle Danoise qui partageait sa vie depuis près de deux ans, et dont elle était de plus en plus amoureuse.

Déjà, ces derniers temps, les circonstances avaient fait que Géraldine avait donné quelques « coups de canif » dans le contrat de fidélité tacite qui les liait, il ne s'agissait pas que ça devienne une habitude !

Sabine prit place sur le canapé, juste à côté d'elle, et lui tendit l'un des deux verres avec un sourire gourmand. Dans le mouvement qu'elle avait fait pour s'asseoir, les pans de sa robe fendue très haut s'étaient lentement écartés, dévoilant une cuisse longue, magnifique et délicatement bronzée, pratiquement jusqu'à l'aîne.

Les deux femmes trinquèrent silencieusement, en se regardant droit dans

les yeux. Elles burent chacune une gorgée de l'excellent whisky au fort parfum de tourbe. Puis, avec une douceur pleine d'autorité, Sabine ôta son verre à Géraldine, avant de le poser à côté du sien sur la table basse.

Puis, toujours sans prononcer la moindre parole, elle entoura ses épaules de son bras, avec un petit sourire tranquille, comme si elle était sûre d'être déjà en terrain conquis.

De fait, se sentant de plus en plus alanguie, Géraldine n'était pas certaine de le défendre très vaillamment, ce terrain que son hôtesse convoitait.

Lorsque Sabine posa doucement ses lèvres sur les siennes et que sa formidable poitrine s'écrasa contre ses petits seins ronds, Géraldine ne fit même pas semblant de vouloir résister.

Et pas davantage lorsqu'une langue agile, douce, chaude et persuasive força le barrage de ses dents de nacre pour venir à la rencontre de sa propre langue.

Elle laissa même une main se glisser sous son pull, qu'elle portait à même la peau, et venir emprisonner doucement l'un de ses seins élastiques.

Géraldine se sentit presque frustrée lorsque Sabine, après de longues secondes, mit fin à leur baiser, pour murmurer tout près de son oreille :

— Je sens que nous allons devenir de très grandes amies, toi et moi... Car on se dit « tu », n'est-ce pas ?

Géraldine Hébert se garda bien de répondre à Sabine d'Embasle que, dans la mesure où elle venait de lui rouler la pelle des grands soirs et qu'elle continuait à lui peloter les seins, c'était bien le moins.

Au lieu de paroles inutiles, elle se pencha vers elle et prit l'initiative d'un second baiser, que Sabine lui rendit avec encore plus de fougue, pensant que sa conquête avait définitivement perdu la tête et qu'il n'y avait plus qu'à la cueillir.

Ce en quoi elle se trompait.

Bien sûr, ce baiser, plus long, plus sauvage, fit couler du feu dans les veines de Géraldine.

Bien sûr, elle trouvait fort agréable la caresse féminine sur ses seins, et mourait d'envie elle-même de partir à la découverte du corps magnifique qui s'offrait à elle.

Bien sûr, elle avait conscience que ses sens étaient en train de s'échauffer dangereusement, qu'il suffirait d'un rien pour qu'elle fasse réellement et complètement l'amour avec cette walkyrie de plus en plus déchaînée.

Mais, au milieu de ce tourbillon de sensualité et d'érotisme, Géraldine Hébert gardait la tête froide – ou en tout cas une partie de sa tête : sa « partie flic ».

Car elle savait qu'elle avait un coup à jouer.

Un coup qui, pour la suite des événements et de l'enquête, pouvait

s'avérer décisif.

Mais, pour cela, il fallait s'avancer jusqu'à l'extrême bord de ce volcan de sensualité débridée qu'était Sabine d'Embasle.

En essayant de ne pas s'y laisser engloutir.

CHAPITRE IX



Lorsque la porte s'ouvrit, suite à son coup de sonnette, Arnaud Saint-Avert eut un petit pincement dans la région du cœur, en découvrant la silhouette déhanchée et longiligne de Coralie Vangaard.

Il avait beau la voir presque tous les jours, depuis cinq ans qu'elle était sa plus proche collaboratrice au Quai d'Orsay, il ne parvenait pas à se blaser. Jamais une femme ne lui avait fait autant d'effet, et Dieu sait pourtant si, à 48 ans révolus, il en avait connu !

Consciente de l'admiration qu'elle suscitait chez son patron, du pouvoir érotique qu'elle avait sur lui, Coralie ne bougeait pas de l'encadrement, une jambe légèrement repliée, une main sur la hanche et l'autre bras appuyé au chambranle, légèrement déhanchée et cambrée.

Une chatte. Une panthère.

Lorsqu'il pensait à son assistante, c'était toujours des adjectifs félins qui venaient à l'esprit d'Arnaud Saint-Avert. Et pas seulement au sien, du reste.

De ses années de danse – classique et acrobatique – entre 8 et 19 ans, Coralie Vangaard avait conservé un corps à la fois musclé et d'une extraordinaire souplesse : quand elle voulait s'en donner la peine, elle paraissait n'avoir pas de squelette sous ses muscles longilignes et harmonieux.

Ce qui ne l'empêchait nullement d'être dotée d'une poitrine certes modeste mais qui aurait fait envie, par son dessin et sa fermeté, à la plupart des femmes. Et d'une croupe ronde, dure et naturellement saillante qui – dit Saint-Avert lorsqu'il était bien excité – « appelait l'enculage », une pratique que sa dévouée collaboratrice ne lui refusait jamais.

Mais Coralie Vangaard n'était pas qu'un corps, aussi affolant soit-il. Son côté félin ne s'arrêtait pas au ras de son cou : avec son visage fin et triangulaire, ses pommettes hautes, ses immenses yeux violets et sa large bouche rouge, elle faisait irrésistiblement songer à une chatte gourmande et sensuelle, ce qu'elle savait être en effet.

En revanche, Arnaud Saint-Avert était l'une des rares personnes à savoir quel redoutable ordinateur se cachait à l'intérieur de cette tête aussi bien faite, derrière ce visage si propre à susciter le désir.

C'est du reste ce qui faisait que, depuis cinq ans qu'ils travaillaient ensemble, leur duo n'avait jamais vu passer le moindre nuage, jamais connu le plus petit raté. Car dès leur premier contact, ces deux-là s'étaient flairés et avaient compris qu'ils étaient de la même race.

Celle des ambitieux froids et sans scrupule. Celle des grands squalos d'eaux troubles et profondes, qui ne supportaient pas que qui ou quoi que ce soit ose venir se mettre en travers de la route qu'ils s'étaient tracée.

Comme, en plus, cette double entente, intellectuelle et professionnelle, s'était enrichie très vite d'une parfaite harmonie sexuelle, Arnaud Saint-Avert et Coralie Vangaard formaient un couple indestructible.

Mais, jusqu'à maintenant, un couple de l'ombre.

— On peut savoir pourquoi tu m'as fait venir jusqu'ici ? finit par demander Arnaud Saint-Avert, tandis que la jeune femme brune s'effaçait pour le laisser entrer.

Cela faisait partie de leur entente tacite. Dans le cadre de leur vie professionnelle ils se vouoyaient, et il était entendu que Saint-Avert était le patron et Coralie sa subordonnée. Mais lorsqu'ils se voyaient en dehors, le tutoiement devenait de rigueur et ils restaient sur un pied de stricte égalité. C'est pourquoi Saint-Avert n'était nullement choqué d'avoir été en quelque sorte « convoqué » par son assistante...

— Il s'est passé quelque chose, tout à l'heure, au Quai, pendant que tu étais à ton rendez-vous, et ça m'ennuyait de t'en parler par téléphone, répondit Coralie, en le suivant vers le petit salon très lumineux de son appartement.

Lorsqu'elle avait affirmé à Aimé Brichot que Saint-Avert était en conférence téléphonique, elle avait menti. En réalité, il se trouvait en rendez-

vous « extérieur », et un rendez-vous dont personne n'était censé être au courant, puisqu'il avait rapport avec un contrat de ventes d'armes rien moins qu'officiel...

Comme un homme qui se sent « comme à la maison » chez sa « vieille » maîtresse, Arnaud Saint-Avert alla directement au petit bar d'angle afin de s'y servir un verre d'armagnac, son alcool favori. Puis, il vint se laisser tomber dans le petit canapé de velours vert foncé.

— Allons, dis-moi ce qui te préoccupe...

Coralie s'approcha à son tour du canapé, après avoir récupéré son verre de vin blanc sur la table basse, où la bouteille trônait dans son seau. Elle était vêtue d'une ample et longue tunique couleur de soie écrue, dont la semi-transparence laissait voir qu'elle ne portait rien en dessous, à en juger par le triangle noir du pubis et les deux aréoles sombres de sa poitrine.

— Il y a un flic qui est venu au Quai pour te poser des questions, tout à l'heure, répondit-elle, tandis que Saint-Avert posait négligemment sa main droite à la saignée de son genou. Un certain capitaine Brichot, de la Brigade de répression du proxénétisme. Il avait des questions assez urgentes à te poser et il a lourdement insisté...

Du genou de son assistante, la main de Saint-Avert était remontée vers sa cuisse, se faufilant sous la tunique. Il eut un petit sourire supérieur :

— Je le connais : il fait partie de la fine équipe que l'on m'a refilée il y a trois jours. Ne t'inquiète pas : je suis bien certain de les avoir parfaitement enfumés dès le départ, lui et son petit copain Corentin !

Lorsque ses doigts atteignirent les premiers poils bouclés de sa collaboratrice, Arnaud sentit sa verge s'ériger dans son pantalon, et il en ressentit une absurde fierté.

— Il voulait avoir des précisions au sujet de Bernard Lecoing... laissa tomber Coralie Vangaard.

Pour le coup, l'érection de Saint-Avert disparut encore plus vite qu'elle n'était venue.

— Tu es certaine ? souffla-t-il, en levant un visage tendu vers son assistante.

— C'est ce qu'il m'a dit...

— Merde !

Arnaud Saint-Avert ne jurait quasiment jamais. Et seulement lorsqu'il était vraiment très embêté. Et justement, là, il avait l'impression qu'une grosse tuile venait de lui tomber sur la tête. Ou bien qu'une poignée de sable venait d'être jetée dans la mécanique superbement huilée qu'il avait conçue sur pied dans un but bien précis et tout à fait accompli.

Se débarrasser de sa femme légitime.

Arnaud Saint-Avert abandonna les cuisses et le ventre de son assistante,

pour aller se resservir un cognac – qu’il dosa très généreusement. Puis, son verre ballon à la main droite, l’autre derrière le dos, il se mit à arpenter la pièce, les yeux dans le vague et les sourcils froncés.

Lorsqu’il se livrait à ce petit manège, Coralie Vangaard savait qu’il valait mieux ne pas essayer d’interrompre le cours de ses réflexions. Elle resta donc sagement immobile, debout contre le canapé...

Saint-Avert réfléchissait, en effet. Et à plein régime. Sauf que sa pensée tournait à vide ou presque. Il ne comprenait pas quelle erreur il avait pu faire.

Lorsque ce Bernard Lecoing avait pris rendez-vous avec lui, il avait d’abord refusé de le recevoir, comme il refusait à peu près tout rendez-vous avec des inconnus. Mais comme celui-ci avait insisté en précisant qu’il s’agissait « du bonheur de Clotilde », il avait été intrigué et l’avait rencontré – sur un banc du parc Monceau.

Là, face à ce petit homme malingre et insignifiant, Arnaud Saint-Avert était tombé des nues.

D’abord, ce Lecoing lui avait tenu un discours de fou furieux, selon lequel Clotilde et lui s’aimaient d’un amour fou et éternel, qu’il fallait qu’il accepte de lui rendre sa liberté, etc. Il avait été à deux doigts de couper court.

Mais il était resté cloué à son banc. Car le petit homme s’était mis à expliquer dans quelles circonstances il avait connu Clotilde. C’est alors que Saint-Avert avait découvert un monde inconnu, un abîme dans lequel il avait plongé : les Xénaïdes, les *toys*, les partouzes auxquelles Clotilde participait régulièrement avec ses amies intimes et des types minables, dragués dans la rue ou les bars...

Arnaud Saint-Avert n’avait même pas eu à prendre la décision de supprimer sa femme : à la fin de son entrevue avec Bernard Lecoing, elle était déjà logée dans son cerveau sans même qu’il l’ait sentie y entrer.

Aussitôt, il s’était dit qu’il allait courir des risques insensés pour une simple question d’amour-propre, de fierté masculine. Mais il avait mentalement balayé l’objection. Il se connaissait et savait que jamais il ne pourrait vivre en paix, tant qu’il n’aurait pas gratté cette tache ignoble et indélébile qui les salissait, lui et le nom qu’il portait.

C’est tout naturellement qu’il s’était ouvert de son projet à Coralie Vangaard. Qui avait réagi exactement comme il s’y attendait : sans cri, sans protestation effarouchée, sans leçon de morale, sans vertueuse indignation. Simplement, avec le plus grand calme, d’une voix aussi posée que d’ordinaire, elle lui avait proposé son aide en ces termes :

— Arnaud, je crois que je peux t’être utile, dans ce projet. Tu sais aussi bien que moi que ton idiote de femme est amoureuse de moi comme une collégienne ? Eh bien, il faut jouer là-dessus, de façon à ce que toi, tu restes en dehors de tout, que tu demeures insoupçonnable...

Coralie Vangaard méprisait et détestait Clotilde. D’instinct. Parce qu’elle

était un obstacle entre Arnaud Saint-Avert et elle. Ou, plus exactement, entre la fortune considérable de Saint-Avert et son avidité personnelle.

Et c'est elle aussi, par un raffinement de sadisme, qui avait eu l'idée du viol et des nains. Laquelle avait tout de suite séduit Arnaud : puisque Clotilde avait cru bon de le ridiculiser en le trompant avec des demi-portions, eh bien elle allait souffrir et périr par où elle avait péché !

Trouver les nains en question n'avait pas été un problème. Saint-Avert s'était adressé à son vieil « ami » Praskevic, un Serbe de Bosnie à qui, une douzaine d'années plus tôt, il avait vendu un important stock de fusils-mitrailleurs – sans que la République française n'entende jamais parler de cette vente, bien entendu.

Avec Praskevic, il n'y avait pas à se gêner et c'est très directement qu'il lui avait exposé ses désirs :

— J'ai besoin de trois ou quatre nains, prêts à tabasser et violer ma femme. Ce sera trois mille euros par tête...

Le Serbe avait eu un grand sourire :

— Pour trois mille euros, je t'en trouve douze, si tu veux !

— Trois suffiront, avait calmement répondu Arnaud. Il me les faudrait d'ici deux à trois semaines...

— Tu les auras, mon frère !

Le lecteur connaît la suite. Le seul regret d'Arnaud Saint-Avert restait de n'avoir pas pu assister au supplice et à la mise à mort de sa femme. De ne pas pouvoir pleinement savourer sa vengeance sur elle.

Mais Coralie avait été très ferme là-dessus :

— Il est tout à fait indispensable que tu restes à Paris et que tu te montres, pendant que j'opérerai : tu dois rester absolument insoupçonnable ! Et il faudra aussi que ce soit toi qui ailles faire du foin auprès des flics en exigeant qu'on mette tout en œuvre pour la retrouver, etc. Enfin, tout le cirque, quoi !

De fait, tout s'était déroulé comme Coralie et lui l'avaient prévu, le plan avait parfaitement fonctionné.

Et voilà que le nom de ce Bernard Lecoing refaisait surface ! Et dans la bouche de l'un des flics chargés de l'enquête en plus ! Il y avait de quoi être nerveux...

Il fallait certainement faire quelque chose pour éteindre ce début d'incendie. Mais quoi ?

Arnaud Saint-Avert était venu se rasseoir dans le canapé, l'air absorbé et morose. Avec un petit sourire trouble, Coralie grimpa à son tour sur le canapé et, les genoux de chaque côté des jambes de son patron, s'assit à califourchon sur le haut de ses cuisses, tunique retroussée sur ses hanches fines.

— Et si on pensait un peu à autre chose ? murmura-t-elle en frottant ses fesses dures contre lui. Je n'aime pas te sentir tendu, comme ça. Moi aussi, je

suis un peu tendue, d'ailleurs : je crois que ça nous ferait du bien de nous envoyer en l'air... J'aimerais bien avoir ta queue dans mon ventre...

C'était le genre de demande directe auquel Saint-Avert résistait très rarement, lui dont la virilité était toujours prête à s'exprimer. Mais, là, il se contenta d'un morne :

— Pas envie...

— Très bien ! répliqua Coralie en prenant l'air pincé et en quittant le canapé. Si c'est comme ça, je peux aussi bien jouir toute seule, je n'ai pas besoin de toi !

Elle fit passer sa tunique par-dessus sa tête et apparut dans sa splendide et harmonieuse nudité. Sans toutefois allumer la moindre étincelle d'intérêt dans les yeux d'Arnaud. Elle eut un petit sourire assuré.

Elle savait très bien ce qu'elle devait faire pour le tirer de sa léthargie ; à quel spectacle il ne pouvait jamais résister, et qu'elle était seule à pouvoir lui offrir.

Coralie s'allongea sur l'épaisse moquette gris souris. Les jambes jointes, elle commença par caresser doucement ses seins, ses flancs, son ventre, avec des mouvements dont l'élégance et la souplesse trahissaient l'ancienne danseuse.

Soudain, elle plaqua ses deux bras sur la moquette, légèrement écartés de son corps. Puis, lentement, sans le moindre à-coup, elle plia les genoux tout en les gardant serrés. Dans le même élan, lorsque ses talons touchèrent ses fesses, elle les fit décoller du sol.

À ce stade, Arnaud Saint-Avert, juste en face d'elle, avait déjà une vision merveilleusement obscène du fruit mûr de son ventre, entre les cuisses soulevées mais encore serrées l'une contre l'autre. Et une vague lueur d'intérêt s'alluma dans ses prunelles pâles.

Coralie ne s'arrêta pas en si bon chemin. Prenant appui sur ses deux bras, elle continua à faire remonter ses genoux vers sa poitrine, avec une souplesse telle que le mouvement paraissait ne lui coûter aucun effort.

En même temps, elle entreprit de relever la tête et de la projeter vers son ventre, tout en ouvrant les cuisses.

Bien qu'il l'ait vu faire cela de nombreuses fois, Saint-Avert en resta sidéré : ramassée en boule comme elle l'était à présent, Coralie donnait l'impression vraiment d'avoir une colonne vertébrale en caoutchouc.

La jeune femme continua de se ramasser sur elle-même, jusqu'à ce que sa tête soit engagée entre ses cuisses incroyablement repliées et ouvertes, son menton reposant loin sous son nombril.

Ensuite, dans un dernier effort, elle n'eut plus qu'à baisser la tête et sa bouche entra en contact avec son propre sexe.

Après un dernier sourire en direction de son amant, Coralie plongea ses

lèvres dans sa corolle et se mit à titiller son clitoris du bout de la langue.

Contrairement à ce que pensaient les différents amants devant qui elle s'était livrée à cet hallucinant tour de force, elle n'était jamais parvenue à l'orgasme par cet « auto-cunnilingus ». Mais elle savait le pouvoir érotique que l'exercice avait sur la plupart des hommes.

De fait, relevant un sourcil, et sans cesser d'agacer du bout de la langue son petit bourgeon dur, elle vit Arnaud se lever comme un automate et venir vers elle. Précédé de la bosse hautement significative de son pantalon.

Coralie en fut ravie : elle allait lui rendre un peu de la sérénité dont ils allaient avoir ensuite grand besoin.

Pour faire face ensemble et rapidement à la menace imprévue représentée par Bernard Lecoing.

CHAPITRE X



— Tu viens faire ta toilette, mon bébé ? demanda la voix féminine, rauque et assez vulgaire, depuis la petite salle de bain attenante à la chambre.

Assis nu sur le bord du lit de cette minable chambre d'hôtel, dans le quartier de la porte Saint-Denis, son sexe recroquevillé entre ses cuisses maigres et blêmes, Bernard Lecoing parut émerger péniblement d'un mauvais rêve.

Il se leva avec des mouvements d'automate et se dirigea vers la salle de bain. À travers la mince cloison de droite, on entendait distinctement un couple en train de s'engueuler. Probablement une pute et son client, pas d'accord sur le tarif : il n'y avait à peu près que ça, dans cet hôtel de quatre étages, des putes et leurs clients. Plus trois ou quatre Africains clandestins, dans les mansardes sous le toit.

Lorsqu'il pénétra dans la salle de bain, Lecoing eut un petit choc en découvrant qu'Amanda s'était dépouillée de tous ses vêtements, à l'exception de ses bas fumés et de ses chaussures noires à talons.

C'était une blonde d'environ un mètre quatre-vingt, au visage hautain, avec des épaules de déménageur, des cuisses de lutteur et des seins à faire pâlir de jalousie n'importe quelle strip-teaseuse de Las Vegas.

Et c'est précisément pour cette raison que, après une longue errance hébétée dans tout le quartier, Bernard Lecoing avait fini par aborder Amanda – c'était le prénom qu'elle lui avait donné : il devait être faux mais Lecoing s'en fichait éperdument.

Ce qui comptait, à ses yeux, ce qui comptait seul, c'est que, avec un peu (et même beaucoup...) d'imagination, on pouvait trouver qu'elle ressemblait à Clotilde Saint-Avert, à sa chère Ophélie qu'il ne reverrait plus jamais.

Ophélie dont le fantôme le torturait de manière insupportable et qu'il lui fallait conjurer coûte que coûte s'il ne voulait pas sombrer dans la folie.

— Approche, je ne vais pas te le manger, ton petit oiseau ! roucoula la prostituée d'une voix bêtifiante.

Lecoing s'avança jusqu'au lavabo. Il se laissa prendre le sexe sans réagir. Amanda le lui savonna avec une certaine douceur indifférente, le rinça, le sécha, sans qu'il eût le moindre début d'érection. « Mauvais signe... », songea-t-il en revenant vers la chambre et le lit.

Amanda le saisit par les épaules et l'attira contre son corps nu avec une certaine fermeté.

— Commence par me sucer les seins ! lui ordonna-t-elle. Et tâche de t'appliquer, hein !

Amanda – Bernadette de son vrai prénom – n'avait aucun penchant particulier pour l'autorité. Mais, après douze ans de prostitution, elle avait appris à satisfaire consciencieusement les désirs de ses clients. Et celui-ci était loin d'être le plus bizarre qu'elle ait eu. À ses demandes timides et à peine formulées, elle avait compris que ce petit bonhomme était attiré par les femmes de son gabarit et que ce qui l'excitait c'était en quelque sorte de leur servir de jouet, de poupée. Donc, elle entraînait dans le rôle pour lequel elle venait d'être payée.

Lorsque son client eut mordillé les pointes à peine sorties de ses énormes seins durant une minute, elle le repoussa et s'allongea en travers du lit, les talons contre ses grosses fesses et les cuisses écartées sur le triangle châtain de

son pubis.

— Maintenant, tu vas me lécher la chatte et le cul ! lui indiqua-t-elle d'une voix ferme. Et à genoux, s'il te plaît !

Elle constata avec satisfaction que le petit homme arborait maintenant une semi-érection. Bon, finalement, l'affaire allait se conclure peut-être plus vite qu'elle ne l'avait craint au début. Ensuite, elle pourrait rentrer chez elle, retrouver ses deux chats qui devaient être affamés...

Bernard Lecoing s'agenouilla au pied du lit et, entourant les larges fesses de ses deux bras, plongea son visage émacié entre les grosses cuisses d'Amanda. Lorsque ses lèvres s'immergèrent dans le fouillis de poils, il sentit sa verge devenir plus dure et se mettre à gonfler. Il ferma les yeux.

Oui, ce serait peut-être possible ! songea-t-il, en se mettant à lécher avec une sorte de ferveur, les replis soyeux du sexe féminin. Peut-être que, en lui trouvant régulièrement des sortes de « remplaçantes », il allait pouvoir apaiser le fantôme de l'adorable mais terrible Ophélie ! Et, d'ailleurs, qui sait si ce n'était pas elle qui, d'où elle était maintenant, décidée à veiller sur son seul et unique amour, qui sait si ce n'était pas elle qui lui avait envoyé Amanda ?

S'étant redressée sur les coudes, la prostituée constata que son client arborait maintenant une verge complètement tendue et gonflée de sang. Bien : il était temps de passer à la phase finale et de conclure...

— Viens sur moi, maintenant, mon bébé... roucoula-t-elle. Viens mettre ta belle grosse queue dans ma chatte...

Les sens et l'esprit complètement chavirés, persuadé que ce qu'il entendait était la voix même d'Ophélie, Bernard Lecoing se redressa et se jeta comme un affamé sur le corps puissant de la fille allongée. « Vêtu » d'un préservatif puis guidé par la main experte d'Amanda, il s'enfonça d'un coup en elle de toute sa longueur. C'était presque le paradis...

À ce moment précis, il commit simplement l'erreur fatale d'ouvrir les yeux.

Alors que son esprit était empli, illuminé par le visage de sa chère Ophélie, alors que c'est dans son vagin qu'il croyait s'enfoncer délicieusement, comme dans un paradis de voluptés éternelles, c'est la face plate, peinturlurée et vulgaire d'Amanda qui lui sauta brutalement aux yeux.

Il sentit son sexe se recroqueviller instantanément, chercher à s'évanouir, à disparaître à l'intérieur de son propre corps – à n'avoir jamais été.

Il bondit en arrière, comme s'il s'était brusquement éveillé sur le flanc d'une bête énorme et gluante. Il recula jusqu'au mur de la chambre, les yeux dilatés par l'horreur, sans être capable de les détourner de cette femme grossière, jetée en travers du lit, qui lui faisait penser à une baleine échouée sur le sable. Et se demandant avec dégoût par quelle étrange folie il avait pu l'associer à sa sublime Ophélie.

— Eh ben, mon bébé, qu'est-ce qui t'arrive ? Une petite panne ? C'est pas grave, va ! Tu veux que je te suce un peu pour te remettre en forme ?

Lecoing n'entendit même pas la proposition salace de la consciencieuse prostituée. Il s'était déjà précipité sur ses vêtements, soigneusement pliés sur l'unique fauteuil de la chambre. Il les enfila à toute vitesse, se boutonna avec des gestes fébriles, sous l'œil à peine étonné, blasé de tout, de la fausse Amanda, sans doute bien contente de s'en tirer à si bon compte et aussi rapidement.

Lorsqu'il fut habillé, Bernard Lecoing quitta la chambre et dévala les escaliers précipitamment. Dans la hâte de sa fuite, il ne s'était même pas rendu compte qu'il avait gardé le préservatif autour de son sexe.

Passant devant le petit comptoir de la réception, il n'entendit pas ce que lui disait le vieil Arabe qui somnolait derrière et il se rua à l'extérieur, avec tant de force qu'il faillit renverser les deux adolescentes *piercées* de partout qui passaient à ce moment-là et l'insultèrent copieusement avec un horrible accent de « banlieue-à-problèmes ».

Une fois sur le boulevard violemment éclairé, sa tension retomba d'un coup et il dut s'appuyer au premier mur venu pour ne pas s'écrouler. Des larmes roulèrent hors de ses yeux sans qu'il en ait conscience.

Tout était fini.

Sa vie était finie.

Malgré ses larmes qui continuaient de couler d'abondance, il eut un sourire amer. Il avait réellement cru qu'il pourrait poursuivre son existence d'avant, sans Ophélie ? Comme s'il ne l'avait jamais rencontrée ? Pauvre fou !

Non, évidemment que c'était impossible ! Il s'était donné à elle entièrement, il ne pourrait plus jamais connaître aucune autre femme qu'elle : c'était aussi simple que cela.

Et comme la vie sans Ophélie n'avait rigoureusement aucun attrait, qu'elle n'était même pas envisageable, il ne lui restait plus qu'une solution, évidente.

Et c'était d'y mettre fin. De dire adieu à ce monde et de la rejoindre rapidement où elle était. Où elle l'attendait. Où elle lui avait préparé le chemin.

Bernard Lecoing se sentit raffermi, ragaillardi à cette perspective. D'autant plus ragaillardi qu'il venait de prendre conscience qu'il lui restait encore une chose à accomplir, en ce monde de misère et de larmes.

La vengeance.

Il ne savait pas encore trop comment, mais il allait massacrer Arnaud Saint-Avert.

CHAPITRE XI



À huit heures vingt, Boris Corentin était encore seul dans le bureau des Affaires recommandées lorsque son téléphone sonna, le faisant involontairement sursauter.

— Commandant Corentin, j’écoute !

— Bonjour, Corentin, fit une voix de bronze qui rappela quelque chose à Boris. Commissaire Merchant à l’appareil. Du Ciat du XVIII^e...

François Merchant ! Lors d’une enquête difficile, quelques années plus tôt, Boris Corentin avait eu l’occasion d’apprécier le professionnalisme, mais aussi la cordialité de celui qui était alors le plus jeune commissaire de Paris, affecté dans le XVIII^e arrondissement. Apparemment, il y était toujours.

— Ravi de vous entendre, Monsieur le commissaire ! Que me vaut l’honneur de cet appel matinal ?

Au lieu de répondre à la question, son interlocuteur eut un petit rire bref :

— Dites donc, Corentin, il me semble me souvenir que la dernière fois que l’on s’est vu, on se tutoyait et on s’appelait par nos noms de famille, non ?

— C’est vrai, mais on avait chacun une dizaine de bières derrière la cravate et il était très tard, répondit Corentin du tac au tac. Aujourd’hui, il est tôt et on est supposé être à jeun tous les deux, *Monsieur le commissaire* !

François Merchant éclata d’un rire énorme et sonore, mais vite maîtrisé :

— C'est pas faux, mon petit vieux, c'est pas faux ! Bon, eh bien, d'accord : service-service, on revient au vouvoiement et aux titres officiels !

Effectivement, le ton de voix du commissaire redevint sérieux et très professionnel :

— Corentin, j'ai vu au rapport journalier que vous vous occupiez de l'affaire Saint-Avert...

— En effet, oui. Est-ce que vous auriez quelques biscuits à me mettre sous la dent, des fois ? répondit Boris Corentin, l'esprit immédiatement en alerte.

— Pas impossible, mon petit vieux. Figurez-vous qu'hier soir, l'une de mes patrouilles a coffré un type complètement bourré qui faisait du scandale dans un bar de la rue Blanche. Il menaçait de tout péter dans le bistrot sous prétexte que les autres clients ne voulaient pas croire qu'il s'était tapé une grande bourgeoise pleine de fric. Mes gars l'ont ramené ici et collé en cellule de dégrisement, où il est toujours.

— Euh... oui, et ?

— Alors, il se trouve que notre tombeur de grandes bourgeoises mesure 1,18 m et porte une grande balafre de la tempe droite jusqu'au menton. Je me suis dit que ce serait bien de vous le garder au chaud...

— Bon sang, j'arrive tout de suite ! rugit Corentin en bondissant sur ses pieds. Merci, Merchant !

— Ah ? Tiens, je ne suis déjà plus *Monsieur le commissaire* ? rigola son interlocuteur avant de couper la communication. C'est brutal, comme « contre-promotion » !

Une vingtaine de minutes plus tard, Boris Corentin s'engouffrait dans le commissariat du XVIII^e, installé dans un bâtiment moderne au 79-81 de la rue de Clignancourt. Les deux policiers en uniforme qui se trouvaient à l'accueil étaient déjà au courant de sa venue.

— Commandant, le commissaire Merchant a été obligé de filer en urgence au 36, lui annonça le plus jeune des deux, et il vous prie de l'excuser pour ce...

Il se tourna vers son collègue plus âgé :

— Comment il a dit, déjà ?

— Pour ce *chassé-croisé* ! soupira son aîné, avec un petit clin d'œil complice en direction de Corentin, qui daigna sourire.

— Par contre, je vais appeler le lieutenant Pannière qui va s'occuper de vous, reprit le jeune. Si vous voulez entrer par la porte à votre gauche...

Boris Corentin faillit dire au jeune policier, visiblement tout nouveau ici, qu'il connaissait comme sa poche tous les commissariats de Paris et que ce n'était vraiment pas la peine de lui servir de GPS pour entrer dans les locaux. Par pure gentillesse, il s'abstint.

Au moment où il débouchait dans le couloir interdit au public, il vit sortir d'un bureau une jeune femme brune, cheveux frisés, très souriante, et au corps joliment mis en valeur par un jean hyper moulant et un tee-shirt qui ne l'était pas moins. Elle vint vers lui avec un grand sourire :

— Commandant Corentin ? Je suis le lieutenant Pannière. Élisabeth Pannière. On vient de me prévenir que vous étiez là. Vous voulez voir votre type tout de suite, commandant ?

— Je veux bien... à condition que vous m'appeliez Boris plutôt que commandant, répondit Corentin en plongeant son regard dans ses yeux bleu gris, étirés sur les côtés.

Elle eut un petit rire ravi :

— D'accord ! Si vous m'appellez Élisabeth, évidemment ! Vous me suivez ?

— Où vous voudrez !

Corentin la suivit d'autant plus volontiers que, chez la jeune lieutenant, l'envers valait largement l'endroit et qu'elle ne faisait rien pour atténuer le balancement naturel de sa croupe rebondie lorsqu'elle marchait. Et qui devint particulièrement attractif dans l'escalier qu'ils montèrent.

Au premier étage, Elisabeth Pannière s'arrêta devant la troisième porte à gauche du couloir. Venant d'un peu partout, on percevait des échos de conversations, des raclements de semelles, quelques éclats de rire brefs – la vie.

— Votre suspect « de poche » est là, souffla-t-elle avec un petit sourire mutin. Je suppose que vous n'avez pas besoin de moi pour l'interroger ?

Boris Corentin se composa un air sévèrement réprobateur :

— Suspect de poche ? Pas très politiquement correct, ça, lieutenant Pannière ! C'est de la discrimination ! Que dis-je : du racisme ! Je me demande si je ne vais pas vous mettre à l'amende pour ça...

— Quel genre d'amende ? s'enquit la jolie brune, qui ne semblait pas du tout impressionnée.

— Celle-ci...

Saisissant le menton de sa jeune collègue entre le pouce et l'index, il se pencha vers elle et déposa un rapide baiser sur ses lèvres pulpeuses. Puis, avant qu'elle ait eu le temps de reprendre ses esprits, il ouvrit la porte et s'engouffra rapidement à l'intérieur de la pièce.

Celle-ci était petite, carrée, et ne comportait en son centre qu'une table de dimensions modestes, encadrée par deux chaises de bois verni.

« Exactement comme dans les mauvais téléfilms... », songea Boris Corentin, avec un petit sourire intérieur.

Sur l'une des chaises était assis un homme d'environ trente ans – mais il était difficile d'être précis, à cause de ses difformités physiques – dont les

pieds ne touchaient pas le sol. Il avait des cheveux blonds et assez rares, ainsi qu'une vilaine cicatrice sur le côté droit du visage.

Il dévisageait Boris Corentin sans intérêt visible, sans animosité non plus. Pour tout dire, son teint grisâtre et ses petits yeux injectés de sang trahissaient une solide gueule de bois, contractée en cellule de dégrisement.

Corentin vint s'asseoir en face de lui et se présenta.

— Vous auriez pas une clope ? lui demanda le nain d'une voix curieusement chevrotante.

— Ah, non, ça, c'est dans les films anciens que le flic offre une gauloise au suspect, répondit Boris. Dans la réalité moderne, je vous rappelle qu'il est interdit de fumer dans les lieux publics ainsi que dans les bureaux. Or nous sommes dans un lieu public et un bureau ! Donnez-moi plutôt vos noms et prénoms, afin que nous soyons à égalité...

— Chauchat Jean-Pierre. Mimile pour les amis.

— Mimile ? Pourquoi Mimile ?

— Chais plus... C'est comme ça...

— Bien, Monsieur Chauchat, vous avez été interpellé cette nuit parce que vous faisiez du scandale dans un bar. Et pourquoi faisiez-vous du scandale ?

— Parce que j'étais plein comme un tonneau, répondit très simplement Jean-Pierre Chauchat.

— Oui, mais pas seulement : vous étiez furieux parce que personne ne voulait croire que vous vous étiez « tapé une grande bourgeoise », selon vos propres mots. Eh bien, moi, je vous crois, figurez-vous.

Et j'aimerais bien que vous me racontiez comment ça s'est passé...

Une lueur de méfiance s'alluma dans les petits yeux du nain. Vite remplacée par un éclair de ruse.

— Oh là ! doucement ! protesta-t-il en sautillant sur sa chaise, si vous commencez à croire toutes les conneries que je raconte quand j'en ai un coup dans les naseaux, on n'a pas fini, c'est moi qui vous le dis ! C'était juste pour me faire un peu mousser, y a rien de vrai là-dedans ! J'étais fin bourré, d'accord. J'ai foutu le bordel dans le bar où j'étais, encore d'accord. Vos flics m'ont embarqué pour que je dessaoule en cellule, rien à dire. Mais, bon, ça s'arrête là, hein !

Boris Corentin resta impassible durant toute la tirade faussement indignée de Chauchat. Lorsque celui-ci se tut, il se pencha en avant et articula froidement :

— Dans ce cas, changeons d'histoire. Racontez-moi donc ce que vous et vos deux amis avez fait, il y a quatre jours, juste après vous être arrêtés à ce tabac de La Ferté-Saint-Aubin pour y acheter un paquet de cigarettes. Ou, plus exactement, après avoir envoyé un gamin vous l'acheter et lui avoir généreusement permis de garder la monnaie...

De gris, Jean-Pierre Chauchat dit Mimile vira au verdâtre. Et de fines gouttelettes de transpiration apparurent à son énorme front bombé.

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries, encore ? crut bon de bafouiller le nain, mais sans paraître y croire lui-même tellement il jouait faux.

Boris Corentin resta d'un calme parfait et lui répondit d'une voix égale, presque douce :

— Voyons, Monsieur Chauchat, pourquoi me faire perdre mon temps au risque de m'énerver ? Vous comprenez très bien, n'est-ce pas, que vous savons déjà énormément de choses ? Tout ce que j'attends de vous c'est deux ou trois compléments d'information. Et il serait dans votre intérêt de me les donner sans qu'il me soit besoin d'insister. Je vous signale que, dans cette affaire, une femme a été assassinée...

Le petit homme fit un bond sur sa chaise et sa bouche se tordit en une affreuse mimique.

— Comment ça, assassinée ? piailla-t-il de sa voix de fausset. Mais pas du tout, c'est des conneries !

Se rendant compte qu'il venait de se trahir il se tut brusquement. Mais c'était trop tard, évidemment. Le comprenant lui-même sans que Corentin ait besoin d'intervenir il poussa un long soupir et laissa tomber :

— Bon, si je pige bien, ça commence à sentir salement mauvais, cette histoire ! Mais moi je ne veux pas porter le galure pour un truc que j'ai pas fait !

— Raison de plus pour me raconter ce que vous avez fait exactement et pourquoi... glissa Boris Corentin, toujours d'un calme olympien.

— Bon, bon, OK, je m'allonge... soupira Chauchat. Mais vous noterez, Monsieur le commissaire, qu'il s'agit d'une confession spontanée, hein ?

— Spontanée mon cul, répliqua sobrement Corentin, qui sentait sa patience s'émousser un peu. Je t'écoute, maintenant : on a assez perdu de temps !

Comprenant au tutoiement qu'on était passé à une phase moins « courtoise » de l'entrevue, Jean-Pierre Chauchat se mit en effet à parler.

— On a été recruté par deux types que j'avais déjà vaguement croisés dans le quartier de Pigalle. Des Yougos...

— Qui ça : « on » ?

— Moi et deux autres personnes de petite taille que je ne connaissais pas ; et qui ne se connaissaient pas entre elles non plus, d'ailleurs. Bref : on nous a expliqué qu'un type plein aux as voulait punir sa femme pour une crasse qu'elle lui avait faite, et qu'il voulait qu'elle se fasse baiser par trois nains. Baiser par tous les trous et un peu « bousculer », si vous voyez ce que je veux dire. On a un peu hésité, les uns et les autres, puis le vieux – je veux dire : le plus vieux de nous trois – a dit que ça devait être un jeu sexuel entre eux, que

le mari materait toute la scène en loucedé et qu'il n'y avait pas à flipper. On a d'autant moins hésité que c'était payé trois mille euros par tête : pas mal, pour s'envoyer en l'air, non ?

— Bon, et après ? le brusqua Corentin, que le sourire bien ignoble du nain écœurerait plus ou moins.

— Après, on nous a filé l'adresse, quelque part en Sologne et on nous a prêté une bagnole équipée d'un GPS – sans doute une caisse volée et maquillée, d'après le vieux. En nous recommandant de ne parler de tout ça à personne et de ne pas nous arrêter sur le trajet, ni à l'aller ni au retour.

— Seulement, toi, tu es tombé en panne de cigarettes...

— Voilà. Bref, on est tout de même arrivé à la grande baraque en briques rouges et on a été accueilli par une femme brune, aux cheveux courts, hyper-canon, souple comme une panthère, avec des yeux violets comme j'en avais jamais vus.

Les yeux de Corentin s'incendièrent brièvement d'une lueur d'excitation : ce portrait rapide que venait de lui faire le nain correspondait exactement à celui que Brichot lui avait dressé la veille de Coralie Vangaard, alias Cerbera, l'assistante personnelle d'Arnaud Saint-Avert.

Il devenait de plus en plus probable que ce dernier ait trempé dans l'assassinat de son épouse. Sinon lui, du moins son assistante, mais Boris voyait mal les motifs qu'aurait pu avoir une simple collaboratrice de monter toute cette machination pour supprimer la femme de son patron.

À moins qu'elle ait agi en complicité avec l'une ou l'autre des Xénaïdes. Mais pour quel motif, là encore ?

Décidément, il restait encore bien des choses à éclaircir dans cette histoire...

— Et après ? relança Boris Corentin.

L'autre eut un petit sourire servile et embarrassé :

— Ben, après... on a fait ce pour quoi on nous avait fait venir, hein ! Pour mériter notre salaire, on lui a donné quelques baffes, à cette femme, en plus de la sauter, mais rien de bien méchant, vous savez : on n'est pas des monstres non plus...

— Oui, bon, c'est ce qui s'est passé après qui m'intéresse ! le coupa sèchement Corentin qui, depuis un petit moment, sentait la main droite le démanger fortement.

— Mais quoi, *après* ? Il ne s'est rien passé après ! À un moment, la femme brune a sifflé la fin de la récré, on s'est rhabillé, elle nous a filé à chacun notre enveloppe, et caltez volailles ! On est rentré bien sagement à Paris, on a laissé la bagnole où on nous avait dit, avec la clé au tableau de bord, et on s'est séparé bons amis. Enfin, façon de parler puisque je ne sais pas ce que sont devenus les deux autres : on n'a même pas échangé nos noms

et nos adresses, c'est vous dire...

Une demi-heure plus tard, Boris Corentin quittait le commissariat du XVIII^e arrondissement, non sans être passé par le bureau du commissaire Merchant, revenu du quai des Orfèvres dans l'intervalle, pour le mettre au courant des derniers développements et de son interrogatoire.

Jean-Pierre Chauchat allait donc se retrouver en garde à vue puis déféré devant le parquet et accusé de viol aggravé en réunion. On allait aussi lui demander un signalement aussi précis que possible des deux autres nains ayant participé à cette séance de viol et de violence, afin d'établir et de diffuser leurs portraits-robots.

Avant de quitter le bâtiment, Boris Corentin poussa une pointe jusqu'au bureau d'Élisabeth Pannière afin de lui dire au revoir, et il lui arracha sans difficulté une promesse de dîner pour le samedi suivant. Il avait bien fait de venir jusqu'à la rue de Clignancourt...

Il était près de midi lorsqu'il poussait la porte des Affaires recommandées, où se trouvait Aimé Brichot.

— Elle est où, Géraldine ? s'enquit-il en se défaisant de son blouson de cuir souple.

— Sais pas... Pas vu...

— Mais enfin, qu'est-ce qu'elle fiche ? on n'a plus de ses nouvelles depuis hier après-midi ! Je sens que je vais devoir sévir, moi !

Aimé Brichot eut un petit sourire sous sa moustache, mi-ironique, mi-attendri :

— Comme si tu en étais capable, tiens ! Raconte-moi plutôt où tu étais, toi...

Boris Corentin lui fit un rapport complet de ce qui venait de se dérouler au commissariat de la rue de Clignancourt. Aimé Brichot réagit exactement comme lui, lorsqu'il lui refit le « portrait parlé » de la femme brune qui avait accueilli les trois nains au relais de chasse :

— Si ce n'est pas Coralie Vangaard, c'est sa sœur jumelle ! Mais à mon avis, Boris, si vraiment elle est impliquée dans le meurtre de Clotilde Saint-Avert, le mari doit y être aussi. Sinon, je ne vois pas...

— Je me suis fait la même réflexion que toi, Mémé. À moins qu'il ne faille plutôt lui chercher des complices du côté de nos fameuses Xénaïdes...

— Mais pourquoi ces femmes – ou certaines d'entre elles – auraient-elles éprouvé le besoin de se débarrasser de Clotilde Saint-Avert ? Apparemment, d'après ce que tu as pu voir, elles étaient amies et avaient surtout en commun leurs petits débordements sexuels, finalement assez innocents : pas de quoi se mettre un meurtre sur le dos...

— Je sais, Mémé, je sais. Mais on ne peut pas se permettre de négliger la moindre piste. Ce qu'il faudrait, c'est trouver un biais pour entrer un peu plus étroitement en contact avec ce groupe d'excitées, mais sans trop attirer leur attention, sans éveiller leur méfiance...

— Ça doit être faisable, Grand chef ! claironna la voix de Géraldine Hébert derrière les deux hommes.

Corentin et Brichot se retournèrent du même mouvement et sourirent avec un ensemble parfait.

— Ah, te voilà tout de même, Petit bonhomme ! s'exclama Boris, qui, sourire vite effacé, s'efforçait maintenant de prendre un air sévère, mais semblait plutôt soulagé du retour de leur jeune coéquipière.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par : « Ça doit être faisable » ? demanda Aimé.

Géraldine Hébert leur expliqua rapidement comment elle avait, la veille, « tamponné » Sabine d'Embasle, laquelle l'avait ouvertement draguée et invitée chez elle. Lorsqu'elle en fut là de son récit, les deux hommes froncèrent le sourcil.

— Elle te draguait et tu as accepté de la suivre chez elle ? fit Boris Corentin.

— Eh ! oh ! c'était pour les besoins de l'enquête, hein ! protesta Géraldine un peu trop vivement. Je crois qu'elle n'avait jamais connu de filles rousses, alors forcément, elle avait envie d'y goûter... Faut la comprendre, cette femme...

— Et... elle y a goûté, finalement ? insista encore Boris, mais avec un petit sourire cette fois.

Les joues pleines de Géraldine devinrent d'un très joli rose, et elle ne put s'empêcher de baisser le regard avant de répondre dans un simple murmure :

— Pas complètement, non...

Elle se ressaisit aussitôt et, défiant ses deux collègues de son regard émeraude, elle dit d'un ton redevenu ferme :

— Mais on n'est pas là pour parler de ma vie privée, si ? Ce qui compte, c'est la suite : ce soir, les Xénaïdes organisent une nouvelle soirée « minimecs »... et ma nouvelle amie Sabine m'a officiellement invitée à me joindre à elles ! Ça se passe à Neuilly, chez Fadila Al-Yaceb...

— Ah oui, en effet, c'est inespéré, ça ! s'exclama Aimé Brichot, tout heureux du succès de la jeune femme, en bon camarade qu'il était.

— Il y a tout de même une chose qui ne colle pas, fit remarquer Boris Corentin : si j'ai bien compris, lors de ces soirées, chaque participante doit se présenter accompagnée d'un « minimec », justement. Or, jusqu'à plus ample informé, tu n'as pas ça en magasin, Petit bonhomme ! Tu peux toujours essayer de faire passer cette chère Liselotte pour une « mininana », mais j'ai

peur que *ça l' fasse pas*, comme disent les jeunes !

Géraldine Hébert eut un petit sourire espiègle :

— J'y ai réfléchi, moi aussi, assura-t-elle. Et j'ai fini par me dire que, si, j'en avais un, justement. Et dans mon entourage très proche encore !

Alors, d'un même mouvement, son regard et celui de Boris Corentin convergèrent vers Aimé Brichot.

CHAPITRE XII



Bernard Lecoing orna le bas de sa lettre du paraphe très compliqué et un peu prétentieux qui lui servait de signature, et dont il était absurdement fier.

Il se relut avec une attention scrupuleuse, lentement, gravement ; il était presque recueilli, tout pénétré de la conscience qu'il s'agissait de la toute dernière lettre de sa courte et grise existence.

Il plia soigneusement la feuille en quatre et la glissa dans l'enveloppe blanche, sur laquelle, de son écriture appliquée et un peu malhabile, il n'avait tracé que trois mots :

Commandant Boris Corentin

D'un coup d'œil rapide à sa pendulette de salon, il constata qu'il n'était

que six heures. Cela voulait dire que sa voisine de palier, Madame Carriço, n'était pas rentrée de son travail. Et que, donc, Imaculada, sa fille de 23 ans qui vivait avec elle, était seule dans le petit appartement contigu. Ce qui faisait les affaires de Bernard Lecoing.

Il quitta son propre logement et alla sonner à la porte des deux Portugaises. On lui ouvrit presque aussitôt, et avec une sorte de précipitation, dont le petit homme ne songea nullement à s'étonner, car c'était toujours comme ça que ça se passait, lorsque Imaculada était seule.

La jeune femme, très brune, ni jolie ni laide, mais avec une peau très blanche et deux grands yeux noirs très doux, s'empourpra en découvrant leur voisin. Elle était vêtue d'une sorte de chemise d'homme qui s'arrêtait au haut de ses cuisses charnues, laissant toutes ses jambes à découvert, ce dont Bernard Lecoing ne s'avisa nullement.

— Mademoiselle Imaculada, j'aurais un très grand service à vous demander, commença-t-il avec un mince sourire. Il s'agirait de...

— Oh ! tout ce que vous voudrez, Monsieur Bernard ! le coupa la jeune femme, en rougissant de plus belle. Mais entrez, entrez donc ! On ne va pas discuter sur le palier...

Elle eut un petit rire pudique, un rien forcé :

— Surtout vu ma tenue...

Bernard Lecoing s'engouffra dans le petit appartement sombre. S'avisant qu'il avait le dos tourné, Imaculada en profita pour défaire deux boutons de sa chemise ample, afin de laisser entrevoir la naissance de ses seins peu opulents mais qu'elle jugeait agréables à l'œil, lorsqu'elle se livrait devant son miroir à une inspection de détail de sa personne.

Ce fut peine perdue car, se retournant vers elle, son voisin ne remarqua absolument pas le changement.

— Mademoiselle Imaculada, dit-il en brandissant sa lettre, tenue entre le pouce et l'index, ce courrier doit absolument être remis en main propre, demain matin, à son destinataire. Or, pour diverses raisons, il me sera absolument impossible de m'en charger moi-même : accepteriez-vous de le porter à ma place au 36 quai des Orfèvres ?

— Mais bien sûr ! s'empressa la jeune Portugaise, qui ignorait absolument où se trouvait le quai des Orfèvres et ce qu'il s'y faisait. Mais Bernard Lecoing lui aurait demandé d'aller déposer un kilo de TNT dans la crypte de Notre-Dame qu'elle aurait dit oui avec autant d'empressement et d'enthousiasme.

— Vous êtes vraiment gentille, vous me tirez d'un grand embarras, soupira Lecoing, visiblement très soulagé. Bien sûr j'aurais pu y coller un timbre et la glisser dans une boîte, mais la poste, n'est-ce pas, de nos jours... Enfin, je vous remercie du fond du cœur, vraiment !

Ce disant, il lui avait pris les deux mains, sans s'apercevoir du violent tremblement qu'il faisait naître par ce simple contact dans tout le corps de la jeune femme.

Imaculada Carriço était en train de rassembler tout son courage pour offrir à son voisin un verre de porto blanc, calculant que sa mère ne serait pas là avant trois bons quarts d'heure, mais le temps qu'elle se décide, il était déjà trop tard : franchissant la porte, traversant le petit palier commun, Bernard Lecoing était déjà en train de disparaître dans son propre appartement, dont la porte claqua aux oreilles de la pauvre amoureuse comme un glas.

Elle referma sa propre porte et s'y adossa, les larmes au bord des cils et le cœur découragé. À travers la mince cloison mitoyenne, elle entendit l'homme qui occupait toutes ses pensées mettre ses chaussures. Elle identifia le tintement de son trousseau de clés. Puis, elle l'entendit sortir, refermer sa porte, et elle suivit son pas dans l'escalier jusqu'à ce qu'il fût au rez-de-chaussée. Après le grincement de la porte d'entrée de l'immeuble, ce fut le silence.

Et c'est alors que la réalité fondit sur Imaculada Carriço avec une violence qui lui coupa la respiration durant plusieurs secondes. Elle avait menti ! Elle ne pourrait absolument pas aller porter sa lettre demain matin, puisque, dès neuf heures, sa mère et elle seraient dans le train les conduisant chez l'oncle Agostinho, à Cormeilles ! Mais comment pouvait-elle être aussi bête ? Aussi écervelée et aussi bête ?

Elle n'avait plus qu'une seule solution, si elle ne voulait pas perdre à jamais l'estime de Monsieur Bernard : c'était de porter sa lettre tout de suite.

Elle s'habilla en toute hâte et quitta l'appartement, la précieuse enveloppe bien serrée dans la poche intérieure de son manteau gris et passablement élimé.

Tout contre son cœur.

— Mon cher Aimé, vous reprendrez bien un peu de caviar ? demanda Sabine d'Embasle, sur un ton très mondain, mais avec une nuance légèrement condescendante.

— Non, merci, Madame, répondit Brichtot, en prenant un petit air gêné. Moi, vous savez, le poisson, c'est pas vraiment mon truc... même sous forme d'œufs !

Du coin de l'œil, il vit que quatre des cinq femmes présentes autour de la grande table du dîner, échangeaient des regards ravis. Il y en eut même une, la dénommée Marine, pour saisir vivement sa serviette et la porter devant sa bouche afin qu'on ne la voie pas rire.

Assise à sa droite, Géraldine Hébert, échangea un rapide clin d'œil avec

Sabine d'Embasle, installée juste en face. De l'air de dire : « Hein ? Vous avez entendu ça ? Il est pas beau, mon *toy* ? » De fait, depuis le début du dîner offert aux Xénaïdes par Fadila Al-Yaceb dans son superbe appartement neuilléen, elle était épatée par le numéro que faisait Aimé Brichot, qui jouait les imbéciles fadasses et péremptoires avec un naturel qui aurait été presque inquiétant si Géraldine l'avait connu moins bien : il était, à la lettre, criant de vérité.

Les trois autres *toys* présents autour de la table (Sabine avait finalement fait chou blanc dans sa quête et était arrivée seule) se défendaient fort bien aussi, dans ce domaine. Pour être tout à fait honnête, Géraldine les trouvait même, dans le genre imposé, supérieurs à Aimé Brichot, parce que beaucoup plus naturels dans leur pompeuse insignifiance. Mais enfin, Mémé et elle étaient ici en service commandé et non pour remporter une médaille, une coupe ou un trophée.

Quelques heures plus tôt, dans le bureau des Affaires recommandées, Aimé Brichot s'était vraiment fait tirer l'oreille avant d'accepter de servir de *toy* à Géraldine Hébert. Il trouvait le rôle... comment dire ? Peu gratifiant pour son amour-propre – ce qui était vrai, d'une certaine manière.

Il avait fallu toute l'autorité professionnelle de Boris Corentin pour lui démontrer que leur présence à cette soirée, à Géraldine et à lui, pouvait se révéler décisive, en cas de complicité d'une ou plusieurs Xénaïdes dans le meurtre de Clotilde Saint-Avert. Donc, il fallait qu'il y aille.

Mais c'est finalement Géraldine Hébert qui, avec toute sa finesse et sa psychologie féminines, avait, comme on dit, « emporté le morceau ».

— Mémé, vous dites que le rôle n'est pas gratifiant, lui avait-elle doctement expliqué, mais vous vous trompez du tout au tout. Car il n'y a rien de plus difficile que de jouer *bien* un imbécile, lorsqu'on est soi-même dénué de toute bêtise. C'est là que toute la puissance de l'acteur intervient !

Elle avait un peu brodé sur ce thème jusqu'à ce qu'Aimé Brichot, seulement à moitié dupe de ses flatteries, mais à moitié tout de même, finisse par se laisser convaincre et donne son accord pour jouer les « minimecs » le temps d'un dîner et de la soirée qui devait suivre.

Pratiquement dès leur entrée dans le vaste salon de Fadila Al-Yaceb, où ils étaient arrivés les avant-derniers, Aimé Brichot et Géraldine Hébert avaient compris qu'ils avaient bien fait de venir à cette soirée soi-disant « innocente ».

Car la cocaïne s'était aussitôt mise à circuler librement, et en des quantités « non anecdotiques », comme l'avait soufflé Aimé Brichot à sa jeune coéquipière, à un moment où ils se trouvaient seuls tous les deux dans l'embrasure d'une fenêtre donnant sur le jardin d'Acclimatation.

Tous les deux savaient à présent que, même si les Xénaïdes n'étaient pour rien dans la mort de Clotilde Saint-Avert, les quantités de drogue circulant entre elles étaient largement suffisantes pour les faire « tomber » dans leurs

filets policiers, elles et leurs dealers.

— Viens me sucer, ma belle salope, au lieu de passer ton temps à te bouffer le cul toute seule ! souffla Arnaud Saint-Avert, affalé sur son canapé, les yeux exorbités devant le spectacle que lui offrait Coralie Vangaard, le visage enfoui entre ses propres cuisses et sa langue fouillant les replis de son ventre en feu, avec l'apparence du plus vif plaisir.

Aussitôt, Coralie déplia son corps d'une souplesse hallucinante, et se releva de l'épaisse moquette avec une grâce parfaite. Intégralement nue, elle se dirigea vers le canapé, de sa démarche naturellement dansante.

Juste en face d'elle, ayant conservé sa chemise et sa cravate, Arnaud Saint-Avert était nu à partir du nombril et, entre ses cuisses écartées, arborait une érection insolente.

Coralie savait par expérience que, lorsque son patron et amant se mettait à employer avec elle des mots obscènes, comme il venait tout juste de le faire, c'est qu'il était « mûr ». Mûr pour la prendre par où elle le désirerait, mûr pour la faire jouir. Et, ce soir, tout particulièrement ce soir, elle avait très envie de jouir. De jouir à en hurler.

Parce que c'était la première fois qu'Arnaud et elle allaient s'envoyer en l'air dans l'hôtel particulier des Saint-Avert. Parce que, désormais, l'ombre de Clotilde n'était plus là pour faire barrage entre le rêve de Coralie et sa réalisation.

Avec un sourire gourmand, un sourire de prédateur carnassier et vorace, elle s'agenouilla entre les cuisses musculeuses de « son » homme. Elle saisit délicatement la hampe frémissante dans sa main droite, enroula ses longs doigts tout autour afin d'en éprouver le grain délicat de la peau, tandis que son autre main se glissait sous les testicules duveteux et en palpa doucement le volume soyeux.

Se penchant en avant, elle entrouvrit ses lèvres humides et gonflées pour les faire coulisser lentement le long de ce superbe morceau d'homme.

En se disant que, bientôt, tout ce qui était autour d'eux, toutes les richesses contenues dans cette maison de l'avenue Charles-Floquet, et ses murs mêmes, tout cela serait à elle de plein droit. Lorsqu'elle serait devenue officiellement Madame Saint-Avert, seconde épouse du maître des lieux.

« Décidément, songea-t-elle en emplissant avec avidité sa bouche du membre viril pointé vers elle, cette pauvre idiote de Clotilde ne sera pas morte pour rien. Ça valait vraiment la peine de faire ce petit effort... »

Il était huit heures et demie lorsque Boris Corentin se décida à éteindre

son ordinateur et à quitter le bureau des Affaires recommandées. Il décrocha son blouson de la patère, derrière la porte, avec un petit soupir agacé.

Il n'aimait pas cela.

Il n'aimait pas que ses deux plus proches coéquipiers soient « au charbon » et lui à se tourner les pouces en attendant de leurs éventuelles nouvelles. Pourtant, il ne pouvait rien faire d'autre pour le moment, il fallait laisser Aimé et Géraldine voir ce qu'ils pouvaient tirer de cette soirée des Xénaïdes.

Quant à lui, il se promettait, dès le lendemain matin, de s'intéresser de beaucoup plus près à Coralie Vangaard et à Arnaud Saint-Avert, vu les soupçons de plus en plus forts qu'il nourrissait à leur endroit, ceux-ci découlant des derniers développements de l'enquête.

Mais pour l'instant, vu l'heure tardive et l'importance politique de son suspect, il ne pouvait pas se permettre de foncer tête baissée : c'était l'assurance de se faire renvoyer salement dans le mur...

Il se dit que tout ce qu'il pouvait faire était d'aller manger un morceau dans un bistrot de Neuilly, de façon à être aussi près que possible du domicile de Fadila Al-Yaceb où se trouvaient les deux autres, au cas où...

Il allait sortir de la pièce lorsque son téléphone de bureau se mit à sonner. Il traversa l'espace en trois enjambées et, ayant décroché, identifia tout de suite la voix éraillée et caverneuse de Grumelier, l'un des trois policiers en faction à l'entrée de la PJ, deux étages plus bas.

— Commandant Corentin ? Oui, c'est Grumelier, là... J'ai une dame qui demande à vous voir. Une certaine Imaculada Carriço. Elle dit avoir une lettre pour vous et devoir vous la remettre en main propre : qu'est-ce que j'en fais ?

— Faites-la monter, je la réceptionne en haut de l'escalier, répondit Corentin après une seconde d'hésitation.

Trente secondes plus tard, il vit arriver en face de lui une jeune femme brune pas très grande, au physique quelconque et vêtue assez tristement. Après de rapides présentations, il la fit entrer dans le bureau qu'il venait tout juste de quitter.

— Vous avez une lettre pour moi ? s'enquit-il aimablement, mais avec un intérêt assez médiocre.

— Oui, une lettre, Monsieur le commissaire... s'empressa Imaculada Carriço.

— Commandant, rectifia Boris avec un sourire bienveillant. Je ne suis que commandant, pas commissaire...

— Ah ? Pardon, je suis bête : c'est vrai que c'est marqué sur la lettre ! bafouilla-t-elle en tirant une enveloppe de la poche intérieure de son manteau.

— Qui vous a confié cette lettre ? demanda Corentin en la lui prenant délicatement des mains.

— Notre voisin, répondit précipitamment la jeune Portugaise, en se mettant subitement à rougir. Normalement, je n'aurais dû vous la porter que demain dans la matinée – il a bien insisté là-dessus –, mais après son départ, je me suis rappelée que je ne serais pas à Paris demain matin. C'est pour ça que je suis venue ce soir, en espérant que vous seriez encore là. Je ne tenais pas à faire faux bond à M. Lecoing et je ne...

— Vous avez dit ? Monsieur Lecoing ? l'interrompit vivement Boris Corentin, avec un léger tressaillement du buste et de la tête. M. Bernard Lecoing ?

— Oui, c'est lui ! fit la jeune femme avec un air surpris. Vous le connaissez donc ?

Au lieu de lui répondre, Boris Corentin déchira à moitié l'enveloppe dans sa hâte d'en découvrir le contenu. Il déplia la feuille de papier, qui ne contenait qu'une dizaine de lignes écrites à la main et à l'encre noire, d'une calligraphie un peu maladroite. Et qui disaient ceci :

Monsieur le commandant,

lorsque vous lirez cette lettre, je ne serai plus de ce monde : la vie sans ma chère et sublime Ophélie ne m'est pas possible, pas même envisageable. C'est pourquoi j'ai décidé d'y mettre fin. Je vais aller me tuer au bord de la Seine, afin de ne pas causer de tracas aux locataires de mon immeuble, qui sont de braves gens. D'autre part, lorsque vos hommes découvriront le cadavre de M. Arnaud Saint-Avert, qu'ils ne perdent pas de temps à chercher son assassin : c'est moi. Je ne puis me résoudre à quitter ce monde en y laissant cet être monstrueux qui a fait tout le malheur de mon Ophélie.

Pardon pour tous ces tracas,

Bernard Lecoing

Dans la seconde, Boris Corentin eut l'impression que son estomac venait de se remplir de plomb. Cette lettre, il n'aurait en principe dû la lire que demain matin, sans la très heureuse initiative de la jeune femme qui se tenait immobile et silencieuse devant lui.

Ce qui signifiait que le drame annoncé devait se dérouler ce soir même ! Et qu'il n'avait pas une seconde à perdre s'il voulait espérer sauver deux vies, celle d'Arnaud Saint-Avert d'abord, celle de son meurtrier auto proclamé ensuite.

S'il n'était pas déjà trop tard.

Cela faisait près de dix minutes que Bernard Lecoing se tenait immobile et droit, dos au Champ-de-Mars, face à l'hôtel particulier de l'avenue Charles-Floquet, comme hypnotisé par ce grand rectangle de lumière qu'il devinait, au rez-de-chaussée, derrière des tentures mal closes.

Dans la poche de son imperméable trop grand, sa main droite se crispait sur le gros revolver ayant appartenu à son père et dont il n'avait jamais songé à se débarrasser. Ce dont il ne cessait de se féliciter depuis la veille au soir, lorsqu'il avait pris sa décision d'en finir une bonne fois.

Bernard Lecoing ne se posait pas la question de savoir combien de personnes se trouvaient en ce moment à l'intérieur de l'élégante maison. Il ne se demandait pas non plus comment il allait faire pour y pénétrer, si jamais le portail était fermé à clé, comme il était fort probable.

En fait, il ne se posait aucune question d'aucun ordre. Tout était simple dans sa tête, et ses affaires en place. Il lui fallait tuer Arnaud Saint-Avert, aussi rapidement que possible, puis aller mettre fin à ses jours de la manière qu'il avait dite dans sa lettre au commandant Corentin, et que celui-ci recevrait dans quelques heures, des mains d'Imaculada Carriço.

« Le mieux est d'aller droit au but sans se prendre la tête... », songea le petit homme maigrichon en traversant l'avenue, heureusement vide de voitures à ce moment-là, car il n'avait pas pris la peine de regarder.

Sans se préoccuper de savoir si quelqu'un le voyait faire, il tourna la poignée métallique du portail. Lequel s'ouvrit sans difficulté, dans sa partie gauche. Lecoing ne songea même pas à s'en réjouir : ça lui paraissait normal. Dans l'ordre des choses. Ça relevait du destin en marche.

Sans prendre la peine de refermer le portail derrière lui, il contourna l'hôtel particulier par la droite, ses semelles crissant sur les gravillons de l'allée. Une fois derrière, il gravit les trois marches du perron qui faisait face au petit parc méticuleusement entretenu.

Il ne fut pas davantage surpris ou impressionné de ce que la porte d'entrée de la maison ne soit pas non plus fermée à clé : son Ophélie avait dû y veiller... Là encore, il s'avança en laissant la porte grande ouverte derrière lui.

Une fois au milieu du hall plongé dans une semi-pénombre, il resta immobile environ une minute, le temps d'y voir parfaitement. Et aussi de se repérer dans cette maison où il n'était jamais venu. Il n'eut pas à faire beaucoup d'efforts, dans la mesure où la seule source de lumière provenait du large couloir se trouvant à droite du hall.

Et que c'est également de là que parvenaient à ses oreilles des soupirs rauques, qui lui firent penser à des râles d'agonisant. Sans que son visage ne marque la moindre émotion particulière, il sortit le revolver paternel de sa poche et, le tenant braqué devant lui, s'engagea dans le couloir.

Lorsqu'il déboucha dans le grand salon éclairé, Bernard Lecoing crut d'abord qu'il était vide de toute présence humaine. Sauf que les soupirs de plus en plus rapprochés et intenses continuaient de venir frapper ses tympanes.

Puis il comprit que c'était à cause du dossier du grand canapé, qui devait lui masquer la ou les personnes qui s'y trouvaient. Il fit donc un large détour pour le contourner par la droite, de façon à se retrouver à environ deux mètres

de l'accoudoir de droite.

Là, il découvrit un homme dénudé des pieds jusqu'à la taille, les yeux clos, le visage empourpré, la bouche ouverte, la respiration agitée.

Et dont le sexe dressé, rouge et luisant, allait et venait entre les lèvres de la femme brune et nue, agenouillée devant lui, entre ses cuisses ouvertes.

La femme, Bernard Lecoing ne savait pas qui elle était, et il s'en fichait, elle ne l'intéressait pas, il n'avait rien contre elle et n'avait pas l'intention de lui faire de mal. D'autant moins que, vu la suite de son programme, il n'avait même pas peur qu'elle le dénonce à la police, une fois qu'il aurait, fait exploser la tête de son partenaire.

Car, lui en revanche, l'homme qui s'apprêtait à jouir de la fellation qui lui était prodiguée, il l'avait parfaitement reconnu : c'était le monstre. Arnaud Saint-Avert.

Du bout du pouce, comme il l'avait vu faire dans les films américains des années cinquante qu'il aimait tant, Bernard Lecoing releva le chien de son revolver.

Les cinq femmes firent leur retour au salon, où les quatre « minimecs » attendaient leur verdict. Tout de suite, à la mine de Géraldine Hébert, et au regard qu'elle lui lança furtivement, Aimé Brichot comprit que les choses s'annonçaient plutôt mal, quant à la suite de la soirée.

Ce n'est pas du tout que Brichot se souciait de servir de jouet sexuel à ces walkyries déchaînées, mais il lui déplaisait de repartir d'ici sans avoir appris quoi que ce soit pouvant éventuellement venir nourrir l'enquête. Et puis, il avait tout de même sa petite fierté de mâle...

En tant que maîtresse de maison, ce fut Fadila Al-Yaceb qui s'avança entre les canapés et les fauteuils, afin d'annoncer le résultat. Et, en effet, Aimé Brichot apprit que, malgré ses talents de comédien, il n'avait pas été jugé assez *insignifiant* pour pouvoir honorer les Xénaïdes.

Son regard rencontra celui de Géraldine Hébert, immobile à environ deux mètres derrière Fadila. Les yeux émeraude de la jeune femme obliquèrent en direction de la superbe coupe d'argent aux bords évasés qui contenait la poudre blanche dont les Xénaïdes, sauf elle-même, s'étaient copieusement farci les narines depuis le début de la soirée.

En effet, elle avait raison, songea aussitôt Aimé Brichot, c'était cela qu'il fallait faire. Ensuite, mises en situation de faiblesse, si jamais elles avaient des choses plus graves à se reprocher, les Xénaïdes seraient sans doute plus enclines à répondre aux questions des policiers...

Fadila Al-Yaceb s'était avancée en direction d'Aimé Brichot et d'Henri, l'autre « minimec » éliminé :

— Mes amis, je suis tout à fait désolée mais le verdict est sans appel, et vous allez devoir nous quitter séance tenante. Veuillez me suivre, s'il vous plaît...

— Madame Al-Yaceb, je crois qu'il va vous falloir accepter un petit changement de programme, en ce qui concerne la suite de la soirée !

Les quatre femmes parurent saisies par le changement brusque qui venait de s'opérer dans toute la personne d'Aimé Brichot, ainsi que dans sa manière de s'exprimer : le *toy* avait disparu d'un coup, pour céder la place au policier d'élite.

Sabine d'Embasle fut la première à se ressaisir. Elle s'avança vers lui et, le toisant de toute sa hauteur, laissa tomber sur un ton aussi méprisant que possible :

— Et pour quelle raison, s'il vous plaît ?

— Pour cette raison-ci ! répondit alors Géraldine Hébert, en lui mettant sous le nez la coupe de cocaïne.

— Et aussi pour cette raison-là ! ajouta Aimé Brichot en brandissant sa plaque de policier.

Sans s'occuper du regard désapprobateur de trois vieilles dames qui passaient lentement à pied, Boris Corentin fit monter sa voiture de service sur le trottoir séparant l'avenue Charles-Floquet du Champ-de-Mars, à une vingtaine de mètres en avant de l'hôtel particulier Saint-Avert.

Tout de suite, lorsqu'il découvrit le portail entrebâillé, il pressentit du vilain. Dégageant son arme de service de son étui, il s'engagea dans l'allée de gravillons.

Son mauvais pressentiment s'accrut encore lorsqu'il constata que la porte de la maison elle-même était restée ouverte. Comme si « on » l'avait quittée précipitamment. Il gravit les trois marches du perron avec une grimace.

Il se rendait compte que ses chances s'amenuisaient de retrouver Arnaud Saint-Avert encore vivant. Il pénétra rapidement dans le hall, mais s'immobilisa aussitôt.

Des bruits de voix venaient de frapper ses tympans, semblant venir du couloir qui partait sur la droite. Et d'où provenait également de la lumière.

Soudain, il perçut un cri, vite étouffé, suivi d'un coup de feu et d'un bruit de chute. Son arme bien en main, Boris Corentin bondit en avant dans le couloir.

C'est Coralie Vangaard qui, alertée par le « clic » sec du chien de l'arme,

avait réalisé la première qu'il se passait du pas normal. Sans cesser de sucer le membre viril qui envahissait sa bouche, sans bouger la tête, elle avait tourné les yeux vers la droite. Et découvert ce petit homme inconnu et maigrichon, au visage étrangement indifférent, qui braquait un revolver sur Arnaud et elle.

Avec les nerfs d'acier qu'elle avait toujours eus, Coralie resta de marbre et, durant une seconde ou deux, continua d'engloutir la verge de son amant. Lequel, perdu dans son plaisir, ne s'était encore aperçu de rien.

Mais, en même temps, elle avait glissé sa main gauche du canapé jusqu'à l'épaisse moquette, où elle avait, tout à l'heure, en arrivant, repéré l'un des petits haltères dont Saint-Avert se servait pour sa gymnastique, du matin.

Sans hésiter, elle l'empoigna et, avec une rapidité foudroyante, par un vaste mouvement tournant du bras, l'envoya en direction de la figure de l'intrus au revolver. Celui-ci, pris par une violente surprise, poussa un cri, fit un brusque mouvement de côté et, en même temps, sans l'avoir voulu, appuya sur la détente de son arme.

Bernard Lecoing eut l'impression d'un vacarme assourdissant, mais il n'eut pas le temps d'épiloguer. Avec une vivacité de félin, la femme nue venait de lui tomber dessus, de le renverser au sol et, avec une force stupéfiante, de le clouer sur la moquette, le maintenant de ses seules cuisses, incroyablement musclées et dures.

— C'est lui ! rugit Arnaud Saint-Avert, qui venait enfin de se rendre compte de ce qui se passait et avait bondi sur ses pieds, le sexe encore en érection. C'est ce malade de Lecoing ! Il n'y a que lui qui puisse nous faire plonger, pour Clotilde ! Tue-le ! Mais tue-le, bon dieu !

Coralie Vangaard, n'avait absolument pas besoin de ces encouragements : elle venait de refermer ses longs doigts autour du cou maigre du petit homme qu'elle maintenait sous elle, et, telles des serres inexorables, s'en servait pour l'étrangler.

C'est à ce moment que Boris Corentin, arme au poing, fit irruption dans le salon.

— Police ! hurla-t-il. Saint-Avert, ne bougez pas d'un millimètre ! Et vous, lâchez cet homme immédiatement !

Ensuite, tout se passa à une rapidité foudroyante. Boris Corentin vit Coralie Vangaard se laisser tomber sur la droite, rouler sur elle-même, empoigner quelque chose, se redresser sur un genou et tendre les bras dans sa direction.

La balle claqué à son oreille droite avant d'aller se ficher dans l'une des moulures du plafond, derrière lui.

— Lâchez cette arme immédiatement ! cria-t-il, en visant la jeune femme nue.

Mais au même moment, il vit son index se crispier sur la détente une

seconde fois. Cette fois, ayant pu ajuster son tir, elle n'allait pas le rater.

Les deux coups de feu claquèrent presque en même temps. Mais Corentin eut quelques dixièmes de seconde d'avance.

Il vit le bras droit de son adversaire partir violemment vers l'arrière, une tache rouge à hauteur de l'épaule, bientôt suivi par le reste du corps.

Boris Corentin bondit en avant et donna un violent coup de pied au revolver afin de le mettre hors de portée des différents protagonistes. Puis, ses yeux allant de Bernard Lecoing, hébété au point de ne même pas chercher à se relever, à Coralie Vangaard, qui, l'épaule en sang, essayait tout de même de ramper sur le sol vers la porte du salon, il finit par regarder le maître des lieux bien en face.

— Monsieur Saint-Avert, je crois que la comédie est finie, laissa-t-il tomber d'un ton froid.

CHAPITRE XIII



— Si je comprends bien, Grand chef, tu es arrivé *pile poil* à temps pour éviter le carnage ?

— *Pile poil*, comme tu dis, Petit bonhomme ! À une poignée de secondes près, on retrouvait ce pauvre Bernard Lecoing à l'état de cadavre, la trachée artère en bouillie !

— D'un autre côté, comme il était décidé à se suicider, hasarda Géraldine Hébert, ça lui aurait mâché le boulot...

— Ah, c'est d'un goût ! sursauta Aimé Brichot, installé devant son ordinateur, à son bureau.

Il était presque une heure du matin, mais les trois policiers se trouvaient encore dans le bureau des Affaires recommandées... autour d'un verre de champagne, Géraldine ayant insisté pour aller en chercher une bouteille au grand bar de la place Saint-Michel toute proche.

L'affaire Saint-Avert était terminée, au moins dans sa partie « active ». Ne restait plus que la paperasse, les rapports, les décisions de justice...

— Tenez, Mémé, fit Géraldine en direction de Brichot : au lieu de jouer les vierges effarouchées, réservez-moi donc un godet. Je me sens du goût pour les petites bulles, moi, ce soir, après toutes ces émotions.

Puis, se tournant vers Boris Corentin, occupé à finir son propre verre – en réalité un gobelet de plastique récupéré à la machine à café :

— À ton avis, qu'est-ce qui va leur arriver, à mes copines Xénaïdes, Grand chef ?

Corentin eut une petite grimace, en tendant son gobelet vide à Aimé Brichot, reconverti en barman :

— Pas grand-chose, je le crains. Tu penses bien qu'avec l'influence que possèdent leurs différents maris, cette affaire de coke va rapidement tourner court. Mais on peut supposer que ça va un peu calmer leurs ardeurs...

— Et Lecoing ? demanda alors Aimé Brichot.

Boris Corentin haussa les épaules :

— J'en parlais avec le juge Comélieu, juste avant de vous rejoindre ici : il va commencer par passer entre les mains des psys, afin d'évaluer son état mental. Mais j'ai comme l'impression que ce qu'il a subi ce soir n'a pas contribué à lui remettre les idées en place. Et ça m'étonnerait qu'il compare un jour devant un tribunal...

— Finalement, fit Géraldine Hébert, il n'y a que Saint-Avert et sa chère « Cerbera » qui sont assurés des Assises...

— Ah, oui, pour eux, ça ne fait pas l'ombre d'un pli ! répondit Corentin avec une certaine satisfaction. Dès le début de l'interrogatoire, j'ai compris que Coralie Vangaard nous donnerait du fil à retordre, tandis que l'autre se dégonflerait plus facilement. De fait, la Vangaard a commencé par nier tout en bloc. C'est là que j'ai sorti mon joker : la perspective d'une confrontation avec Chauchard, notre fameux nain balafré ! Là, elle a compris que c'était plié et ils sont passés aux aveux tous les deux.

— Je n'arrive pas à comprendre ce type, Saint-Avert, soupira Aimé Brichot. Après tout, bon d'accord, sa femme l'avait fait plus ou moins cocu...

— J'adore votre « plus ou moins », rigola Géraldine : on n'est pas plus

jésuite !

— Mais enfin, de là à la tuer, et de cette manière ignoble... termina Brichot en ignorant l'interruption.

— Amour-propre mal placé et hypertrophié, ego boursoufflé... philosopha Boris Corentin, en saisissant le gobelet plein qu'Aimé Brichot lui tendait. Enfin, le principal, pour nous en tout cas, c'est que l'affaire soit bel et bien terminée...

— Terminée, terminée, faut le dire vite, les garçons, fit alors Géraldine Hébert. Car je vous signale qu'en attendant, nos deux autres nains courent toujours !

TABLE



QUATRIEME

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII
CHAPITRE IX
CHAPITRE X
CHAPITRE XI
CHAPITRE XII
CHAPITRE XIII
TABLE

[1] Dans un poème intitulé *Les Pensionnaires*, Paul Verlaine met en scène l'étreinte de deux adolescentes de 15 et 16 ans. Et il écrit que la bouche de l'aînée « plonge sous l'or blond, dans les ombres grises »...

[2] Cerbera fait allusion à la fiancée d'Hamlet, que Shakespeare fait en effet mourir noyée.